

Le Canard sauvage

Henrik Ibsen

Première parution en 1884

ACTE PREMIER

Chez WERLE. Un cabinet de travail, luxueux et confortable. Armoires remplies de livres. Meubles capitonnés. Au milieu de la pièce, un bureau couvert de papiers et de registres. Des lampes allumées répandent une lumière adoucie par des abat-jour verts. Par la porte du fond à deux battants, dont les rideaux sont tirés, on aperçoit un grand salon, richement meublé, très éclairé par des lampes et des candélabres. À droite, dans le bureau, une porte dérobée donnant sur les bureaux. À gauche, dans une cheminée, un feu de charbons. Plus au fond, une porte à deux battants conduit à la salle à manger. PETTERSEN, en livrée, et JENSEN, en habit, rangent le cabinet de travail. Dans le grand salon, on voit deux ou trois autres domestiques rangeant et allumant encore des bougies. On entend un bruit de conversations et de rires venant de la salle à manger. On frappe un verre avec un couteau. Il se fait un silence. On porte un toast. On applaudit. Le bourdonnement des conversations recommence.

PETTERSEN (*allumant une lampe sur la cheminée et la coiffant d'un abat-jour*)
Écoute, Jensen, on dirait que le vieux fait un discours en l'honneur de Mme Sorby ?

JENSEN (*avançant un fauteuil*)
Est-ce vrai ce que disent les gens, qu'il y a quelque chose entre eux ?

PETTERSEN
Dieu seul le sait.

JENSEN
C'est que c'était un fameux paillard dans le temps, paraît-il.

PETTERSEN
Peut-être bien.

JENSEN
On dit que c'est pour son fils qu'il donne ce dîner.

PETTERSEN
Oui. Il est revenu hier.

JENSEN
Je ne savais pas qu'il avait un fils, M. Werle.

PETTERSEN
Pour sûr, qu'il a un fils. Mais il ne bouge pas de là-haut, des usines d'Hoydal. Je ne l'ai pas vu en ville une seule fois, depuis toutes les années que je sers dans la maison.

UN DOMESTIQUE D'EXTRA (*à la porte du salon*)

Pettersen ! Il y a là un vieux bonhomme qui...

PETTERSEN (*marmottant*)

Bon ! qui diable peut venir à cette heure ?

(On aperçoit le vieil EKDAL à la porte du salon. Il est vêtu d'une redingote râpée à col droit, porte des gants de laine, tient à la main un bâton et un bonnet de fourrure, et sous le bras un paquet dans du papier gris. Il porte une perruque sale, d'un rouge-brun, et une barbiche grise.)

PETTERSEN (*allant au-devant de lui*)

Sapristi, que venez-vous faire ici ?

EKDAL (*à la porte*)

Je dois aller aux bureaux, Pettersen... faut absolument.

PETTERSEN

Les bureaux sont fermés depuis une heure, et...

EKDAL

On m'a dit ça à la porte, petit père, mais Graberg est encore là. Soyez gentil, Pettersen, laissez-moi passer. (*Il indique du doigt la porte dérobée.*)

Connais déjà le chemin.

PETTERSEN

Bon, bon, allez. (*Il ouvre la porte.*)

Mais souvenez-vous du moins qu'il faudra sortir par l'autre porte ; car nous avons du monde.

EKDAL

Très bien, hum ! Merci, père Pettersen ! Vieil ami. Merci. (*Entre les dents.*)

Andouille !

(Il passe dans les bureaux ; PETTERSEN referme la porte derrière lui.)

JENSEN

C'est un employé des bureaux, ça ?

PETTERSEN

Non, on lui donne de la copie quand ça presse. Mais dans le temps, ma foi, c'était un fameux lapin, que le père Ekdal.

JENSEN

En effet, il a une certaine allure.

PETTERSEN

Je crois bien. Il a été lieutenant, imaginez-vous !

JENSEN

Diab ! il a été lieutenant !

PETTERSEN

Ma foi oui, mais, après cela, il s'est lancé dans le commerce du bois ou quelque chose d'approchant. C'est alors qu'il a joué, dit-on, un tour pendable à monsieur le négociant. Figurez-vous : ils étaient associés pour l'exploitation d'Hoydal. Ah ! je le connais bien, le père Ekdal. Nous avons pris plus d'un verre ou d'un bock ensemble, chez la mère Eriksen.

JENSEN

Il ne doit pas avoir de quoi régaler souvent, cet homme.

PETTERSEN

Vous pensez bien, Jensen, que c'est moi qui régale. Je trouve, ma foi, qu'il faut être prévenant envers un homme comme il faut qui a eu des malheurs.

JENSEN

Il a donc fait faillite ?

PETTERSEN

Bien pis que ça : il a été en prison.

JENSEN

En prison !

PETTERSEN

Enfin, il a été sous les verrous. *(Prêtant l'oreille.)*

Chut ! voici qu'on se lève.

(Des domestiques ouvrent la porte de la salle à manger. Mme Sorby entre en conversant avec deux messieurs. Peu à peu, on voit apparaître tous les convives et, parmi eux, WERLE. HJALMAR EKDAL et WERLE entrent les derniers.)

MADAME SORBY *(en passant, au DOMESTIQUE)*

Pettersen, faites servir le café dans la salle de musique.

PETTERSEN

Oui, madame.

(Elle traverse la pièce, accompagnée des deux messieurs, sort par la porte du fond et tourne à droite. Les domestiques prennent le même chemin.)

UN MONSIEUR GRAS ET PÂLE *(à un monsieur chauve)*

Ouf, ce dîner ! Il a fallu travailler ferme.

UN MONSIEUR CHAUVÉ

Avec un peu de bonne volonté, on arrive à faire énormément, en trois heures.

LE MONSIEUR GRAS

Oui, mais après cela, mon cher chambellan, après cela...

UN TROISIÈME MONSIEUR

Je vois qu'on compte servir le moka et le marasquin dans la salle de musique.

LE MONSIEUR GRAS

À la bonne heure ! Mme Sorby va peut-être nous jouer quelque chose.

LE MONSIEUR CHAUVÉ (*à mi-voix*)

On ne sait jamais ce qu'elle peut nous jouer, Mme Sorby.

LE MONSIEUR GRAS

En tout cas, ce ne sera pas un mauvais tour : Berta ne lâche pas ses vieux amis.

(Ils sortent en riant par la porte du fond.)

WERLE (*à mi-voix, d'un air soucieux*)

Je ne crois pas qu'on l'ait remarqué. N'est-ce pas, Gregers ?

GREGERS (*le regardant, étonné*)

Plaît-il ?

WERLE

Alors tu ne l'as pas remarqué non plus ?

GREGERS

Remarqué quoi ?

WERLE

Nous étions treize à table.

GREGERS

Vraiment ? Nous étions treize ?

WERLE (*jetant un regard sur HJALMAR EKDAL*)

D'habitude nous sommes toujours douze. *(Aux convives qui se trouvent dans la pièce.)*

Veillez passer, messieurs.

(Tous sortent par la porte du fond à droite, sauf HJALMAR et GREGERS.)

HJALMAR (*qui a entendu les dernières paroles de WERLE*)

Tu n'aurais pas dû m'envoyer cette invitation, Gregers.

GREGERS

Comment ! La fête est soi-disant en mon honneur, et je n'aurais pas le droit d'inviter mon meilleur ami.

HJALMAR

Je ne crois pas que ma présence ait fait plaisir à ton père : je ne viens jamais ici.

GREGERS

Je le sais. Mais j'ai tenu à te voir, à te parler, car bientôt je partirai, je retournerai là-bas. Eh oui !

Hjalmar, nous nous étions perdus de vue depuis l'école. Voilà seize ou dix-sept ans que je ne t'ai pas vu.

HJALMAR

Si longtemps, vraiment ?

GREGERS

Sans aucun doute. Voyons ! Comment vas-tu ? Tu as bonne mine. Je trouve que tu as un peu grossi.

HJALMAR

Hum ! Grossi n'est pas précisément le mot. Mais j'ai probablement l'air plus viril que je ne l'avais alors.

GREGERS

C'est certain. Ton physique n'a pas souffert.

HJALMAR (*d'une voix sombre*)

Mais le moral, Gregers ! Je t'assure qu'il a changé ! Tu sais comment tout s'est effondré pour moi et les miens, depuis que nous ne nous sommes vus.

GREGERS (*baissant la voix*)

Ton père ? Que fait-il maintenant ?

HJALMAR

Ah, mon ami, n'en parlons plus ! Mon malheureux père habite chez moi, bien entendu. Il n'a que moi au monde. Mais c'est là, vois-tu, un sujet si cruel, si pénible ! Dis-moi plutôt ce que tu as fait là-haut, à l'usine.

GREGERS

J'ai joui de ma solitude. J'ai eu le loisir de réfléchir à bien des choses. Viens ici, nous serons mieux pour discuter.

(*Il s'assied dans un fauteuil, devant la cheminée, et oblige HJALMAR à prendre un siège à côté du sien.*)

HJALMAR (*avec émotion*)

N'importe, Gregers : je te dois bien des remerciements pour m'avoir invité à la table de ton père ; cela me prouve que tu ne m'en veux plus.

GREGERS (*étonné*)

D'où te vient cette idée ? Pourquoi t'en voudrais-je ?

HJALMAR

Je ne sais pas. Mais tu m'en as certainement voulu au début.

GREGERS

De quoi parles-tu ?

HJALMAR

Des années qui ont suivi le désastre. Et c'était si naturel !... Il s'en est fallu de peu que ton père lui-même fût compromis dans ces... dans ces horribles histoires.

GREGERS

Et je t'en aurais voulu, à toi ? Qui a pu te le faire croire ?

HJALMAR

Je le sais, Gregers : c'est ton père lui-même qui me l'a dit.

GREGERS *(avec un sursaut)*

Mon père ! Ah, très bien ! C'est donc pour cela que tu ne m'as plus donné signe de vie, depuis tout ce temps ?

HJALMAR

Oui.

GREGERS

Pas même quand tu t'es décidé à devenir photographe ?

HJALMAR

Ton père m'a dit qu'il valait mieux ne rien te dire.

GREGERS *(regardant droit devant lui)*

Bien, bien, il était peut-être dans le vrai. Mais dis-moi, Hjalmar, es-tu satisfait de ta situation ?

HJALMAR *(avec un soupir)*

Eh, mon Dieu, oui ; je ne peux pas dire le contraire. Au commencement, tu comprends, j'étais un peu dépaycé. C'était si différent de ce que j'avais connu !... Mais que restait-il du passé ? Les ruines accumulées par le désastre de mon père, la honte et l'opprobre. Ah, Gregers !

GREGERS *(saisi)*

Oui, oui, je comprends.

HJALMAR

Il ne pouvait plus être question de continuer mes études. Il ne me restait pas un sou vaillant. Rien que des dettes à payer, surtout à ton père, je crois.

GREGERS

Hum...

HJALMAR

Alors, vois-tu, j'ai pensé qu'il valait mieux rompre d'un seul coup tout ce qui nous rattachait au passé. Je l'ai fait, surtout, sur le conseil de ton père. Et comme il a eu la bonté de me venir en aide...

GREGERS

Ah, il a fait cela ?

HJALMAR

Oui, tu ne le savais pas ? Comment aurais-je pu, sans cela, trouver de quoi apprendre le métier de photographe, monter un atelier, m'établir, enfin ? Cela coûte de l'argent, tu sais.

GREGERS

Et c'est mon père qui te l'a avancé ?

HJALMAR

Oui, mon ami. Mais comment se fait-il que tu l'ignores ? J'ai cru comprendre qu'il te l'avait écrit.

GREGERS

Il ne m'a jamais écrit que c'était lui. Il l'aura oublié. D'ailleurs nous n'échangeons que des lettres d'affaires. Ainsi, c'était mon père !

HJALMAR

Oui, c'était lui. Il a toujours tenu à ce qu'on l'ignore. Mais c'était bien lui. Et c'est encore grâce à lui que j'ai pu me marier. Est-ce que tu le savais ?

GREGERS

Non ! (*Lui prenant le bras.*)

Ah, mon cher Hjalmar, tu ne saurais croire combien je suis heureux de ce que tu m'apprends et quelle peine cela me fait en même temps. J'ai peut-être parfois été injuste envers mon père. Oui, car enfin, tout cela prouve qu'il a du cœur. Qu'il a encore une certaine conscience.

HJALMAR

Tu dis conscience ?

GREGERS

Mon Dieu, oui. Ah ! je ne saurais te dire quel bonheur j'éprouve à apprendre tout cela sur le compte de mon père. Ainsi, tu es marié, toi, Hjalmar. Je ne peux pas en dire autant de moi. Allons, j'espère que tu es heureux en ménage.

HJALMAR

Certainement, oui. C'est une femme comme on ne peut en souhaiter de meilleure, habile et bonne ménagère. Avec cela, elle n'est pas sans quelque éducation.

GREGERS (*avec un peu d'étonnement*)

J'espère bien.

HJALMAR

C'est que, vois-tu, la vie est une école. Ma fréquentation quotidienne... et puis, nous invitons régulièrement quelques personnes de mérite. Je t'assure que tu ne reconnaîtrais pas Gina.

GREGERS

Gina ?

HJALMAR

Mais oui, mon cher. Tu ne te rappelles donc pas qu'elle s'appelle Gina?

GREGERS

Quelle Gina ? Je ne connais pas de Gina.

HJALMAR

Mais tu ne te souviens donc pas qu'elle a servi ici dans le temps ?

GREGERS *(le regardant)*

Gina Hansen ?

HJALMAR

Mais oui, certainement : Gina Hansen.

GREGERS

Celle qui a gouverné la maison pendant la maladie de ma mère ?

HJALMAR

Mais oui. Voyons, mon cher Gregers, je suis sûr que ton père t'a annoncé mon mariage.

GREGERS *(qui s'est levé)*

En effet, il me l'a annoncé ; mais il ne m'avait pas dit... *(Il arpenne la pièce.)*

Si, si, attends un peu ; je crois me souvenir. Mais les lettres de mon père sont si courtes. *(Il s'assied sur un bras du fauteuil.)*

Ecoute, Hjalmar, dis-moi donc... C'est si curieux. Voyons... comment as-tu fait la connaissance de Gina... de ta femme ?

HJALMAR

Mais d'une façon toute simple : Gina avait quitté la maison, où tout était sens dessus dessous... depuis la maladie de ta mère, tu comprends ; Gina ne pouvait plus y tenir. Elle a demandé son congé et elle est partie. C'était l'année qui a précédé la mort de ta mère, ou peut-être l'année même.

GREGERS

Oui, c'était l'année même de sa mort. À cette époque, je travaillais déjà à l'usine. Mais voyons, continue.

HJALMAR

Eh bien, Gina est allée s'établir chez sa mère, une femme active et entreprenante qui tenait un petit restaurant. À côté, elle avait une chambre à louer, une jolie chambre, élégante et bien meublée.

GREGERS

Et tu as probablement eu la chance de t'y loger.

HJALMAR

Oui. C'est même ton père qui m'en a donné l'idée. Et c'est là, tu comprends, c'est justement là que j'ai fait la connaissance de Gina.

GREGERS

Et cela a abouti à un engagement.

HJALMAR

Oui. Un jeune homme, une jeune fille, l'amour vient vite.

GREGERS *(se levant et se remettant à marcher)*

Dis-moi, c'est après cela — après tes fiançailles — que mon père t'a conseillé... enfin, c'est alors que tu t'es décidé à devenir photographe ?

HJALMAR

Oui. J'ai voulu me faire une situation et m'établir le plus tôt possible. Ton père et moi, nous sommes tombés d'accord : la photographie était ce qu'il y avait de plus facile. Gina était du même avis. Ah, c'est juste ! Il y avait encore une raison : Gina avait précisément suivi des cours dans ce domaine.

GREGERS

Cela tombait à merveille.

HJALMAR *(se levant, d'un air satisfait)*

N'est-ce pas, mon ami ? N'est-ce pas que cela tombait à merveille.

GREGERS

Ah ! il faut en convenir ! Mais mon père a été une sorte de providence pour toi.

HJALMAR *(ému)*

Il n'a pas abandonné le fils de son vieil ami en détresse. C'est que, vois-tu, c'est un noble cœur.

MADAME SORBY *(entrant au bras de WERLE)*

Pas de protestation, mon cher monsieur Werle. Il ne faut pas que vous soyez là, au milieu de toutes ces lumières. Cela vous éblouit et vous fait du mal.

WERLE *(quittant son bras, et se passant la main sur les yeux)*

Je crois que vous avez raison.

(PETTERSEN et JENSEN entrent, portant des plateaux.)

MADAME SORBY *(aux convives, qui se tiennent dans l'autre pièce)*

Entrez, messieurs. Si quelqu'un veut un verre de punch, qu'il se donne la peine de venir ici.

LE MONSIEUR GRAS *(s'approchant de Mme Sorby)*

Voyons, est-ce possible que vous ayez supprimé la sainte liberté de fumer ?

MADAME SORBY

Oui, monsieur le chambellan, elle est proscrite dans les domaines de M. Werle.

LE MONSIEUR CHAUVÉ

Et de quand date cette disposition draconienne, madame Sorby ?

MADAME SORBY

Du dernier dîner, monsieur le chambellan, où quelques personnes ont pris trop de liberté.

LE MONSIEUR CHAUVÉ

Et l'on ne peut pas se permettre de prendre un tout petit peu de liberté, madame Berta ? Pas le moindre petit brin ?

MADAME SORBY

En aucune façon, chambellan Balle.

(La plupart des convives sont entrés dans le cabinet de WERLE. Les domestiques offrent le punch.)

WERLE *(à HJALMAR, qui se tient à l'écart, près d'une table)*

Que regardez-vous là, Ekdal ?

HJALMAR

Un simple album, monsieur Werle.

LE MONSIEUR CHAUVÉ *(qui se promène dans la pièce)*

Des photographies ! Cela doit vous intéresser.

LE MONSIEUR GRAS *(du fond d'un fauteuil)*

Vous n'en avez pas avec vous ?

HJALMAR

Non, monsieur.

LE MONSIEUR GRAS

C'est dommage : on digère si bien en regardant des images, assis dans un fauteuil.

LE MONSIEUR CHAUVÉ

Et cela entretient la conversation.

UN MONSIEUR MYOPE

Et toute contribution est bienvenue.

MADAME SORBY

Les chambellans pensent que si l'on est invité à dîner, on doit travailler pour mériter sa nourriture, monsieur Ekdal.

LE MONSIEUR GRAS

Quand on est si bien nourri, on le fait avec plaisir.

LE MONSIEUR CHAUVÉ

Mon Dieu, en ce qui concerne la lutte pour la vie...

MADAME SORBY

Vous avez raison !

(La conversation continue au milieu des rires et des plaisanteries.)

GREGERS *(à voix basse)*

Il faut que tu parles, Hjalmar.

HJALMAR *(avec un mouvement d'épaules)*

De quoi ?

LE MONSIEUR GRAS

N'êtes-vous pas d'avis, monsieur Werle, que le tokay est plutôt sain pour l'estomac ?

WERLE *(près de la cheminée)*

Dans tous les cas, je me porte garant du tokay que vous avez bu aujourd'hui ; il est d'une excellente année. Du reste, vous vous en êtes aperçu.

LE MONSIEUR GRAS

Oui, il avait un bouquet admirable.

HJALMAR *(hésitant)*

Y a-t-il quelque différence entre une année et une autre ?

LE MONSIEUR GRAS *(riant)*

Ah ! vous êtes bon, vous !

WERLE *(avec un sourire)*

Ce n'est vraiment pas la peine de vous offrir un grand vin.

LE MONSIEUR CHAUVÉ

Voyez-vous, monsieur Ekdal, il en est du tokay comme des photographies, il leur faut du soleil, n'est-ce pas ?

HJALMAR

Oui, c'est une question de lumière, jusqu'à un certain point.

MADAME SORBY

Mais alors, c'est aussi le cas des chambellans : on prétend qu'ils se tournent vers le soleil.

LE MONSIEUR CHAUVÉ

Aïe, aïe, voilà une méchanceté bien usée.

LE MONSIEUR MYOPE

Madame fait de l'esprit...

LE MONSIEUR GRAS

Et à nos dépens. *(Menaçant.)*

Madame Berta, madame Berta !...

MADAME SORBY

Pour eux aussi, il y a une énorme différence entre les années. Plus c'est vieux, mieux ça vaut.

LE MONSIEUR MYOPE

Vous me classez parmi les vieux !

MADAME SORBY

Bien loin de là !

LE MONSIEUR CHAUVE

Voyez un peu ! Et moi donc, ma chère madame Sorby?

LE MONSIEUR GRAS

Eh bien, et moi ? De quelle année sommes-nous ? MADAME

SORBY

Vous êtes, selon moi, des années grasses, messieurs.

(Elle porte un verre de punch à ses lèvres. Les chambellans rient et badinent avec elle.)

WERLE

Mme Sorby sait toujours se tirer d'affaire quand elle veut. Ne posez pas vos verres, messieurs !

Pettersen, remplissez ! Gregers, buvons un verre ensemble ! *(GREGERS ne bouge pas.)*

Ne voulez-vous pas être de la partie, Ekdal ? Je n'ai pas eu l'occasion de trinquer avec vous pendant le dîner.

(GRABERG entrouvre la porte dérobée.)

GRABERG

Excusez-moi, monsieur Werle, je n'arrive pas à sortir.

WERLE

Bon, vous voilà de nouveau enfermé.

GRABERG

Oui, et Flakstad est parti avec les clefs.

WERLE

C'est bon, passez par ici.

GRABERG

C'est que nous sommes deux.

WERLE

Eh bien, passez tous les deux, ne vous gênez pas.

(GRABERG et le père EKDAL sortent des bureaux.)

WERLE *(malgré lui)*

Aïe !

(Les rires et les plaisanteries cessent parmi les convives. HJALMAR tressaille à la vue de son père, dépose son verre et se tourne vers la cheminée.)

EKDAL *(les yeux baissés, fait de petits saluts à droite et à gauche et s'en va en murmurant)*
Demande pardon... fait fausse route... Porte fermée... porte fermée... Demande pardon.
(EKDAL et GRABERG sortent par la porte du fond à droite.)

WERLE *(entre les dents)*
Ce maudit Graberg ! GREGERS ouvre de grands yeux, et reste bouche bée, puis il dit à

HJALMAR
Ce n'était pourtant pas là... ?

LE MONSIEUR GRAS
Que se passe-t-il ? Qui était-ce ?

GREGERS
Oh, personne, le comptable et quelqu'un d'autre.

LE MONSIEUR MYOPE *(à HJALMAR)*
Vous connaissez cet individu ?

HJALMAR
Je ne sais pas ; je n'ai pas remarqué.

LE MONSIEUR GRAS *(se levant)*
Que diable se passe-t-il ? *(Il s'approche de quelques autres messieurs qui parlent entre eux, à voix basse.)*
MADAME SORBY chuchote au

DOMESTIQUE
Donnez-lui quelque chose à emporter, quelque chose de bon.

PETTERSEN *(faisant un geste d'assentiment)*
Oui, madame.
(Il sort.)

GREGERS *(avec émotion, d'une voix contenue, à HJALMAR)*
Ainsi, c'était lui !

HJALMAR
Oui.

GREGERS
Et pourtant tu viens de le renier.

HJALMAR *(agité, à voix basse)*

Comment aurais-je pu...

GREGERS

Reconnaître ton père ?

HJALMAR (*douloureusement*)

Oh ! si tu étais à ma place, tu...

(*Les convives, qui causaient entre eux à voix basse, affectent maintenant de parler très haut.*)

LE MONSIEUR CHAUVE (*d'un air affable, en se rapprochant de HJALMAR et de GREGERS*)

Oh ! on fait revivre, à ce que je vois, les vieux souvenirs d'université. Comment ? Vous ne fumez pas, monsieur Ekdal ? Voulez-vous du feu ? Ah, c'est vrai, c'est défendu.

HJALMAR

Merci, je n'en veux pas...

LE MONSIEUR GRAS

N'auriez-vous pas quelques jolis vers à nous dire, monsieur Ekdal ? Dans le temps vous déclamiez si joliment.

HJALMAR

Malheureusement, je ne peux me souvenir de rien.

LE MONSIEUR GRAS

Oh, c'est bien dommage. Que pourrions-nous imaginer, Balle ?

(*Il passe dans l'autre pièce avec Balle.*)

HJALMAR (*d'une voix sombre*)

Gregers, je veux partir ! Vois-tu, quand un homme s'est senti frappé par le destin... Présente mes salutations à ton père.

GREGERS

Oui, oui... Rentres-tu chez toi ?

HJALMAR

Oui. Pourquoi cette question ?

GREGERS

Parce que j'irai peut-être te rejoindre tout à l'heure.

HJALMAR

Non, ne viens pas chez moi. Ma demeure est triste, Gregers, surtout après une fête brillante comme celle-ci. Retrouvons-nous plutôt quelque part en ville.

MADAME SORBY (*qui s'est approchée, à voix basse*)

Vous partez, Ekdal ?

HJALMAR

Oui.

MADAME SORBY

Saluez Gina.

HJALMAR

Merci.

MADAME SORBY

Dites-lui que j'irai la voir un de ces jours.

HJALMAR

Oui, merci. *(A GREGERS.)*

Reste ici. Je veux m'éclipser sans éveiller l'attention.

(Il traverse lentement la scène, entre dans l'autre pièce, puis sort à droite.)

MADAME SORBY *(à voix basse, au DOMESTIQUE qui est entré)*

Eh bien, avez-vous donné quelque chose au vieux ?

PETTERSEN

Je crois bien. Une bouteille de cognac.

MADAME SORBY

Oh ! vous auriez pu trouver mieux.

PETTERSEN

Pour sûr que non, madame. Il aime le cognac par-dessus tout.

LE MONSIEUR GRAS *(à la porte, tenant un cahier de musique)*

Ne voulez-vous pas que nous fassions de la musique ensemble, madame Sorby ?

MADAME SORBY

Volontiers.

LES CONVIVES

Bravo, bravo !

(Elle passe dans le salon et tourne à droite, suivie de tous les invités. GREGERS reste debout devant la cheminée. WERLE cherche quelque chose sur son bureau et semble désirer que GREGERS s'en aille. Voyant que celui-ci ne bouge pas, il se dirige vers la porte d'entrée.)

GREGERS

Un instant, mon père.

WERLE *(s'arrêtant)*

Qu'y a-t-il ?

GREGERS

Je voudrais te parler.

WERLE

Ne peux-tu pas attendre que nous soyons seuls ?

GREGERS

Non, je ne peux pas. Il est possible que nous ne soyons plus jamais seuls.

WERLE *(se rapprochant)*

Que veux-tu dire ?

(Pendant la scène suivante, on entend au loin le son d'un piano.)

GREGERS

Comment a-t-on pu laisser cette famille s'effondrer aussi misérablement ?

WERLE

Tu parles des Ekdal, je pense.

GREGERS

Oui, je parle des Ekdal. Il fut un temps où le lieutenant Ekdal était de tes intimes.

WERLE

Oui, malheureusement, trop intime. J'en ai assez souffert pendant de longues années. À cause de lui, mon nom a été sali.

GREGERS *(à voix basse)*

Était-il vraiment le seul coupable ?

WERLE

Que veux-tu dire ?

GREGERS

Cette grande opération, cet achat de forêts, vous l'aviez pourtant faite ensemble.

WERLE

Mais c'est Ekdal qui a dessiné la carte du terrain, cette carte inexacte. C'est lui qui a fait ces coupes illégales sur les terrains de l'État. Tu sais bien que c'était lui qui dirigeait toute l'exploitation là-haut. Moi, j'ignorais ce que faisait le lieutenant Ekdal.

GREGERS

Le lieutenant Ekdal ignorait sûrement lui-même qu'il agissait en dehors de toute légalité.

WERLE

C'est bien possible. Mais lui a été condamné et moi j'ai été acquitté.

GREGERS

Oui, je sais bien qu'il n'y avait pas de preuves.

WERLE

Un acquittement est un acquittement. Pourquoi remuer ces vieilles histoires qui m'ont donné des cheveux blancs avant l'âge ? C'est donc cela qui t'a travaillé pendant toutes les années où tu es resté là-haut ? Je t'assure, Gregers, qu'ici ces choses sont oubliées depuis longtemps, en ce qui me concerne.

GREGERS

Eh bien ! et la malheureuse famille Ekdal ?

WERLE

Mais qu'aurais-tu donc voulu que je fasse pour ces gens-là ? Quand Ekdal est sorti de prison, c'était un homme fini. Il n'y avait rien à faire. Il y a des hommes qui coulent, aussitôt qu'ils se sentent un petit grain de plomb dans le corps, et qui ne peuvent plus revenir à la surface. Tu peux me croire, Gregers : je les ai aidés autant qu'il m'a été possible de le faire, sans m'exposer aux soupçons et aux ragots.

GREGERS

Aux soupçons ?... Ah, oui.

WERLE

J'ai procuré à Ekdal des travaux de copie dans les bureaux et je le paye beaucoup plus que cela ne vaut.

GREGERS (*sans le regarder*)

Je n'en doute pas.

WERLE

Tu souris ? Tu ne me crois pas ? Il est vrai que cela ne se trouve nulle part dans mes comptes ; je n'inscris jamais ces dépenses-là.

GREGERS (*souriant froidement*)

Sans doute, il y a certaines dépenses qu'il vaut mieux ne pas inscrire.

WERLE (*tressaillant*)

Qu'entends-tu par là ?

GREGERS (*s'enhardissant*)

As-tu inscrit combien tu as dépensé pour faire apprendre la photographie à Hjalmar Ekdal ?

WERLE

Moi ? Comment cela ?

GREGERS

Je sais maintenant que c'est toi qui as payé sa formation. Je sais également que c'est toi qui lui as amplement fourni de quoi s'établir.

WERLE

Tu vois bien ! Et, malgré cela, tu prétends que je n'ai rien fait pour les Ekdal !... Je te jure que ces gens-là m'ont coûté assez d'argent.

GREGERS

As-tu inscrit une seule de ces dépenses sur tes livres de comptes ?

WERLE

Pourquoi cette question ?

GREGERS

Oh, j'ai mes raisons. Écoute-moi bien : l'époque où tu t'es si vivement intéressé au fils de ton vieil ami n'a-t-elle pas coïncidé avec le mariage de Hjalmar ?

WERLE

Comment, diable, veux-tu qu'après tant d'années...

GREGERS

Tu m'as écrit une lettre à l'époque, une lettre d'affaires, naturellement ; et dans un post-scriptum tu m'annonçais le mariage de Hjalmar Ekdal avec une demoiselle Hansen.

WERLE

Eh bien, c'était exact. Elle s'appelait ainsi.

GREGERS

Mais tu ne me disais pas que cette demoiselle Hansen, c'était Gina Hansen, notre ancienne bonne.

WERLE *(avec un rire moqueur, mais forcé)*

Je ne savais pas que tu t'intéressais spécialement à notre ancienne bonne.

GREGERS

Moi, non... mais... *(Il baisse la voix.)*

mais il y avait dans la maison quelqu'un qui s'intéressait tout particulièrement à elle.

WERLE

Que veux-tu dire ? *(S'échauffant.)*

Ce n'est pas moi que tu vises ?

GREGERS *(bas, mais avec fermeté)*

Si, c'est toi.

WERLE

Tu oses ! Tu te permets ! Cet ingrat, ce photographe, comment peut-il, comment ose-t-il faire de pareilles insinuations !

GREGERS

Hjalmar ne m'en a pas touché un mot. Je ne crois pas qu'il se doute de quoi que ce soit.

WERLE

Mais alors d'où te vient cette idée ? Qui a pu te dire pareille chose ?

GREGERS

C'est ma pauvre, ma malheureuse mère, la dernière fois que je l'ai vue.

WERLE

Ta mère ! J'aurais dû m'en douter ! Elle et toi, vous ne faisiez qu'un. C'est elle qui, dès le commencement, t'a éloigné de moi.

GREGERS

Non, ce n'est pas elle, c'est tout ce qu'elle a souffert, tout ce qui l'a brisée, accablée, conduite à sa misérable fin.

WERLE

Elle n'a pas plus souffert que toutes les autres femmes. On ne peut pas faire entendre raison à des malades, à des exaltées. J'en sais quelque chose. Et te voilà maintenant avec des soupçons, prêtant l'oreille à un tas de racontars et de calomnies contre ton propre père !... Écoute, Gregers, il me semble qu'à ton âge tu pourrais trouver une occupation plus utile.

GREGERS

En effet, il en est temps.

WERLE

Peut-être te sentirais-tu alors le cœur plus léger. Où cela peut-il te mener de te barricader là-haut, dans l'usine, de peiner comme un simple commis, sans vouloir toucher un sou de plus que les gages ordinaires ? C'est une vraie folie de ta part.

GREGERS

En es-tu bien sûr ?

WERLE

Va, je te comprends. Tu veux être indépendant, tu ne veux rien me devoir. J'ai justement une occasion pour toi de devenir indépendant et de ne relever de personne.

GREGERS

Vraiment ? Comment cela ?

WERLE

Quand je t'ai écrit qu'il était indispensable que tu viennes en ville sur-le-champ...

GREGERS

Oui, au fait, que me veux-tu ? J'ai attendu toute la journée que tu me le dises.

WERLE

Je veux te proposer une association.

GREGERS

Une association ? Moi, entrer dans tes affaires ?

WERLE

Oui. Nous n'aurions pas besoin d'être toujours ensemble. Tu pourrais, toi, diriger la société commerciale, et moi, j'irais m'établir à l'usine.

GREGERS

Toi ?

WERLE

Oui. Vois-tu, je ne peux plus travailler comme autrefois. Je dois ménager mes yeux, Gregers ; ma vue commence à faiblir un peu.

GREGERS

Mais elle a toujours été faible.

WERLE

Pas autant qu'aujourd'hui. Et puis, vois-tu, certaines circonstances pourraient, peut-être, m'obliger à aller m'établir là-haut : au moins pour quelque temps.

GREGERS

Je ne m'y attendais pas !

WERLE

Écoute-moi, Gregers, il y a tant de choses qui nous séparent, mais cela n'empêche pas que je sois ton père et que tu sois mon fils. Il me semble que nous pourrions arriver à une entente.

GREGERS

À sauver les apparences, veux-tu dire.

WERLE

Enfin, ce serait toujours cela de gagné. Réfléchis, Gregers. Ne crois-tu pas que cela pourrait se faire ? Dis ?

GREGERS (*le regardant froidement*)

Il y a quelque chose là-dessous.

WERLE

Comment cela ?

GREGERS

Tu cherches à m'utiliser pour quelque chose.

WERLE

Dans une famille, on peut toujours être utile l'un à l'autre.

GREGERS

C'est ce qu'on dit.

WERLE

Je voudrais maintenant te garder quelque temps à la maison. Je suis seul, Greges, je me suis toujours senti seul, durant toute ma vie ; et surtout maintenant que je commence à me faire vieux. J'ai besoin de quelqu'un près de moi, je...

GREGERS

Tu as Mme Sorby.

WERLE

Oui, c'est vrai, et je te dirai même qu'elle m'est devenue en quelque sorte indispensable. Elle a de l'esprit, une humeur égale, elle égaie la maison, et voilà justement ce qu'il me faut.

GREGERS

Eh bien alors, tu as ce qu'il te faut.

WERLE

Mais, vois-tu, je crains que cela ne puisse pas durer. Une femme dans ces conditions arrive facilement à être dans une position délicate. Même pour un homme, cela ne vaut rien.

GREGERS

Bah ! quand un homme donne de tels dîners, il doit y avoir peu de choses qu'il ne puisse se permettre.

WERLE

Mais pense à elle, Gregers. J'ai peur que cela ne lui répugne à la longue. Et si même, par dévouement pour moi, elle consentait à braver les mauvaises langues, les ragots et tout ce qui s'ensuit... Peux-tu vraiment admettre, Gregers, avec ton sens de la justice... ?

GREGERS (*l'interrompant*)

Dis-moi simplement que tu veux l'épouser.

WERLE

Et si je le voulais ? Qu'y aurait-il à dire ?

GREGERS

Je le demande aussi, qu'y aurait-il à dire ?

WERLE

Cela te serait-il extrêmement désagréable ?

GREGERS

Mais pas du tout. Pas le moins du monde.

WERLE

Vois-tu, je ne savais pas si, par égard pour la mémoire de ta mère...

GREGERS

Je ne suis pas un exalté.

WERLE

Que tu le sois ou non, tu viens dans tous les cas de me soulager d'un grand poids. Il m'est bien doux de pouvoir compter sur toi, dans cette affaire.

GREGERS (*le regardant fixement*)

Maintenant, je vois à quoi tu voulais m'employer.

WERLE

T'employer !... Cette expression...

GREGERS

Oh ! ne soyons pas si délicats sur le choix des mots... Au moins quand nous sommes seuls.

(*Ricanant.*)

Ah ! c'est comme ça ! Mme Sorby étant en jeu, il fallait composer un joli tableau de famille dans la maison, quelques scènes attendrissantes entre le père et le fils. Ce serait nouveau, ça !

WERLE

Comment oses-tu me parler sur ce ton !

GREGERS

La vie de famille ! Quand l'avons-nous menée ici ? Jamais, aussi loin que remontent mes souvenirs. Mais aujourd'hui il en faut un peu. Cela ferait si bon effet de pouvoir dire qu'entraîné par la piété filiale le fils est rentré à la maison pour assister aux noces de son vieux père ! Que resterait-il de tous ces bruits sur la pauvre défunte succombant aux chagrins et aux souffrances ? Pas un écho, le fils les aurait fait disparaître.

WERLE

Gregers !... Ah ! je le vois bien : il n'est personne au monde que tu détestes autant que moi.

GREGERS (*bas*)

Je t'ai vu de trop près.

WERLE

Tu m'as vu par les yeux de ta mère. (*Baissant un peu la voix.*)

Tu devrais te souvenir que ces yeux voyaient trouble quelquefois.

GREGERS (*d'une voix tremblante*)

Je comprends à quoi tu fais allusion. Mais sur qui retombe la responsabilité de cette malheureuse faiblesse de ma mère ? Sur toi et sur toutes ces... La dernière était cette créature que tu as fait épouser à Hjalmar Ekdal, quand tu n'en as plus voulu... Oh !

WERLE (*haussant les épaules*)

Je crois entendre ta mère.

GREGERS (*sans faire attention à ses paroles*)

... lui, l'innocent, ce grand enfant, le voilà pris dans un filet de perfidies, vivant avec une femme de cette espèce, sans se douter que son foyer, comme il l'appelle, repose sur un mensonge ! (*Faisant un pas vers son père.*)

Ton existence m'apparaît, quand je la regarde, comme un champ de bataille jonché à perte de vue de cadavres.

WERLE

J'ai l'impression qu'il y a entre nous un fossé infranchissable.

GREGERS (*s'inclinant avec sang-froid*)

C'est ce que je pense ; voilà pourquoi je prends mon chapeau et je m'en vais.

WERLE

Tu t'en vas ? Tu quittes la maison !

GREGERS

Oui. J'ai enfin trouvé un but à ma vie.

WERLE

Et quel est ce but ?

GREGERS

Tu ne ferais qu'en rire, si je te le disais.

WERLE

Un solitaire comme moi ne rit pas facilement, Gregers.

GREGERS (*montrant du doigt le fond de la scène*)

Regarde, mon père, regarde les chambellans qui jouent à colin-maillard avec Mme Sorby. Bonsoir, et porte-toi bien.

(*Il sort par le fond à droite. On entend rire les convives, puis on les voit apparaître dans la pièce du fond.*)

WERLE (*ironiquement entre les dents, suivant des yeux GREGERS qui s'en va*)

Le malheureux ! Et il dit qu'il n'est pas exalté !

ACTE DEUXIÈME

L'atelier de HJALMAR EKDAL. Une assez vaste mansarde. À droite, toit en appentis avec de grandes fenêtres, à demi cachées par des rideaux bleus. Dans le coin de droite, la porte d'entrée. Plus en avant, du même côté, une porte conduisant à un petit salon. Deux portes à gauche. Entre les deux, un poêle en fer. Dans le fond, une large porte à deux battants. L'atelier est simplement, mais convenablement arrangé et meublé. À droite, entre les deux portes, à quelque distance du mur, un sofa, une table et quelques sièges ; sur la table, une lampe allumée, coiffée d'un abat-jour. Au coin du poêle, un vieux fauteuil. Par-ci par-là, des appareils et des instruments de photographe. Près du mur du fond, à gauche de la large porte, une étagère chargée de livres, de boîtes, de fioles, d'outils et d'autres objets. Sur la table, des photographies, des papiers, des pinceaux, etc.

GINA EKDAL et HEDVIG sont assises, la première près de la table, occupée à coudre, la seconde sur le sofa. HEDVIG, les mains devant les yeux et les pouces dans les oreilles, est absorbée dans une lecture.

GINA (*soucieuse, après avoir regardé plusieurs fois HEDVIG par dessous*)

Hedvig!

(*HEDVIG n'entend pas.*)

GINA (*plus fort*)

Hedvig !

HEDVIG (*écartant les mains, et levant les yeux*)

Oui, maman.

GINA

Chérie, il ne faut pas lire autant.

HEDVIG

Oh ! maman, laisse-moi lire encore un peu. Un tout petit peu.

GINA

Non, non, ferme le livre. Papa ne le veut pas ; lui-même ne lit jamais le soir.

HEDVIG (*fermant le livre*)

C'est que papa n'en a pas autant envie que moi

GINA (*posant son ouvrage, prend un crayon et un petit cahier de notes*)

Te souviens-tu combien nous avons dépensé pour le beurre aujourd'hui ?

HEDVIG

Une couronne soixante-cinq.

GINA

C'est juste. *(Elle note.)*

C'est effrayant, ce que nous dépensons pour le beurre. Il y a aussi les saucissons, le fromage, et puis, voyons, le jambon, hum... *(Additionnant.)*
Voilà déjà...

HEDVIG

Et puis la bière.

GINA

C'est vrai, la bière... *(Additionnant.)*
Ça fait un joli chiffre. Mais on n'y peut rien.

HEDVIG

Et puis, comme papa était absent, nous avons pu nous passer de plat chaud à dîner.

GINA

Oui, et c'est bien heureux. Avec ça, j'ai touché huit couronnes cinquante pour des photographies.

HEDVIG

Vraiment ! Tant que ça ?

GINA

Juste huit couronnes cinquante.
(Un silence. GINA reprend son ouvrage. HEDVIG prend du papier et un crayon et se met à dessiner, en se faisant une visière de la main gauche.)

HEDVIG

N'est-ce pas amusant que papa ait été invité à un grand dîner chez M. Werle ?

GINA

On ne peut pas dire qu'il dîne chez M. Werle. C'est le fils qui lui a envoyé une invitation. *(Une pause.)*
Nous n'avons rien à voir avec M. Werle.

HEDVIG

J'ai hâte de voir papa rentrer. Il m'a promis de m'apporter quelque chose de bon qu'il voulait demander pour moi à Mme Sorby.

GINA

Oui, il y a de bonnes choses, là-bas, c'est bien vrai.

HEDVIG *(continue à dessiner)*

Et puis, il me semble que j'ai un peu faim, sais-tu.
(Le vieil EKDAL entre par la porte du palier, son rouleau de papier sous le bras. Un autre paquet sort de la poche de sa redingote.)

GINA

Grand-père, comme vous rentrez tard ce soir !

EKDAL

Ils avaient fermé les bureaux. Obligé d'attendre chez Graberg et de passer par...

HEDVIG

Ils t'ont donné de la nouvelle copie, grand-père ?

EKDAL

Oui, tout ça. Vois un peu.

GINA

C'est très bien.

HEDVIG

Et dans ta poche, tu as encore un paquet.

EKDAL

Comment ? Des bêtises ; il n'y a rien du tout. *(Posant sa canne dans un coin.)*

Ça va faire de l'ouvrage pour longtemps, Gina. *(Il entrouvre la porte du fond.)*

Chut ! *(Il regarde un moment à l'intérieur, puis referme la porte avec précaution.)*

Hé ! hé ! ils dorment tous ensemble. Et lui s'est couché dans le panier. Hé ! hé !

HEDVIG

Es-tu bien sûr, grand-père, qu'il n'ait pas froid dans le panier ?

EKDAL

Quelle idée ! Froid, dans tout ce foin ? *(Il se dirige vers la seconde porte à gauche.)*

Où sont les allumettes ?

GINA

Les allumettes sont sur la commode.

(EKDAL entre dans sa chambre.)

HEDVIG

Comme c'est bien qu'on ait donné toute cette copie à grand-père.

GINA

Oui, pauvre grand-père, il pourra gagner un peu d'argent de poche.

HEDVIG

Et puis, ça l'empêchera de passer toutes ses matinées dans le cabaret de cette horrible mère Eriksen.

GINA

Ah, oui !

(Un court silence.)

HEDVIG

Crois-tu qu'ils soient encore à table ?

GINA

Dieu le sait, c'est bien possible, ma foi.

HEDVIG

Pense un peu, toutes les bonnes choses à manger que papa a eues ! Je suis sûre qu'en rentrant il sera gai, de bonne humeur ; tu ne crois pas, dis, maman ?

GINA

Oh oui ! mais, pense donc, si nous pouvions lui annoncer que nous avons loué la chambre.

HEDVIG

Ce soir, ce n'est pas nécessaire.

GINA

Ça ne gênerait rien, tu sais. Et cette chambre ne nous sert à rien.

HEDVIG

Je voulais dire que papa sera gai ce soir quand même. Il vaut mieux que nous ayons la chambre en réserve pour une autre fois.

GINA *(la regardant)*

Tu es contente quand tu as une bonne nouvelle à annoncer à papa lorsqu'il rentre le soir ?

HEDVIG

Oui, la maison est tout de suite plus gaie.

GINA *(se parlant à elle-même)*

Oh oui ! c'est vrai.

(Le vieil EKDAL rentre et se dirige vers la première porte à gauche.)

GINA *(se retournant à demi)*

Grand-père, vous avez besoin de quelque chose à la cuisine ?

EKDAL

Oui, oui, mais ne te dérange pas.

(Il sort.)

GINA

Il ne va pas remuer les braises, j'espère ? *(Attendant un instant.)*

Hedvig, va donc voir ce qu'il fait.

(EKDAL rentre, une petite tasse d'eau bouillante à la main.)

HEDVIG

Tu es allé chercher de l'eau chaude, grand-père ?

EKDAL

Oui, oui, j'en ai besoin... Dois écrire ; l'encre est devenue épaisse comme du gruau. Hum.

GINA

Mais grand-père vous devriez manger d'abord. Le souper est là qui attend.

EKDAL

Je me passerai de souper, Gina. Je suis très occupé, te dis-je. Personne ne doit entrer chez moi. Personne. Hum.

(Il rentre dans sa chambre. GINA et HEDVIG se regardent.)

GINA *(baissant la voix)*

Explique-moi, si tu peux, où il a trouvé de l'argent.

HEDVIG

C'est peut-être Graberg qui lui en a donné.

GINA

Mais non. C'est toujours à moi que Graberg envoie l'argent.

HEDVIG

Il aura pris une bouteille à crédit quelque part.

GINA

Pauvre grand-père, on ne lui donnerait rien à crédit.

(HJALMAR EKDAL entre par la porte de droite. Il est en pardessus, un feutre gris sur la tête.)

GINA *(jetant son ouvrage et se levant)*

Comment, te voilà déjà, Ekdal !

HEDVIG *(bondissant)*

Déjà rentré, papa !

HJALMAR *(étant son chapeau)*

Tout le monde doit être parti, à l'heure qu'il est.

HEDVIG

De si bonne heure ?

HJALMAR

Mais oui, puisque c'était un dîner.

(Il fait un mouvement pour ôter son pardessus.)

GINA

Laisse-moi t'aider.

HEDVIG

Et moi aussi.

(Elles le débarrassent de son pardessus, que GINA va suspendre à un clou au fond.)

HEDVIG

Y avait-il beaucoup de monde, papa ?

HJALMAR

Oh, non ! nous étions de douze à quatorze personnes à table.

GINA

Et tu as pu leur parler à tous ?

HJALMAR

Oui, quelques mots. Mais il y avait Gregers, qui m'a accaparé.

GINA

Gregers est-il toujours aussi laid ?

HJALMAR

Il n'est pas bien beau, c'est vrai. Le vieux n'est pas encore rentré ?

HEDVIG

Si ; grand-père s'est enfermé pour écrire.

HJALMAR

Il n'a rien dit ?

GINA

Non ; qu'aurait-il pu dire ?

HJALMAR

Il n'a pas raconté que... ? Il me semble avoir entendu qu'il a été chez Graberg. Je vais passer chez lui un instant.

GINA

Non, non, n'entre pas.

HJALMAR

Pourquoi ? A-t-il dit qu'il ne voulait pas me voir ?

GINA

Je crois qu'il ne veut voir personne ce soir.

HEDVIG *(lui faisant un signe)*

Hum ! hum !

GINA *(qui ne la remarque pas)*

Il vient de prendre de l'eau bouillante.

HJALMAR

Ah, il est en train de... !

GINA

Oui, en effet.

HJALMAR

Mon Dieu, mon pauvre vieux père !... Pensons à ses cheveux blancs ! Laissons *(lui)* un peu de plaisir.

(Le père EKDAL rentre, fumant une pipe. Il a passé sa robe de chambre.)

EKDAL

Rentré ? Il m'a bien semblé reconnaître ta voix.

HJALMAR

Je viens de rentrer.

EKDAL

Tu ne m'as pas vu passer, dis ?

HJALMAR

Non ; mais on m'a dit que tu venais de passer par... et alors j'ai voulu te rejoindre.

EKDAL

Gentil à toi, Hjalmar. Et tout ce monde, qui était-ce, dis ?

HJALMAR

Oh ! il y avait plusieurs personnes : le chambellan Flor, et le chambellan Balle, et le chambellan Kaspersen, et le chambellan Untel ; je ne me souviens plus...

EKDAL *(hochant la tête)*

Tu entends, Gina ! Il a été dans une société où il n'y avait que des chambellans, rien que des chambellans.

GINA

La maison est devenue très distinguée, on dirait.

HEDVIG

Les chambellans ont-ils chanté, papa ? Ou peut-être qu'ils ont récité quelque chose ?

HJALMAR

Non ; ils n'ont fait que bavarder. Puis ils ont voulu me faire déclamer une poésie ; mais je n'ai pas voulu.

EKDAL

Pas voulu, dis-tu ?

GINA

Tu aurais bien pu le faire, il me semble.

HJALMAR

Non ; on ne doit pas être aux ordres de tout le monde. (*Se promenant par la pièce.*)
Dans tous les cas, ce n'est pas dans mon caractère.

EKDAL

Non, non, Hjalmar n'est pas un homme à ça, lui.

HJALMAR

Je ne vois pas pourquoi je me chargerais de divertir les autres, pour une fois que je vais dans le monde. Qu'ils se débrouillent. Ces gens-là vont de maison en maison, boire et manger, tous les jours de l'année. Qu'ils aient la bonté, alors, de se rendre utiles, en échange de tout ce qu'on leur offre.

GINA

Tu ne leur as pas dit ça, au moins ?

HJALMAR (*fredonnant*)

Oh, oh, oh ! je le leur ai dit un peu sur tous les tons.

EKDAL

Vraiment, tout chambellans qu'ils soient !

HJALMAR

Absolument. (*Changeant de ton.*)
Après cela, nous avons eu une petite dispute au sujet du tokay.

EKDAL

Du tokay, dis-tu ? Mais c'est un vin exquis.

HJALMAR (*s'arrêtant*)

Il peut être exquis. Mais les années ne sont pas également bonnes, vois-tu. Cela dépend de l'ensoleillement.

GINA

Tu sais tout, Ekdal !

EKDAL

Et ils se sont disputés à cause de ça ?

HJALMAR

Ils ont manqué le faire ; mais je leur ai dit que les chambellans sont dans le même cas. Pour eux aussi, il y a année et année.

GINA

Tu trouves toujours le mot qu'il faut.

EKDAL

Tiens, tiens ! Et ils ont avalé ça ?

HJALMAR

En plein.

EKDAL

Tu entends, Gina, il leur a envoyé ça en plein, à tous ces chambellans.

GINA

Vraiment ? En plein ?

HJALMAR

Oui ; mais je ne veux pas qu'on en parle. Il ne faudrait pas répandre ces choses-là. Tout cela, d'ailleurs, s'est passé amicalement. Ils sont tous si aimables, de si bonne composition. Je n'aurais pas voulu les blesser, pour sûr.

EKDAL

Pourtant ils l'ont reçu en plein.

HEDVIG (*insinuante*)

Comme c'est amusant de te voir en habit. Ça te va bien, tu sais, papa.

HJALMAR

N'est-ce pas ? Tu trouves ? C'est qu'il me va très bien, cet habit. On dirait presque qu'il a été fait pour moi. Peut-être un peu étroit aux entournures. Aide-moi, Hedvig. (*Il ôte l'habit.*)
Je préfère passer ma jaquette. Où est ma jaquette, Gina ?

GINA

Voici.

(*Elle lui présente la jaquette et l'aide à la mettre.*)

HJALMAR

À la bonne heure ! N'oublie pas seulement de rendre l'habit à Molvik dès demain matin.

GINA (*mettant l'habit de côté*)

Sois tranquille.

HJALMAR (*s'étirant*)

Ah ! on est plus à l'aise, ainsi. Et puis, cette jaquette convient mieux à ma manière d'être. N'est-ce pas, Hedvig ?

HEDVIG

Oh oui ! papa.

HJALMAR

Si je laissais flotter les bouts de la cravate ; tiens, comme ça. Qu'en dis-tu ?

HEDVIG

Oui, ça va bien avec ta barbiche et avec ta masse de cheveux frisés.

HJALMAR

Pas exactement frisés ; plutôt bouclés.

HEDVIG

C'est vrai : tu as de belles boucles.

HJALMAR

C'est cela : des boucles.

HEDVIG (*après un moment, le tirant par sa jaquette*)

Papa !

HJALMAR

Eh bien ! Que veux-tu ?

HEDVIG

Oh ! tu sais bien ce que je veux.

HJALMAR

Vraiment non, je n'en sais rien.

HEDVIG (*d'une voix plaintive, souriant*)

Que si, papa ! Arrête de me taquiner. HJALMAR. Mais qu'est-ce qu'il y a donc ?

HEDVIG (*le secouant*)

Eh bien, tu vas me les donner maintenant !... Tu sais bien, les bonnes choses que tu m'as promises.

HJALMAR

Bon ! Je les ai oubliées !

HEDVIG

Tu veux me taquiner, papa ! Tu devrais avoir honte, voyons ! Où les as-tu cachées ?

HJALMAR

Vrai ! J'ai oublié. Mais attends un peu. J'ai là quelque chose d'autre pour toi, Hedvig.
(*Il prend l'habit et cherche dans les poches.*)

HEDVIG (*sautant et battant des mains*)

Oh, maman, maman !

HJALMAR (*tirant une feuille de papier*)

Tiens, voici.

HEDVIG

Ça ! C'est une feuille de papier, c'est tout.

HJALMAR

C'est un menu, ma petite. Le menu du dîner. Tu vois : c'est écrit dessus.

HEDVIG

Tu n'as que cela ?

HJALMAR

Puisque je te dis que j'ai oublié. C'est un sot divertissement que toutes ces friandises. Assieds-toi là et fais la lecture du menu. Je te décrirai ensuite le goût des plats. Eh bien, Hedvig !

HEDVIG (*avalant ses larmes*)

Merci.

(*Elle s'assied, mais ne lit pas. Sa mère lui fait un signe. HJALMAR le remarque.*)

HJALMAR (*arpenant la scène*)

C'est incroyable, tout ce qu'un père de famille doit se rappeler. Et s'il oublie la moindre des choses, vite on lui fait grise mine. Allons ! on s'habitue à tout. (*Il se rapproche de son père, assis près du poêle.*)

As-tu jeté un coup d'œil là-dedans, ce soir ? Dis, père.

EKDAL

Je crois bien. Il est dans le panier.

HJALMAR

Ah ! il est dans le panier ! Il commence à s'habituer.

EKDAL

Je te le disais bien. Seulement il y aurait quelques changements à faire, vois-tu pour...

HJALMAR

Quelques perfectionnements, oui.

EKDAL

Il faut les faire, sais-tu.

HJALMAR

Très bien. Parlons un peu de ces perfectionnements. Viens, père. Asseyons-nous là, sur le sofa.

EKDAL

Oui, oui... Il faut d'abord que je bourre ma pipe. Elle est un peu sale aussi. Il faut la curer. Hum... (*Il entre dans sa chambre.*)

GINA (*à HJALMAR, en souriant*)

Ecoute, il cure sa pipe.

HJALMAR

Eh bien, oui, Gina, laisse-le faire ; pauvre vieux naufragé ! Ces améliorations, il faut les entreprendre dès demain, pour en être quitte.

GINA

Demain, Ekdal, tu n'auras pas le temps.

HEDVIG (*interrompant*)

Oh que si, maman !

GINA

À cause de ces épreuves à retoucher. On est venu les demander plusieurs fois.

HJALMAR

Allons, bon, encore ces épreuves ! C'est bien, elles seront prêtes. Il y a peut-être eu de nouvelles commandes aussi ?

GINA

Hélas, non ! Demain, je n'ai que ces deux portraits à faire, tu sais bien.

HJALMAR

Rien d'autre ? Mon Dieu, non, quand on ne se donne aucune peine...

GINA

Mais que puis-je faire ? Je passe des annonces dans les journaux, tant que je peux.

HJALMAR

Bah ! les annonces ! Tu vois bien à quoi ça sert. Et il n'est venu personne pour la chambre ?

GINA

Personne jusqu'à présent.

HJALMAR

Il fallait s'y attendre... Quand on ne sait pas s'y prendre... Tu sais, Gina, il faut se secouer.

HEDVIG (*s'approchant de lui*)

Faut-il que j'aille chercher la flûte, papa ?

HJALMAR

Non, pas de flûte ! Je n'ai pas besoin de joie dans ce monde ! (*Marchant.*)

Oui, je me mettrai au travail demain : on peut y compter. Je travaillerai, tant que j'aurai des forces.

GINA

Voyons, mon bon, mon cher Ekdal, ce n'est pas ce que je voulais dire.

HEDVIG

Papa, ne veux-tu pas que je t'apporte une bouteille de bière ?

HJALMAR

Non. Je n'ai besoin de rien, moi. *(S'arrêtant.)*
De la bière ? De la bière, dis-tu ?

HEDVIG *(empressée)*

Oui, papa, de la bonne bière, bien fraîche.

HJALMAR

Allons, puisque tu y tiens absolument, tu peux apporter une bouteille de bière.

GINA

Oui, c'est cela ; va en chercher une : nous allons nous donner un peu de bon temps.
(HEDVIG se précipite vers la porte de la cuisine.)

HJALMAR *(près du poêle, l'arrête, la regarde, lui saisit la tête et l'appuie contre sa poitrine)*
Hedvig, Hedvig !

HEDVIG *(pleurant de joie)*
Papa chéri !

HJALMAR

Non, ne m'appelle pas ainsi. J'ai été à la table de ce riche, je me suis délecté de mets exquis !
J'aurais pu au moins... !

GINA *(assise près de la table)*
Des bêtises, Ekdal, des bêtises.

HJALMAR

Oh non ! Mais il ne faut pas m'en vouloir. Vous savez bien que je vous aime tout de même.

HEDVIG *(lui jetant les bras autour du cou)*
Et nous, papa, nous t'adorons !

HJALMAR

Et s'il m'arrive d'être fantasque quelquefois, mon Dieu, souvenez-vous de tous les chagrins qui me tourmentent. Allons ! *(Il s'essuie les yeux.)*
Pas de bière en un pareil moment, donne-moi la flûte.
(HEDVIG se précipite vers l'étagère et apporte la flûte.)

HJALMAR

Merci. Là ! La flûte en mains et vous deux à mes côtés. Oh !
(HEDVIG s'assied à la table, à côté de GINA. HJALMAR arpente la pièce, attaque fortement l'instrument et joue une danse populaire de Bohême, en lui donnant un caractère élégiaque et sentimental.)

HJALMAR (*s'interrompant pour tendre la main gauche à GINA*)

D'un ton ému : — On a beau être à l'étroit sous notre humble toit, Gina, ce n'en est pas moins notre foyer. Et je te le dis : il fait bon vivre ici.

(*Il se remet à jouer. On frappe à la porte d'entrée.*)

GINA (*se levant*)

Chut, Ekdal, je crois qu'on vient.

HJALMAR (*remettant la flûte sur l'étagère*)

Bon ! Voici que ça recommence.

(*GINA va ouvrir la porte.*)

GREGERS (*sur le seuil*)

Pardon.

GINA (*reculant un peu*)

Oh ?

GREGERS

Est-ce ici que demeure M. Ekdal, le photographe ?

GINA

Oui, c'est ici.

HJALMAR (*allant à la porte*)

Gregers ! Tu es venu malgré tout. Eh bien ! entre.

GREGERS (*entrant*)

Je t'ai dit que je viendrais, ce soir.

HJALMAR

Pourquoi ce soir ? Tu as quitté la soirée ?

GREGERS

La soirée, et la maison paternelle, l'une et l'autre. Bonsoir ! madame Ekdal. Je ne sais si vous me reconnaissez.

GINA

Bien sûr : M. Werle fils n'est pas difficile à reconnaître.

GREGERS

Non, je ressemble à ma mère. Et vous ne l'avez pas oubliée, je pense. HJALMAR. Tu as quitté la maison, dis-tu ?

GREGERS

Oui, j'ai pris une chambre à l'hôtel.

HJALMAR

Vraiment ? Eh bien ! Puisque te voici, débarrasse-toi de ton pardessus et prends place.

GREGERS

Merci.

(Il ôte son pardessus. Il a changé de costume et revêtu un simple complet gris, de coupe campagnarde.)

HJALMAR

Mets-toi à ton aise... là, sur le sofa.

(GREGERS s'assied sur le sofa. HJALMAR sur une chaise, près de la table.)

GREGERS *(promenant son regard dans la pièce)*

C'est donc là ton intérieur, Hjalmar. C'est ici que tu demeures ?

HJALMAR

Ici, c'est l'atelier, comme tu vois.

GINA

Il y a plus d'espace dans cette pièce ; c'est pour cela que nous nous y tenons de préférence.

HJALMAR

Nous avons été mieux logés, au début. Mais ce logement a un grand avantage : il y a de superbes pièces de débarras.

GINA

Et puis en face, sur le même palier, nous avons une chambre que nous pouvons louer.

GREGERS *(à HJALMAR)*

Tiens, tiens, tu as des locataires ?

HJALMAR

Pas encore. Tu sais, cela ne va pas si vite. Il faut se donner de la peine. *(À HEDVIG.)*

Eh bien ! Hedvig, et cette bière !

(HEDVIG fait un signe d'assentiment et va à la cuisine.)

GREGERS

C'est ta fille ?

HJALMAR

Oui, c'est Hedvig.

GREGERS

Une enfant unique, n'est-ce pas ?

HJALMAR

Oui, une enfant unique. C'est notre plus grande joie dans ce monde, mais *(baissant la voix)*

c'est aussi notre plus grand souci, Gregers.

GREGERS

Que dis-tu là ?

HJALMAR

Oui, mon ami. Elle risque de perdre la vue.

GREGERS

Elle risque d'être aveugle !

HJALMAR

Oui. Jusqu'à présent, il n'y a que les premiers symptômes. Cela peut durer quelque temps encore. Mais le médecin nous a avertis : c'est incurable.

GREGERS

Quel terrible malheur ! D'où cela lui vient-il ?

HJALMAR *(avec un soupir)*

C'est probablement héréditaire.

GREGERS *(frappé)*

Héréditaire ?

GINA

La mère d'Ekdal avait la vue faible.

HJALMAR

Oui, c'est ce qu'affirme mon père. Quant à moi, je n'ai gardé aucun souvenir d'elle.

GREGERS

Pauvre enfant ! Et comment supporte-t-elle cela ?

HJALMAR

Tu comprends, nous n'avons pas le cœur de le lui dire. Elle ne se doute pas du danger. Joyeuse et insouciante, c'est en gazouillant, en voletant comme un petit oiseau, qu'elle entrera dans la nuit éternelle. *(D'un ton accablé.)*

Oh ! mon ami, quelle torture pour moi !

(HEDVIG apporte de la bière et des verres sur un plateau, qu'elle pose sur la table.)

HJALMAR *(lui passant la main sur la tête)*

Merci, merci, Hedvig.

(HEDVIG, passant le bras autour du cou de son père, lui murmure quelques paroles à l'oreille.)

HJALMAR

Non, pas de tartines à cette heure-ci. *(Regardant GREGERS.)*

À moins que Gregers n'en veuille ?

GREGERS *(faisant un signe de refus)*

Non, merci.

HJALMAR *(d'une voix émue)*

Allons ! Tu peux nous apporter quelques tartines tout de même. S'il y a une croûte, c'est tant mieux. Et puis, il faudrait les bien beurrer, tu sais.

(HEDVIG fait un petit signe satisfait et retourne à la cuisine.)

GREGERS *(qui l'a suivie des yeux)*

Elle semble pleine de fraîcheur et de santé.

GINA

Oui, il n'y a pas à se plaindre pour le reste. Dieu merci, elle ne manque de rien.

GREGERS

Elle vous ressemble, madame Ekdal. Quel âge peut-elle avoir ?

GINA

Hedvig aura bientôt quatorze ans. Après-demain, c'est son anniversaire.

GREGERS

Elle est plutôt grande pour son âge.

GINA

Oui, elle est montée en graine, l'an dernier.

GREGERS

C'est en voyant grandir ainsi les enfants, qu'on s'aperçoit de l'âge qui vient. Depuis combien de temps êtes-vous mariés ?

GINA

Nous sommes mariés depuis... oui, depuis bientôt quinze ans.

GREGERS

Vraiment, il y a si longtemps que cela ?

GINA *(le regardant avec plus d'attention)*

Pour sûr que oui.

HJALMAR

Certainement, quinze ans, à quelques mois près. *(Changeant de ton.)*

Cela t'a paru long, toutes ces années passées là-haut, dis, Gregers ?

GREGERS

Cela me paraissait long tant que j'étais là-bas ; maintenant que je regarde en arrière, je ne sais comment le temps a passé.

(Le père EKDAL rentre, sans sa pipe, une vieille casquette d'uniforme sur la tête, d'un pas un peu

chancelant.)

EKDAL

Allons, Hjalmar, maintenant nous pouvons nous asseoir et parler de cette affaire... hein ?... Qu'est-ce que c'était donc ?

HJALMAR *(allant à sa rencontre)*

Père, il y a quelqu'un. Gregers Werle : je ne sais si tu te souviens de lui.

EKDAL *(regardant GREGERS, qui s'est levé)*

Werle ? C'est le fils, ça ? Qu'est-ce qu'il me veut, lui ?

HJALMAR

Rien. C'est moi qu'il vient voir.

EKDAL

Bon. Alors il n'y a rien de nouveau ?

HJALMAR

Non, non, il n'y a rien.

EKDAL *(avec un mouvement de bras)*

Ce n'est pas ça, tu sais. Je n'ai pas peur. Mais...

GREGERS *(allant vers lui)*

Je voudrais seulement vous donner des nouvelles des terrains de chasse. Vous vous en souvenez, lieutenant Ekdal ?

EKDAL

Des terrains de chasse ?

GREGERS

Oui, là-haut, aux environs d'Hoydal.

EKDAL

Ah oui ! là-haut. Je les connaissais bien, dans le temps.

GREGERS

À l'époque où vous étiez grand chasseur.

EKDAL

Je l'étais, oui. C'est bien possible. Vous regardez l'uniforme. Je ne demande à personne la permission de le porter ici. Tant que je ne le porte pas dans la rue...

(HEDVIG apporte les tartines qu'elle pose sur la table.)

HJALMAR

Mets-toi là, père, et prends un verre. Sers-toi, Gregers.

(EKDAL marmonne quelque chose entre ses dents, et gagne le sofa en trébuchant. GREGERS s'assied sur une chaise à côté de lui. HJALMAR prend place de l'autre côté de GREGERS. GINA coud, assise à quelque distance de la table. HEDVIG se tient debout à côté de son père.)

GREGERS

Vous souvenez-vous, lieutenant Ekdal, du temps où Hjalmar et moi nous allions vous voir là-haut, à Noël et en été ?

EKDAL

Vous êtes venu me voir ? Non, non, non, je ne me souviens pas de ça. Mais ce que je peux dire, c'est que j'ai été un rude chasseur, moi. J'ai tué des ours. J'en ai tué neuf, rien que ça.

GREGERS *(le regardant avec compassion)*

Et maintenant vous n'allez plus jamais à la chasse ?

EKDAL

Dites pas ça, petit père... Chassons encore de temps en temps... Pas comme ça, non... Pour ce qui est de la forêt, vous savez, la forêt, la forêt !... *(Il boit.)*

Les bois vont bien à l'heure qu'il est ?

GREGERS

Pas comme de votre temps. On a abattu beaucoup d'arbres.

EKDAL

Abattu ? *(Baissant la voix comme pris de peur.)*

C'est dangereux. Ça a des suites. La forêt se venge.

HJALMAR *(remplissant le verre d'EKDAL)*

Allons, père, encore une goutte.

GREGERS

Comment un homme comme vous, habitué au grand air, peut-il vivre dans la fumée d'une ville, entre ces quatre murs ?

EKDAL *(souriant un peu et clignant de l'œil à HJALMAR)*

Oh ! on n'est pas si mal ici, pas si mal du tout.

GREGERS

Mais... mais les conditions dans lesquelles vous viviez là-haut, l'air frais et vivifiant, la vie libre des forêts et des grands plateaux, le gibier de plume et de poil ?

EKDAL *(souriant)*

Hjalmar, veux-tu que nous lui montrions ?...

HJALMAR *(vivement avec un peu d'embarras)*

Non, non, père. Pas ce soir.

GREGERS

Que veut-il me montrer ?

HJALMAR

Oh ! rien. Tu verras cela une autre fois.

GREGERS (*s'adressant de nouveau au vieux*)

Ecoutez, lieutenant Ekdal : voici ce que je voulais vous proposer : venez avec moi là-haut. J'y retourne bientôt. On vous trouvera des écritures à faire comme ici. Vous n'avez rien qui vous retient ou vous intéresse ici.

EKDAL (*le regardant avec stupeur*)

Je n'ai rien qui m'intéresse, moi !

GREGERS

Oui, vous avez Hjalmar. Mais lui, de son côté, il a les siens. Et un homme comme vous, qui s'est toujours senti attiré vers la nature libre et sauvage... EKDAL, donnant un coup de (*poing sur la table.*)

— Hjalmar, il faut le lui montrer.

HJALMAR

Voyons, père, ce n'est pas la peine. Il fait noir.

EKDAL

Des bêtises. Il y a clair de lune. (*Il se lève.*)

Il faut qu'il voie ça, te dis-je. Laisse-moi passer. Viens m'aider, Hedvig !

HEDVIG

Oh, oui, grand-père !

HJALMAR

Allons bon.

GREGERS (*à GINA*)

Qu'est-ce que c'est donc ?

GINA

Vous savez : il ne faut pas se figurer quelque chose de bien extraordinaire.

(EKDAL et HJALMAR se dirigent vers le fond et écartent chacun une moitié de la porte à battants. HEDVIG aide le vieillard. GREGERS se tient debout près du sofa. GINA continue tranquillement à coudre. Par l'ouverture du fond, on aperçoit une vaste mansarde de forme irrégulière. Par-ci par-là, des poutres, des tuyaux de cheminée. Par les lucarnes du toit, la lune éclaire en plein certaines parties du grenier, tandis que le reste est plongé dans l'ombre.)

EKDAL (*à GREGERS*)

Là ! Venez. Approchez-vous.

GREGERS (*s'approchant*)

Voyons. Qu'est-ce que c'est ?

EKDAL

Vous pouvez voir. Hum.

HJALMAR (*un peu embarrassé*)

Tu sais, tout cela, c'est à mon père.

GREGERS (*s'avance jusqu'à la porte et jette un coup d'œil dans la mansarde*)

Vous élevez des poules, lieutenant Ekdal !

EKDAL

Je vous crois ! Nous élevons des poules. Elles sont perchées pour la nuit. Mais si vous les voyiez en plein jour, ces poules !

HEDVIG

Et puis il y a...

EKDAL

Chut, chut ; faut pas encore le dire.

GREGERS

Vous avez des pigeons aussi, à ce que je vois.

EKDAL

Il se pourrait que nous ayons des pigeons aussi, je ne dis pas le contraire ! Ils ont leur couvoir là-bas, sous l'avant-toit... Vous comprenez... Ils aiment à percher haut, les pigeons.

HJALMAR

Il n'y a pas que des pigeons ordinaires, tu sais.

EKDAL

Ordinaires ! Oh ! ça non ! Nous avons des pigeons culbutants, et puis, une paire de (*grands-gosiers.*)

Venez ici, maintenant. Vous voyez cette huche, là-bas, contre le mur ?

GREGERS

Oui ; qu'est-ce que vous en faites ?

EKDAL

Les lapins dorment là-dedans pendant la nuit, petit père.

GREGERS

Comment ; vous avez aussi des lapins ?

EKDAL

Je crois, fichtre bien, que nous avons des lapins ! Dis donc, Hjalmar, il demande si nous avons des lapins... Hum !... Mais maintenant, voici l'essentiel. Maintenant, c'est l'essentiel ! Ôte-toi de là, Hedvig. Mettez-vous là, comme ça ; à présent, regardez là-bas. Vous voyez un panier rempli de foin ?

GREGERS

Oui ; et je vois qu'il y a un oiseau dans le panier.

EKDAL

Hum, un "oiseau" !

GREGERS

C'est un canard, n'est-ce pas ?

EKDAL (*froissé*)

Evidemment : c'est un canard.

HJALMAR

Mais quelle espèce de canard crois-tu que c'est ?

HEDVIG

Ce n'est pas un canard ordinaire.

EKDAL

Chut !

GREGERS

Ce n'est pas un canard turc ?

EKDAL

Non, monsieur Werle, ce n'est pas un canard turc ; c'est un canard sauvage, là.

GREGERS

Vraiment ? Un canard sauvage ?

EKDAL

Oui : un canard sauvage. Cet "oiseau", comme vous l'appeler, c'est le canard sauvage, entendez-vous. Notre canard sauvage, petit père.

HEDVIG

Mon canard. Car il est à moi.

GREGERS

Et il peut vivre dans ce grenier ? Il s'y trouve bien ?

EKDAL

Vous comprenez : il a un baquet rempli d'eau pour barboter dedans.

HJALMAR

Et de l'eau fraîche tous les deux jours.

GINA *(s'adressant à HJALMAR)*

Mais, mon cher Ekdal, il commence à faire un froid glacial, ici.

EKDAL

Hum... Faut fermer, alors. Faut pas déranger leur sommeil, non plus. Voyons, Hedvig, viens m'aider.

(HJALMAR et HEDVIG referment la porte du grenier.)

EKDAL

Une autre fois, vous pourrez mieux le voir. *(Il s'assied dans le fauteuil, près du poêle.)*

Oh, ils sont surprenants, ces canards sauvages, savez-vous.

GREGERS

Comment avez-vous fait pour l'attraper, lieutenant Ekdal ?

EKDAL

C'est pas moi qui l'ai attrapé. C'est à certain personnage de cette ville que nous le devons.

GREGERS *(avec un mouvement)*

Ce personnage, ce n'est pas mon père ?

EKDAL

Si, parfaitement. C'est justement votre père. Hum.

HJALMAR

C'est drôle que tu l'aies deviné, Gregers.

GREGERS

Tu m'as dit avoir tant d'obligations envers mon père. J'ai pensé...

GINA

Mais ce n'est pas de M. Werle lui-même que nous l'avons reçu...

EKDAL

C'est tout de même à Haken Werle que nous le devons, Gina. *(À GREGERS.)*

Il faisait la chasse en bateau, voyez-vous. Il tire dessus... Mais il voit si mal, votre père. Hum ! il n'a fait que l'estropier.

GREGERS

Quelques plombs dans le corps.

HJALMAR

Oui, deux ou trois plombs.

HEDVIG

Il a été touché sous l'aile, de sorte qu'il ne pouvait plus voler.

GREGERS

Il a plongé au fond, bien entendu.

EKDAL (*à moitié endormi, la bouche pâteuse*)

Naturellement. Ils font toujours ça, les canards sauvages. Vont au fond, tant qu'ils peuvent, petit père ; se retiennent avec le bec dans les herbes marines et les roseaux et dans toutes les saletés qui se trouvent là-bas, ne remontent plus jamais.

GREGERS

Mais, lieutenant, votre canard sauvage est bien remonté, lui.

EKDAL

Il avait un fameux chien, votre père. Il a plongé, ce chien, et il a ramené le canard.

GREGERS (*à HJALMAR*)

Après cela, c'est vous qui l'avez eu.

HJALMAR

Pas tout de suite ; d'abord, il est resté chez ton père, mais il ne se trouvait pas bien là-bas. Alors Pettersen a reçu l'ordre de le tuer.

EKDAL (*presque endormi*)

Hum, oui, Pettersen, cette andouille.

HJALMAR (*baissant la voix*)

C'est comme cela, vois-tu, qu'il est venu chez nous. Mon père, qui connaît un peu Pettersen, a appris la chose et s'est arrangé pour qu'on nous le donne.

GREGERS

Et le voici maintenant parfaitement heureux dans ce grenier.

HJALMAR

Oui, mon cher, incroyablement heureux. Il a engraisé. C'est vrai qu'il est là depuis si longtemps, qu'il aura oublié la vie sauvage, et c'est tout ce qu'il faut.

GREGERS

Tu as parfaitement raison, Hjalmar. Prends garde seulement qu'il n'aperçoive jamais le ciel et la mer. Mais il faut que je m'en aille. Ton père dort, je crois.

HJALMAR

Oh, pour cela...

GREGERS

Ah, c'est vrai, tu disais tantôt que tu avais une chambre à louer, une chambre libre.

HJALMAR

En effet. Que veux-tu dire ? Connaîtrais-tu quelqu'un ?

GREGERS

Veux-tu me la louer, cette chambre ?

HJALMAR

À toi ?

GINA

À vous, monsieur Werle ?

GREGERS

Si je loue cette chambre, je m'y installerai dès demain matin.

HJALMAR

Très bien. Avec le plus grand plaisir.

GINA

Non, monsieur Werle, ce n'est pas une chambre pour vous, bien sûr.

HJALMAR

Voyons, Gina, pourquoi dis-tu cela ?

GINA

Parce que la chambre n'est ni assez grande ni assez claire, et...

GREGERS

Peu importe, madame Ekdal.

HJALMAR

Il me semble que c'est une jolie chambre et pas trop mal meublée.

GINA

Mais souviens-toi des gens qui demeurent en dessous.

GREGERS

Qui est-ce ?

GINA

Oh, l'un est un ancien précepteur.

HJALMAR

Le séminariste Molvik.

GINA

L'autre est un médecin, du nom de Relling.

GREGERS

Relling ? Mais je le connais un peu ; il a été pendant quelque temps médecin à Hoydal.

GINA

C'est une paire de fêtards de la pire espèce. Ils font la noce, rentrent très tard dans la nuit, et alors ils sont quelquefois...

GREGERS

On s'habitue facilement à tout cela. J'espère que je serai comme le canard sauvage.

GINA

Moi, je crois qu'il vaudrait mieux y réfléchir.

GREGERS

Vous ne voulez pas de moi dans la maison, madame Ekdal ?

GINA

Oh, par exemple, pourquoi dites-vous ça ?

HJALMAR

Vraiment, Gina, tu m'étonnes. (*A GREGERS.*)

Mais, dis-moi, tu comptes donc rester en ville pour le moment ?

GREGERS

Oui, maintenant je compte rester en ville.

HJALMAR

Mais pas chez ton père ? Que comptes-tu faire ?

GREGERS

Ah ça ! Si je le savais, je serais plus avancé. Mais quand on a le malheur de s'appeler Gregers et Werle de surcroît, comme moi...

HJALMAR (*riant*)

Ha, ha, si tu n'étais pas Gregers Werle, qui voudrais-tu donc être ?

GREGERS

Si j'avais le choix, je voudrais être un chien intelligent.

GINA

Un chien !

HEDVIG (*malgré elle*)

Oh non !

GREGERS

Si. Un chien extrêmement intelligent, un de ceux qui ramènent les canards sauvages qui plongent

jusqu'au fond et s'accrochent aux varechs avec leur bec.

HJALMAR

En vérité, Gregers, je ne comprends pas un traître mot de tout ce que tu dis.

GREGERS

Non, non, et cela n'a probablement aucun sens. Ainsi, demain matin, je m'installe. *(A GINA.)*

Je ne vous causerai aucun dérangement, je n'ai besoin de personne. *(A HJALMAR.)*

Quant au reste, nous en reparlerons demain. Bonsoir, madame. *(Il fait un signe de tête à HEDVIG.)*
Bonsoir !

GINA

Bonsoir, monsieur Werle.

HEDVIG

Bonsoir.

HJALMAR *(qui a allumé une bougie)*

Attends un instant. Je vais t'éclairer. Il doit faire noir dans l'escalier.

(GREGERS et HJALMAR sortent par la porte du palier.)

GINA *(le regard fixe, son ouvrage sur les genoux)*

Drôle d'idée, tout de même, de dire qu'il voudrait être un chien.

HEDVIG

Je vais te dire, maman. Je crois qu'il pensait à autre chose.

GINA

À quoi pouvait-il penser ?

HEDVIG

Je ne sais pas. Mais il avait l'air tout le temps de penser à tout autre chose qu'à ce qu'il disait.

GINA

Tu crois ? Tout ça est bizarre.

HJALMAR *(qui revient)*

Il y avait encore de la lumière, dans l'escalier. *(Il éteint la bougie et la repose.)*

Ah ! enfin, on pourra avaler une bouchée. *(Il entame une tartine.)*

Eh bien, tu vois, Gina, quand on sait s'arranger...

GINA

S'arranger ? Comment ça ?

HJALMAR

Mais oui. C'est tout de même une chance d'avoir pu louer cette chambre. Et à Gregers encore, pense donc, à un vieil ami.

GINA

Ma foi, je ne sais pas quoi dire.

HEDVIG

Oh, maman, tu verras que ce sera bien amusant.

HJALMAR

Tu es vraiment bien singulière. Avant, tu voulais absolument louer cette chambre, et, maintenant que c'est fait, tu n'es pas contente.

GINA

Mais si, Ekdal. Si seulement ç'avait été à quelqu'un d'autre ; que crois-tu que dira M. Werle ?

HJALMAR

Le vieux Werle ? Mais cela ne le regarde pas.

GINA

Tu comprends bien qu'il y a de nouveau une brouille entre eux, puisque le fils quitte la maison. Tu sais comment ils sont l'un avec l'autre.

HJALMAR

C'est peut-être vrai, mais...

GINA

Et maintenant M. Werle va croire que c'est toi qui as tout manigancé.

HJALMAR

Eh bien ! qu'il croie ce qu'il voudra. M. Werle a beaucoup fait pour moi. Dieu me garde de le nier. Mais ce n'est pas une raison pour que je reste à jamais sous sa coupe.

GINA

Tu sais, mon cher Ekdal, à la fin, tout ça pourra retomber sur grand-père. Peut-être bien qu'il y perdra son pauvre petit gagne-pain chez Graberg.

HJALMAR

Je dirais presque tant mieux. N'est-ce pas humiliant pour un homme comme moi de voir son vieux père faire ainsi l'âne du moulin ? Mais le temps n'est pas loin, je l'espère où...(Il prend une nouvelle tartine.)

S'il est vrai que j'ai une tâche à remplir, je n'y faillirai pas !

HEDVIG

Oh oui ! papa.

GINA

Chut. Il ne faut pas le réveiller.

HJALMAR *(baissant la voix)*

Je n'y faillirai pas, dis-je. Le jour viendra où... Voilà pourquoi il est heureux que nous ayons loué la chambre. Cela me donnera plus d'indépendance, comme il convient à un homme qui a une tâche à accomplir. *(Avec émotion, se tournant vers le fauteuil. Mon)*
pauvre vieux père ! Tu peux compter sur ton Hjalmar. Il a de larges épaules, des épaules solides, en tout cas. Un beau jour, à ton réveil... *(À GINA.)*
Tu ne me crois pas, dis ?

GINA *(se levant)*

Bien sûr que si. Mais il faut d'abord que nous arrivions à le mettre au lit.

HJALMAR

Allons.

(Ils portent le vieil homme avec précaution.)

ACTE TROISIÈME

L'atelier de HJALMAR EKDAL. Les rayons du matin entrent par la toiture vitrée. Les rideaux sont ouverts.

HJALMAR retouche une épreuve. Devant lui, la table est couverte de photographies. Au bout d'un instant, GINA entre, en manteau et chapeau, un panier de provisions au bras.

HJALMAR

Tu es déjà de retour, Gina.

GINA

Oui, il faut bien se dépêcher un peu.

(Elle pose le panier sur une chaise et ôte son manteau et son chapeau.)

HJALMAR

As-tu jeté un coup d'œil chez Gregers ?

GINA

Oui, bien sûr. Ah, c'est gentil chez lui ! Il en a fait du propre, à peine installé.

HJALMAR

Comment cela ?

GINA

Il a voulu faire sa chambre lui-même, a-t-il dit. Et il a voulu faire du feu. Et alors il a fermé le soupirail au lieu de l'ouvrir, si bien que la chambre est pleine de fumée. Ouf, ça vous prend à la gorge, bon Dieu !

HJALMAR

Allons donc !

GINA

Mais ce n'est pas tout. Le pire, c'est qu'il a voulu éteindre, et alors il a vidé le pot à eau dans le poêle. Ça a tant coulé par terre que c'en est dégoûtant.

HJALMAR

Ça, c'est ennuyeux.

GINA

J'ai envoyé la concierge laver après lui... Mais il n'y aura pas moyen de mettre le pied dans la chambre avant ce soir.

HJALMAR

Et pendant ce temps, qu'est-ce qu'il devient ?

GINA

Il a dit qu'il allait se promener un moment.

HJALMAR

Moi aussi, j'ai été un instant chez lui, après ton départ.

GINA

Oui, je sais. Tu l'as invité à déjeuner, n'est-ce pas ?

HJALMAR

Oh ! un petit morceau sur le pouce, tu sais. Le premier jour, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Tu as bien un petit rien à la maison ?

GINA

Je tâcherai de trouver quelque chose.

HJALMAR

Mais il faudrait tout de même qu'il y en ait pour tout le monde. Je pense que Relling et Molvik monteront aussi. J'ai rencontré Relling dans l'escalier ; alors j'ai bien dû...

GINA

Comment, ils viendront aussi, ces deux-là ?

HJALMAR

Mon Dieu, deux de plus ou de moins, cela ne fait pas de différence.

EKDAL (*ouvrant sa porte et jetant un coup d'œil dans la pièce*)

Écoute, Hjalmar. (*Remarquant GINA.*)

Ah !

GINA

Vous voulez quelque chose, grand-père ?

EKDAL

Non, non. Peu importe. Hum.

(*Il rentre.*)

GINA (*prenant le panier*)

Fais bien attention à lui, qu'il ne sorte pas.

HJALMAR

Oui, oui. J'y veillerai. Écoute, Gina : un peu de salade au hareng ne serait pas de trop. Relling et Molvik auront certainement fait la noce cette nuit.

GINA

S'ils ne me tombent pas sur le dos tout de suite.

HJALMAR

Non, non. Prends ton temps.

GINA

C'est bien, c'est bien. Et toi, pendant ce temps, tu pourras travailler un peu.

HJALMAR

Mais je travaille, je ne fais que cela ! Je travaille tant que je peux !

GINA

Tu sais, c'est pour en être plus vite débarrassé.

(Elle prend le panier et va à la cuisine. HJALMAR continue les retouches. Il travaille à contrecœur.)

EKDAL *(entrouvre la porte, jette un coup d'œil dans l'atelier et dit à voix basse)*

Es-tu occupé, dis ?

HJALMAR

Oui, je suis là, à m'échiner sur ces photographies.

EKDAL

C'est bon, c'est bon, puisque tu es si occupé, hum !

(Il rentre chez lui ; la porte reste entrouverte.)

HJALMAR *(continue un moment à travailler en silence, puis il pose le pinceau et se dirige vers la porte)*

Toi-même, père, es-tu occupé ?

EKDAL *(de l'autre pièce, grommelant)*

Puisque tu es occupé, je le suis aussi. Hum!

HJALMAR

C'est bien, c'est bien.

(Il retourne à son ouvrage.)

EKDAL *(reparaissant à la porte, un instant après)*

Hum ; tu sais, Hjalmar, je ne suis pas si occupé que ça.

HJALMAR

Tu écrivais, je crois.

EKDAL

Que diable, comme si Graberg ne pouvait pas attendre un jour ou deux ! Il n'y va pas de sa vie, n'est-ce pas ?

HJALMAR

Et tu n'es pas un esclave, après tout.

EKDAL

Non, et puis il y a quelque chose à arranger là-dedans.

HJALMAR

En effet. Veux-tu entrer ? Tu veux que je t'ouvre ?

EKDAL

Je ne dis pas non.

HJALMAR *(se levant)*

Comme ça, ce sera fait...

EKDAL

C'est bien ça. Faut que ce soit prêt demain matin, de bonne heure. Car c'est demain, n'est-ce pas ?
Hum!

HJALMAR

Mais oui, c'est demain.

(HJALMAR et EKDAL tirent chacun un panneau coulissant de la porte du fond. Le soleil entre par les lucarnes du toit. Quelques pigeons passent et repassent en roucoulant sur l'échafaudage. On entend de temps en temps les poules caqueter au fond du grenier.)

HJALMAR

Voilà. Maintenant tu peux entrer, père.

EKDAL *(entrant)*

Tu ne viens pas ?

HJALMAR

Ah, ma foi, après tout ?... *(Il aperçoit GINA à la porte de la cuisine.)*

Mais non, je n'ai pas le temps, moi, je dois travailler. Voyons... le mécanisme...

(Il tire un carton. Un rideau descend devant la porte. La partie inférieure est en vieille toile, la partie supérieure consiste en un filet de pêche. Le plancher du grenier est, de la sorte, caché au spectateur.)

HJALMAR *(revenant à la table)*

Enfin, comme ça, j'aurai un moment de tranquillité.

GINA

Bon, le voilà qui tripote de nouveau là-dedans.

HJALMAR

Tu voudrais peut-être qu'il traîne chez la mère Eriksen ? *(Il s'assied.)*

Que désires-tu ? Tu disais ?

GINA

Je voulais seulement te demander si tu crois que nous pouvons servir le déjeuner ici ?

HJALMAR

Oui, je crois que personne ne viendra de si bonne heure.

GINA

Je n'attends que les deux amoureux qui posent ensemble.

HJALMAR

Ils pourraient bien poser ensemble un autre jour, que diable !

GINA

Mais non, mon ami, je leur ai dit de venir après le déjeuner, pendant que tu dormiras.

HJALMAR

Bien. Dans ce cas, nous pourrons déjeuner ici.

GINA

Oui, oui, mais il n'est pas encore temps de mettre le couvert. Tu peux te servir de la table, en attendant.

HJALMAR

Tu vois bien que je me sers de la table tant que je peux !

GINA

Après ça tu seras libre, c'est tout.

(Elle retourne à la cuisine. Un court silence.)

EKDAL *(à la porte du grenier, de l'autre côté du filet)*

Hjalmar !

HJALMAR

Quoi donc ?

EKDAL

Je crains bien que nous ne devions tout de même déplacer le baquet.

HJALMAR

C'est bien ce que j'ai toujours dit.

EKDAL

Hum ! hum ! hum !

(Il s'éloigne de la porte. HJALMAR travaille un peu, regarde le grenier et se lève à demi. HEDVIG vient de la cuisine.)

HJALMAR *(se rasseyant vivement)*

Que veux-tu ?

HEDVIG

Je voulais seulement rester un peu avec toi, papa.

HJALMAR (*après un instant*)

Tu furètes partout. Tu me surveilles peut-être ?

HEDVIG

Mais pas du tout.

HJALMAR

Que fait ta mère, là-bas ?

HEDVIG

Oh, maman est en train de faire la salade. (*Elle s'approche de la table.*)

Je ne peux pas t'aider, papa ?

HJALMAR

Non, non. Il vaut mieux que je travaille tout seul, tant que mes forces me soutiendront. Il n'y a rien à craindre, Hedvig, aussi longtemps que Dieu conserve la santé à ton père !

HEDVIG

Voyons, papa, ne dis donc pas des choses comme ça !

(*Elle rôde un peu dans la pièce, puis s'arrête devant la porte et regarde dans le grenier.*)

HJALMAR

Que fait-il, dis ?

HEDVIG

Je crois qu'il arrange un nouveau chemin pour que le canard puisse aller au baquet.

HJALMAR

Mais il n'y arrivera jamais tout seul ! Et moi qui suis condamné à rester ici !

HEDVIG (*allant vers lui*)

Donne-moi le pinceau, papa, je sais faire ça.

HJALMAR

Des bêtises ! Tu t'abîmerais les yeux.

HEDVIG

Pas du tout ! Donne-moi le pinceau.

HJALMAR (*se levant*)

Enfin, ce ne serait que pour une minute ou deux.

HEDVIG

Tu vois bien. Quel mal cela pourrait-il me faire ? (*Elle prend le pinceau.*)

Comme ça. (*Elle s'assied.*)

Et voici un modèle.

HJALMAR

Mais il ne faut pas t'abîmer les yeux, tu entends : ce n'est pas moi qui suis responsable, c'est toi... toi toute seule... je te préviens.

HEDVIG *(retouchant)*

Oui, oui, c'est moi, rien que moi.

HJALMAR

Tu es très adroite, Hedvig. Rien que deux minutes, tu sais.

(Il passe avec précaution sous un pan du rideau et entre au grenier. HEDVIG travaille. On entend les voix de HJALMAR et d'EKDAL qui se disputent.)

HJALMAR *(se montrant de l'autre côté du filet)*

Hedvig, donne-moi les tenailles qui sont sur l'étagère, et puis 1'emporte-pièce, je te prie. *(Se retournant.)*

Maintenant tu vas voir, père. Laisse-moi seulement te montrer comment je l'entends.

(HEDVIG va chercher les outils et les lui passe.)

HJALMAR

C'est bien, merci. Il était temps, tu sais.

(Il s'éloigne de la porte. On entend des coups de marteau et le bruit de leur conversation. HEDVIG s'arrête et les regarde. Au bout d'un moment, on frappe à la porte d'entrée, mais elle n'y prend pas garde.)

GREGERS *(entre et s'arrête un instant près de la porte ; il est sans chapeau et sans paletot)*

Hum !

HEDVIG *(se retourne et va au-devant de lui)*

Bonjour. Entrez, je vous en prie.

GREGERS

Merci. *(Il regarde l'entrée du grenier.)*

On dirait que vous avez des ouvriers à la maison.

HEDVIG

Non, ce n'est que papa et grand-père. Je vais les prévenir.

GREGERS

Non, non, je préfère attendre un moment.

(Il s'assied sur le sofa.)

HEDVIG

Tout est en désordre ici...!

(Elle veut ranger les photographies.)

GREGERS

Laissez donc. Ce sont là des photographies auxquelles vous travaillez ?

HEDVIG

Un petit travail, pour aider papa.

GREGERS

Il ne faut pas que je vous dérange.

HEDVIG

Oh ! vous ne me dérangez pas.

(Elle tire les objets vers elle et se remet au travail. GREGERS la regarde en silence.)

GREGERS

Le canard sauvage a bien dormi, cette nuit ?

HEDVIG

Je vous remercie ; je crois que oui.

GREGERS *(tourné vers le grenier)*

Ce matin, ça a un tout autre aspect qu'hier soir, au clair de lune.

HEDVIG

Oh oui ! ça peut changer du tout au tout. Le matin, ce n'est pas comme le soir, et quand il pleut, ce n'est plus la même chose que lorsqu'il fait beau.

GREGERS

Vous avez remarqué cela.

HEDVIG

C'est facile à voir.

GREGERS

Vous aussi, vous aimez vous occuper du canard ?

HEDVIG

Oui, quand c'est possible, je...

GREGERS

Vous n'avez probablement pas beaucoup de temps. Vous devez aller à l'école ?

HEDVIG

Non, plus maintenant. Papa craint pour mes yeux.

GREGERS

Alors, il vous donne des leçons lui-même ?

HEDVIG

Papa l'a promis, mais il n'a pas encore eu le temps.

GREGERS

Et, sans cela, il n'y a personne qui puisse s'occuper de vous ?

HEDVIG

Si, le séminariste Molvik, mais il n'est pas toujours... vous savez...

GREGERS

Il se soûle, quoi ?

HEDVIG

Je crois que oui.

GREGERS

Comme cela, vous avez beaucoup de temps libre. Et là-dedans, c'est un monde à part... j'imagine ?

HEDVIG

Oh, oui, tout à fait à part. Et puis il y a là tant de choses extraordinaires!...

GREGERS

Vraiment ?

HEDVIG

De grandes armoires remplies de livres. Et dans plusieurs de ces livres, il y a des images.

GREGERS

Oh !

HEDVIG

Et puis il y a un vieux secrétaire, avec des tiroirs et des tabliers, et puis une grande pendule, avec des figures qui apparaissent. Mais cette pendule ne marche plus.

GREGERS

Le temps s'est arrêté, chez le canard sauvage.

HEDVIG

Oui. Il y a aussi de vieilles boîtes de couleurs et d'autres choses du même genre ; et puis tous les livres.

GREGERS

Vous les lisez, n'est-ce pas, tous ces livres ?

HEDVIG

Oh oui ! quand je peux. Seulement, la plupart sont en anglais. Je ne les comprends pas ; mais alors je regarde les images. Il y a un livre qui s'appelle Harryson's History of London, qui a pour sûr cent

ans et où il y a un tas d'images !... À la première page il y a une planche qui représente la Mort avec un sablier et une Vierge. C'est bien laid !... Mais il y a toutes ces autres images avec des églises, des palais, des rues, et de grands vaisseaux qui vont sur la mer.

GREGERS

Mais dites-moi, d'où vous viennent toutes ces belles choses ?

HEDVIG

C'est un vieil officier de marine qui habitait ici et qui les a apportées. On l'appelait "le Hollandais volant". C'est bien drôle, parce qu'il n'était pas hollandais.

GREGERS

Vraiment ?

HEDVIG

Non. Et puis il a disparu et tout ça est resté ici.

GREGERS

Dites-moi maintenant... quand vous regardez ces images, l'envie ne vous vient-elle jamais de voir vous-même le monde, le vrai monde, tel qu'il est ?

HEDVIG

Oh non ! je veux rester à la maison pour aider papa et maman.

GREGERS

À retoucher des photographies ?

HEDVIG

Oh ! ce n'est pas seulement ça. Je voudrais surtout apprendre à graver des images, comme celles qui sont dans les livres anglais.

GREGERS

Et... qu'en dit votre père ?

HEDVIG

Je ne crois pas que ce soit dans les idées de papa. Il est drôle, papa. Pensez donc, il dit que je dois apprendre à tresser des corbeilles et à rempailler. Mais cela ne me plaît pas, à moi.

GREGERS

À moi non plus.

HEDVIG

Seulement, papa a naturellement raison de dire que, si j'avais appris la vannerie, j'aurais pu faire le nouveau panier pour le canard.

GREGERS

Mais oui, et c'était là votre affaire avant tout.

HEDVIG

Oui, puisque le canard est à moi.

GREGERS

Justement.

HEDVIG

Oui, il est à moi, mais papa et grand-père peuvent me l'emprunter aussi souvent qu'ils veulent.

GREGERS

Vraiment ? Et qu'est-ce qu'ils en font ?

HEDVIG

Oh ! ils s'occupent de lui, ils lui arrangent des choses, et voilà !...

GREGERS

Je comprends. Le canard sauvage a naturellement la première place ici.

HEDVIG

Bien sûr ; puisque c'est un véritable oiseau sauvage. Et puis c'est dommage pour lui, il n'a pas de compagnon, le pauvre petit.

GREGERS

Il n'a pas de famille, lui, pas comme les lapins...

HEDVIG

Non. Pas comme les poules aussi... Il y en a tant... elles ont été poussins ensemble ; mais lui, il est séparé de tous les siens. Et puis, il y a une chose extraordinaire, avec le canard sauvage ; personne ne le connaît, et personne ne sait d'où il vient.

GREGERS

Et puis il a été au fond des mers. HEDVIG jette un coup d'œil sur

GREGERS *(et réprime un sourire)*

Pourquoi dites-vous "au fond des mers" ?

GREGERS

Comment devrais-je dire ?

HEDVIG

Vous pourriez dire "au fond de la mer", ou "au fond de l'eau".

GREGERS

Pourquoi pas "au fond des mers" ?

HEDVIG

Cela me semble si drôle quand d'autres disent "le fond des mers".

GREGERS

Pourquoi cela ? Pourquoi, dites ?

HEDVIG

Non, je ne veux pas, c'est trop bête !

GREGERS

Pas du tout. Dites-moi pourquoi vous avez souri ?

HEDVIG

Voici : toutes les fois que je pense au grenier et à tout ce qu'il y a dedans, je me dis que tout ça s'appelle d'un seul nom : "le fond des mers". Mais c'est si bête.

GREGERS

Ne dites pas cela.

HEDVIG

Si, puisque c'est tout simplement un grenier.

GREGERS *(la regardant fixement)*

En êtes-vous bien certaine ?

HEDVIG *(avec stupéfaction)*

Que c'est un grenier ?

GREGERS

Vous en êtes sûre ?

(HEDVIG se tait et le regarde, bouche bée. GINA entre, venant de la cuisine et portant une nappe et de la vaisselle.)

GREGERS *(se levant)*

Je crains d'être arrivé trop tôt.

GINA

Il faut bien que vous soyez quelque part. Ce sera bientôt prêt. Débarrasse la table, Hedvig.
(HEDVIG débarrasse la table. Pendant la scène suivante, elle et GINA mettent le couvert. GREGERS s'assied dans le fauteuil et feuillette un album.)

GREGERS

J'apprends que vous savez retoucher les photos, madame Ekdal.

GINA *(le regardant de côté)*

En effet.

GREGERS

Quelle heureuse coïncidence !

GINA

Comment cela ?

GREGERS

Puisque Ekdal est devenu photographe.

HEDVIG

Maman sait aussi faire de la photographie.

GINA

Oh oui ; j'ai été bien forcée d'apprendre ce métier.

GREGERS

C'est peut-être vous qui faites marcher les affaires ?

GINA

Oui, quand Ekdal n'a pas le temps.

GREGERS

Son vieux père doit beaucoup l'occuper.

GINA

Et puis ce n'est pas le travail d'un homme comme Ekdal, de tirer ainsi le portrait de tout le monde.

GREGERS

Je crois bien !... Pourtant puisqu'il a choisi ce métier...

GINA

Vous devez bien vous figurer, monsieur Werle, qu'Ekdal n'est pas un photographe ordinaire.

GREGERS

Assurément non ! Mais...

(Un coup de feu dans le grenier.)

GREGERS *(bondissant)*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

GINA

Ouf, voilà qu'ils tirent de nouveau.

GREGERS

Ils tirent des coups de feu, maintenant !

HEDVIG

Ils sont à la chasse.

GREGERS

Comment ça ? (*À l'entrée du grenier.*)
Tu es en train de chasser, Hjalmar ?

HJALMAR (*de l'autre côté du filet*)
Tu es là ? Je n'en savais rien, j'étais si occupé. (*À HEDVIG.*)
Et toi qui ne préviens personne.
(*Il entre.*)

GREGERS
Tu tires des coups de feu dans le grenier ?

HJALMAR (*montrant un pistolet à deux canons*)
Oh ! Avec ceci seulement.

GINA
Grand-père et toi, vous finirez par causer un malheur, avec votre picsolet. HJALMAR, (*avec colère.*)
— Je crois t'avoir dit que l'arme ici présente se nomme un pistolet.

GINA
Elle n'en vaut guère mieux, ma foi.

GREGERS
Tu es donc devenu chasseur, toi aussi, Hjalmar ?

HJALMAR
Oh ! une petite chasse au lapin, de temps en temps, tu comprends. C'est surtout pour faire plaisir à mon père.

GINA
C'est drôle, les hommes : il faut toujours qu'ils aient de quoi se diviser.

HJALMAR (*irrité*)
Oui, oui ; il nous faut toujours quelque chose pour nous divertir.

GINA
Mais c'est exactement ce que j'ai dit.

HJALMAR
C'est bien, c'est bien. (*À GREGERS.*)
Vois-tu, ce grenier est si bien situé que personne ne nous entend tirer. (*Il dépose le pistolet sur le rayon le plus élevé de l'étagère.*)
Ne touche pas au pistolet, Hedvig ; souviens-toi qu'il y a un canon chargé.

GREGERS (*regardant à travers le filet*)
Tu as un fusil aussi, à ce que je vois.

HJALMAR

C'est le vieux fusil de mon père. On ne peut plus s'en servir. Le chien est abîmé. Mais c'est tout de même amusant de l'avoir. Nous pouvons, de temps en temps, le démonter, le nettoyer, le graisser et le remonter. Il va sans dire que c'est surtout mon père qui s'en occupe.

HEDVIG (*qui s'est approchée de GREGERS*)

Maintenant, vous pouvez bien voir le canard sauvage.

GREGERS

Je le regardais justement. Il traîne un peu l'aile, à ce qu'il me semble.

HJALMAR

Ce n'est pas étonnant, il a été blessé.

GREGERS

Et puis la patte aussi, si je ne me trompe.

HJALMAR

Il la traîne un tout petit peu, c'est possible.

HEDVIG

C'est cette patte que le chien a mordue.

HJALMAR

À part cela, il n'a aucun mal ; et c'est vraiment extraordinaire, quand on songe qu'il a reçu une volée de plomb dans le corps, que le chien l'a tenu dans ses mâchoires.

GREGERS (*avec un coup d'œil vers HEDVIG*)

Et qu'il a séjourné si longtemps au fond des mers.

HEDVIG (*souriant*)

Oui.

GINA (*près de la table*)

Ce fameux canard. On le dorlotine pas mal, il me semble.

HJALMAR

Le couvert n'est pas encore mis ?

GINA

Bientôt. Viens m'aider, Hedvig.

(*GINA et HEDVIG vont à la cuisine.*)

HJALMAR (*à mi-voix*)

Il vaut mieux que tu t'éloignes de là. Mon père n'aime pas qu'on le regarde.

(*GREGERS s'éloigne du grenier.*)

HJALMAR

Et puis, je vais fermer avant que les autres n'arrivent. *(Il frappe dans ses mains.)*
Ouste, ouste ! Voulez-vous bien vous en aller ! *(Il relève le rideau et ferme la porte.)*
Cette machine est de mon invention. C'est assez amusant, de s'occuper de ces choses-là et de les remettre en état quand elles sont abîmées. Du reste c'est tout à fait nécessaire, vois-tu, car Gina ne veut pas de lapins et de poules dans l'atelier.

GREGERS

Non, et c'est sans doute ta femme qui gouverne ici ?

HJALMAR

En général, je lui abandonne les affaires courantes, et pendant ce temps je me réfugie dans le salon pour penser à des choses plus graves.

GREGERS

À quoi penses-tu, Hjalmar ?

HJALMAR

Cela m'étonne que tu ne me l'aies pas encore demandé. Peut-être aussi n'as-tu pas entendu parler de l'invention ?

GREGERS

Non. De quelle invention ?

HJALMAR

Vraiment ? Tu n'en as pas entendu parler ? C'est vrai que, dans les déserts d'où tu viens...

GREGERS

Tu as fait une découverte !

HJALMAR

Pas encore, mais j'y travaille. Tu te figures bien, n'est-ce pas, que, si je me suis voué à la photographie, ce n'est pas pour faire tout simplement les portraits d'un tas de monde ?...

GREGERS

Non, non, ta femme vient de me le dire.

HJALMAR

Je me suis juré que, du moment où je consacrerai mes forces à ce métier, je saurais l'élever à la dignité d'un art, en même temps que d'une science. C'est alors que j'ai décidé de travailler à cette grande invention.

GREGERS

En quoi consiste-t-elle, cette invention ?

HJALMAR

Mon cher, il ne faut pas encore me questionner sur les détails. Cela demande du temps, vois-tu. Et

puis, ne crois pas que ce soit la vanité qui me pousse. Ce n'est pas pour moi que je travaille. Oh non ! J'ai un but qui me préoccupe nuit et jour.

GREGERS

De quel but parles-tu ?

HJALMAR

Tu oublies le vieillard aux cheveux blancs.

GREGERS

Ton pauvre père ? Que pourrais-tu faire pour lui ?

HJALMAR

Je peux réveiller en lui le sentiment de sa dignité, en couvrant de gloire et d'honneur le nom d'Ekdal.

GREGERS

C'est donc là le but de ton existence ?

HJALMAR

Je veux sauver le naufragé ! Oui, il a fait naufrage, aussitôt que la tempête s'est déchaînée sur sa tête. Dès que ces terribles enquêtes ont commencé, il est devenu un autre homme. Tu sais, ce pistolet qui est là, le même avec lequel nous tuons des lapins, il a joué un rôle dans la tragédie de la famille Ekdal.

GREGERS

Le pistolet ? Vraiment ?

HJALMAR

Quand le jugement a été prononcé, quand il allait être mis en prison, il a saisi son pistolet.

GREGERS

Il voulait... ?

HJALMAR

Oui. Mais il n'a pas eu le courage. Il a été lâche. Déjà son âme était affaiblie, égarée. Oh ! comprends-tu cela ? Lui, un militaire, un homme qui avait tué neuf ours et qui descendait de deux lieutenants-colonels... oui... l'un après l'autre, naturellement... Comprends-tu cela, Gregers ?

GREGERS

Je le comprends très bien.

HJALMAR

Pas moi. Et de nouveau, le pistolet intervint dans l'histoire de notre famille : quand on l'a vêtu de gris, qu'on l'a mis sous les verrous... Oh ! quelle époque épouvantable pour moi !... Les stores de mes deux fenêtres étaient baissés. En regardant dehors, je voyais le soleil briller comme d'habitude. Je ne comprenais plus rien. Je voyais les gens dans la rue rire et parler de choses et d'autres. Je ne

comprenais plus rien. Il me semblait que tout ce qui existe aurait dû s'arrêter, comme pendant une éclipse.

GREGERS

Quand ma mère est morte, j'ai éprouvé le même sentiment.

HJALMAR

À ce moment-là, Hjalmar Ekdal a appuyé sur sa poitrine le canon de son pistolet.

GREGERS

Toi aussi, tu voulais...!

HJALMAR

Oui.

GREGERS

Mais tu n'as pas tiré.

HJALMAR

Non. Au moment décisif, j'ai triomphé de moi-même. J'ai décidé de vivre. Mais, crois-moi, il faut du courage pour choisir la vie dans de telles circonstances.

GREGERS

Cela dépend du point de vue.

HJALMAR

Il n'y en a qu'un, crois-moi, et il est heureux que je l'aie choisi, car bientôt j'aurai mis en application mon invention et le docteur Relling croit, comme moi, que mon père pourra, après cela, reprendre son uniforme. C'est tout ce que je demanderai pour prix de mon invention.

GREGERS

C'est donc la question de l'uniforme, qui...

HJALMAR

Oui, c'est là son ambition, son désir le plus ardent. Tu ne saurais croire combien mon cœur saigne pour lui. Chaque fois que nous célébrons une petite fête de famille, l'anniversaire de notre mariage, ou quelque chose du même genre, le vieillard fait son entrée, revêtu de son uniforme de lieutenant, souvenir des jours heureux. Mais au moindre coup qu'on frappe à la porte, il s'enfuit dans sa chambre, aussi vite que ses pauvres vieilles jambes peuvent le porter. Il n'ose pas se montrer ! Cela déchire le cœur, tu sais... le cœur d'un fils.

GREGERS

Combien de temps te faut-il à peu près pour mettre au point cette invention ?

HJALMAR

Mon Dieu, ne me demande donc pas de détails. Combien de temps ? Mais une invention... on ne règle pas cela à sa guise. Cela dépend de l'inspiration, d'une suggestion. Il est presque impossible

de dire d'avance à quel moment elle se produit.

GREGERS

Mais cela avance, cependant ?

HJALMAR

Naturellement, cela avance. Il ne se passe pas un jour que je n'y travaille : elle m'occupe tout entier. Quotidiennement, après le repas, je m'enferme au salon, où je peux me recueillir en silence. Seulement il ne faut pas me presser, cela ne sert à rien. C'est aussi l'avis de Relling.

GREGERS

Ne crains-tu pas qu'en t'occupant ainsi de ce grenier, tu ne te laisses distraire ?

HJALMAR

Non, non, non ; tout au contraire. Ne dis donc pas cela. Je ne peux aller et venir toute la journée, avec l'obsession constante d'une même idée. Je dois avoir autre chose à faire en attendant. L'inspiration, vois-tu, le trait de lumière, viendra tout de même quand elle devra venir.

GREGERS

Tu sais, mon cher Hjalmar, qu'à mon avis, il y a en toi quelque chose du canard sauvage.

HJALMAR

Du canard sauvage ? Comment ça ?

GREGERS

Tu as plongé jusqu'au fond et tu te tiens aux varechs.

HJALMAR

Tu penses peut-être à ce coup presque mortel qui nous a blessés à l'aile, mon père et moi.

GREGERS

Pas précisément. Je ne veux pas dire que tu as été estropié. Mais tu es tombé dans une mare empoisonnée, Hjalmar, tu as contracté une maladie latente, et tu as plongé pour mourir dans l'obscurité.

HJALMAR

Mourir dans l'obscurité ! Moi ? Non, Gregers, ne me dis pas de ces absurdités.

GREGERS

Calme-toi. Je saurai te repêcher, car, vois-tu, depuis hier, j'ai, moi aussi, un but dans l'existence.

HJALMAR

C'est bien possible. Mais je te prie de me laisser en dehors de tout cela. Je peux t'assurer que, mise à part une mélancolie bien naturelle, je me porte aussi bien qu'on peut le désirer.

GREGERS

C'est encore un effet du poison.

HJALMAR

Ecoute, mon cher ami, ne parle donc plus de maladies et de poisons ; je ne suis pas habitué à ce genre de conversations. Chez moi, on ne me parle jamais de choses déplaisantes.

GREGERS

Je n'en doute pas.

HJALMAR

Non, car cela ne me fait pas de bien. Il n'y a ici ni miasme ni marécage, comme tu dis. C'est l'humble maison d'un photographe, je le sais bien, et ma condition est modeste. Mais je suis un inventeur, vois-tu ; et, de plus, un père de famille. Cela m'élève au-dessus des petites gens de mon état. Ah ! voici le déjeuner !

(GINA et HEDVIG apportent des bouteilles de bière, un carafon d'eau-de-vie, des verres, etc. Au même moment, entrent RELING et MOLVIK sans chapeau ni pardessus. MOLVIK est en noir.)

GINA *(disposant la table)*

Bon. Ces deux-là arrivent juste au bon moment.

RELLING

Molvik a cru sentir une odeur de hareng et, dès lors, il n'y a plus eu moyen de le retenir. Encore une fois, bonjour, Ekdal.

HJALMAR

Gregers, permets-moi de te présenter le séminariste Molvik et le docteur... C'est juste, tu connais Relling, n'est-ce pas ?

GREGERS

Oui, vaguement.

RELLING

Tiens, c'est M. Werle fils. Oui, nous nous sommes disputés là-bas, à Hoydal. Et vous venez vous installer ici ?

GREGERS

J'y suis installé depuis ce matin.

RELLING

Molvik et moi, nous demeurons au-dessous de chez vous, de sorte que vous avez sous la main un médecin et un pasteur, au cas où vous en auriez besoin.

GREGERS

Merci, cela pourrait bien arriver. Hier, nous étions treize à table.

HJALMAR

Voyons : ne reviens pas toujours à tes sujets déplaisants.

RELLING

Tu peux être tranquille, Ekdal ; ce n'est pas toi que cela concerne.

HJALMAR

Je l'espère bien pour ma famille. Et maintenant, prenons place, mangeons, buvons, soyons gais.

GREGERS

Nous n'attendons pas ton père ?

HJALMAR

Non, il préfère prendre son repas dans sa chambre, plus tard. Installons-nous.

(Les hommes s'asseyent, mangent et boivent. GINA et HEDVIG vont et viennent, faisant le service.)

RELLING

Dites donc, madame Ekdal, Molvik a pris encore une sacrée cuite, hier soir.

GINA

Comment, encore ?

RELLING

Vous ne l'avez pas entendu, quand je l'ai ramené cette nuit ?

GINA

Non, je n'ai rien entendu.

RELLING

Tant mieux. Il était dans un triste état cette nuit, Molvik.

GINA

Est-ce vrai, Molvik ?

MOLVIK

Passons l'éponge sur les incidents de cette nuit. Ces choses-là ne relèvent pas de ce qu'il y a de mieux chez moi.

RELLING *(à GREGERS)*

Cela le prend par accès. Il faut alors que j'aille faire la bringue avec lui. Le séminariste Molvik est démoniaque, voyez-vous !

GREGERS

Démoniaque ?

RELLING

Oui, Molvik est démoniaque.

GREGERS

Hum.

RELLING

Et les natures démoniaques ne peuvent pas marcher droit dans ce monde : il faut qu'elles fassent des détours de temps en temps. Dites-moi, vous supportez encore le séjour dans ce vilain trou tout noir ?

GREGERS

Je l'ai supporté jusqu'à présent.

RELLING

Avez-vous fini par collecter cette taxe que vous présentez à droite et à gauche ?

GREGERS

Une taxe ? (*Comprenant.*)

Ah ! oui.

HJALMAR

Tu prélevais des taxes, Gregers ?

GREGERS

Ah, baste !

RELLING

Mais certainement. Il faisait la tournée chez tous les ouvriers et présentait quelque chose qu'il appelait la taxe de l'idéal.

GREGERS

J'étais jeune dans ce temps-là.

RELLING

Vous avez raison ; vous étiez bien jeune. Et la taxe de l'idéal ne vous a jamais été payée de mon temps.

GREGERS

Plus tard non plus.

RELLING

Alors vous avez eu, sans doute, la sagesse de transiger un peu, n'est-ce pas ?

GREGERS

Je ne transige jamais quand j'ai affaire à un homme digne de ce nom.

HJALMAR

Il me semble que tu as parfaitement raison. Du beurre, Gina.

RELLING

Et un morceau de lard pour Molvik.

MOLVIK

Oh ! pas de lard.

(On frappe à la porte du grenier.)

HJALMAR

Ouvre, Hedvig, grand-père veut rentrer.

(HEDVIG entrouvre la porte. Le père EKDAL entre, portant la peau d'un lapin fraîchement dépouillé. HEDVIG referme la porte.)

EKDAL

Bonjour, messieurs. Chasse heureuse, aujourd'hui. J'en ai tué un grand.

HEDVIG

Et tu lui as enlevé la peau sans m'attendre !

EKDAL

Je l'ai salé aussi, c'est bon, la viande de lapin, c'est tendre, c'est doux, cela a le goût du sucre. Bon appétit, messieurs.

(Il rentre dans sa chambre.)

MOLVIK *(se levant)*

Excusez ; je n'en peux plus ; il faut que je descende.

RELLING

Prenez de l'eau de Seltz, mon bonhomme.

MOLVIK

Oh ! oh !

(Il sort par la porte d'entrée.)

RELLING *(à HJALMAR)*

Prenons un verre à la santé du vieux chasseur.

HJALMAR *(trinquant,)*

Oui, à la santé d'un chasseur au seuil du tombeau.

RELLING

A la santé de ses cheveux blancs. *(Il boit.)*

Au fait, dis-moi, ses cheveux sont-ils gris ou blancs ?

HJALMAR

Entre les deux. D'ailleurs, je crois qu'il n'en reste plus beaucoup sur son crâne.

RELLING

Une perruque n'a encore empêché personne de faire son chemin. Au fond, tu es un homme heureux, Ekdal. Avec ce but magnifique que tu t'es fixé dans l'existence.

HJALMAR

Et j'y travaille avec ardeur, tu sais.

RELLING

Et puis, quand on voit ta femme si diligente, roulant des hanches, glissant sur ses semelles de feutre, te préparant tout, veillant à tout ce qu'il te faut.

HJALMAR

Gina, oui. *(Il lui fait un signe de tête.)*

Tu es une bonne compagne, toi.

GINA

Voulez-vous bien cesser de recenser sur mon compte.

RELLING

Et la petite Hedvig, donc, Ekdal !

HJALMAR *(ému)*

L'enfant, oui ! L'enfant avant tout. Hedvig, viens près de moi. *(Il lui caresse les cheveux.)*

Quel jour serons-nous demain, dis ?

HEDVIG *(le secouant)*

Ne dis rien, papa !

HJALMAR

Mon cœur saigne à la pensée qu'il y aura si peu de chose, rien qu'une petite fête au grenier.

HEDVIG

Mais c'est justement ça qui sera bien !

RELLING

Attends seulement, Hedvig, que cette remarquable invention ait vu le jour.

HJALMAR

Oh alors ! Tu verras bien ! Hedvig, je me suis décidé à assurer ton avenir. Tu seras heureuse jusqu'à la fin de tes jours. Je demanderai quelque chose pour toi, une chose ou une autre. Ce sera la seule récompense du pauvre inventeur.

HEDVIG *(lui passe les bras autour du cou et lui murmure à l'oreille.)*

Cher, cher petit papa !

RELLING *(à GREGERS)*

Eh bien ! N'est-ce pas agréable, pour changer, d'être assis à une table bien servie, au sein d'une famille heureuse.

HJALMAR

En effet, j'attache un grand prix à ces moments passés à table.

GREGERS

Quant à moi, je n'aime pas respirer l'air des marécages.

RELLING

Des marécages ?

HJALMAR

Tu vas recommencer !

GINA

Je vous jure bien, monsieur Werle, que l'air n'est pas vicié chez nous, car j'aère tous les jours que Dieu fait.

GREGERS (*se levant de table*)

La puanteur dont je parle, vous ne parviendrez pas à la chasser.

HJALMAR

La puanteur !

GINA

Oui, qu'en dis-tu, Ekdal ?

RELLING

Excusez-moi, mais ce ne serait pas vous, par hasard, qui apporteriez cette puanteur de là-bas, de l'usine ?

GREGERS

Cela vous ressemblerait assez d'appeler puanteur ce que j'apporte dans cette maison.

RELLING (*allant vers lui*)

Ecoutez, monsieur Werle fils, je vous soupçonne fort de conserver encore au fond de votre poche... la taxe de l'idéal.

GREGERS

C'est là, dans ma poitrine, que je la conserve.

RELLING

Eh, par le diable ! conservez-la où vous voulez : seulement je ne vous conseille pas de collecter ici, tant que je suis là.

GREGERS

Et si je le fais tout de même ?

RELLING

Vous descendrez l'escalier la tête la première. C'est moi qui vous le dis.

HJALMAR (*se levant*)

Voyons, Relling.

GREGERS

Essayez, jetez-moi dehors.

GINA (*s'interposant*)

Cessez donc, Relling. Mais il faut que je vous dise, monsieur Werle, que ce n'est pas à vous, qui avez fait toutes ces saletés dans votre poêle, de venir chez moi parler de puanteur.

(*On frappe à la porte d'entrée.*)

HEDVIG

Maman, on frappe.

HJALMAR

Allons, bon ! Voilà que ça se bouscule à nouveau, maintenant.

GINA

Laisse-moi faire. (*Elle va ouvrir la porte, s'arrête net, tressaille et se retire vivement.*)

Oh, là, là !

(*Le négociant WERLE entre et fait un pas dans la pièce. Il est en manteau de fourrure.*)

WERLE

Excusez-moi. Mais je crois que mon fils demeure dans cette maison. GINA, (*suffoquant.*)
— Oui.

HJALMAR (*s'approchant de WERLE*)

Donnez-vous la peine, monsieur Werle...

WERLE

Merci, je voudrais seulement parler à mon fils.

GREGERS

Qu'y a-t-il ? Me voici.

WERLE

Je désire te parler dans ta chambre.

GREGERS

Dans ma chambre ? Bien.

(*Il veut y aller.*)

GINA

Non, Dieu sait qu'elle n'est pas en état de...

WERLE

Eh bien alors, sur le palier. Je veux parler avec toi seul à seul.

HJALMAR

À l'instant, monsieur Werle. Viens au salon, Relling.

(HJALMAR et RELING sortent par la droite. GINA emmène HEDVIG à la cuisine. Un silence.)

GREGERS

Eh bien ! nous voici seuls.

WERLE

Tu as fait quelques insinuations, hier soir. Et comme tu es venu t'établir chez les Ekdal, j'en déduis que tu as quelque mauvais dessein à mon égard.

GREGERS

Le dessein que j'ai, c'est d'ouvrir les yeux à Hjalmar Ekdal. Il faut qu'il voie sa situation telle qu'elle est... Voilà tout.

WERLE

C'est là ce but dans l'existence dont tu parlais hier ?

GREGERS

Oui, c'est le seul que tu m'aies laissé.

WERLE

Est-ce donc moi qui t'ai troublé l'esprit ?

GREGERS

Tu m'as gâché la vie. Il ne s'agit pas de ma mère. Mais c'est à toi que je dois les remords qui me rongent et me poursuivent.

WERLE

Ah ! c'est donc ta conscience qui va mal.

GREGERS

J'aurais dû agir contre toi, quand on a tendu ce piège au lieutenant Ekdal. J'aurais dû le mettre en garde, car je me doutais bien de la façon dont cela finirait.

WERLE

S'il en est ainsi, tu aurais dû en parler, en effet.

GREGERS

Je n'ai pas osé, j'étais trop lâche, trop intimidé. J'avais une telle peur de toi alors, et plus tard encore.

WERLE

Cette peur est bien passée, à ce qu'il paraît.

GREGERS

Heureusement oui, elle est passée. Le mal que moi et d'autres nous avons fait au vieil Ekdal est

irréparable. Mais, quant à Hjalmar, je peux le sauver du mensonge et de l'imposture où il est en train de s'enliser.

WERLE

Crois-tu que ce soit là une bonne action ?

GREGERS

J'en ai la ferme conviction.

WERLE

Tu crois peut-être que le photographe Ekdal est homme à te savoir gré de cette preuve d'amitié ?

GREGERS

Oui, je le crois.

WERLE

Nous verrons bien.

GREGERS

Et puis... si je dois continuer de vivre, il faut que je cherche un remède pour ma conscience malade.

WERLE

Elle ne guérira jamais. Tu as la conscience malade depuis ton enfance. Tu as hérité cela de ta mère, Gregers : le seul héritage qu'elle t'ait laissé.

GREGERS *(avec un demi-sourire moqueur)*

Tu n'as pas encore pu digérer de t'être trompé en croyant épouser une femme riche.

WERLE

Ne nous égarons pas. Ainsi, tu es bien décidé à mettre Hjalmar Ekdal sur une piste que tu crois la bonne.

GREGERS

Oui, j'y suis décidé.

WERLE

Allons. En ce cas, j'aurais pu m'épargner cette démarche. Il est inutile désormais de te demander si tu veux rentrer sous mon toit ?

GREGERS

Oui.

WERLE

Et tu ne veux pas non plus t'associer avec moi ?

GREGERS

Non.

WERLE

Bon. Mais comme je veux me remarier, je veux te donner ce qui te revient.

GREGERS (*vivement*)

Non. Je ne veux rien.

WERLE

Tu ne veux rien ?

GREGERS

Non. Ma conscience me défend de rien accepter.

WERLE (*après un instant*)

Retournes-tu à l'usine ?

GREGERS

Non. Je me considère comme ayant quitté ton service.

WERLE

Mais que veux-tu faire en ce cas ?

GREGERS

Je veux atteindre le but de mon existence. Rien de plus.

WERLE

Bon, mais après cela ? De quoi vivras-tu ?

GREGERS

J'ai mis de côté une part de mon traitement.

WERLE

Cela te mènera loin !

GREGERS

Je crois que cela suffira aussi longtemps que je vivrai.

WERLE

Que veux-tu dire ?

GREGERS

Je ne réponds rien.

WERLE

En ce cas, adieu, Gregers.

GREGERS

Adieu.

(WERLE sort.)

HJALMAR *(entrouvrant la porte)*

Il est parti ?

GREGERS

Oui.

(HJALMAR et RELING rentrent, ainsi que GINA et HEDVIG qui viennent de la cuisine.)

RELLING

Voilà un déjeuner fichu.

GREGERS

Va t'habiller, Hjalmar, nous allons faire une longue promenade.

HJALMAR

Volontiers. Que te voulait ton père ? Est-ce qu'il s'agissait de moi ?

GREGERS

Viens toujours. Nous avons à parler. Je vais mettre mon paletot.

(Il sort par la porte du palier.)

GINA

Tu ne devrais pas aller avec lui, Ekdal.

RELLING

Non, ne t'en va pas. Reste ici.

HJALMAR *(prenant son chapeau et son paletot)*

Comment ! quand un ami d'enfance éprouve le besoin de se confier à moi entre quatre yeux...

RELLING

Mais, que diable ! tu ne vois donc pas que cet individu est toqué, timbré, fou !

GINA

Tu vois bien. Sa mère aussi avait des crises qui lui tournaient le physique de temps en temps.

HJALMAR

Il n'en a que plus sérieusement besoin de l'œil vigilant d'un ami. *(A GINA.)*

Surtout, que le dîner soit prêt à l'heure fixée. Au revoir.

(Il sort par la porte du palier.)

RELLING

Quel malheur qu'un des puits de mine d'Hoydal n'ait pas conduit cet homme aux enfers !

GINA

Jésus ! pourquoi dites-vous ça ?

RELLING (*entre ses dents*)

Oh ! pour rien, j'ai mon idée.

GINA

Croyez-vous que M. Werle fils soit tout à fait fou ?

RELLING

Malheureusement non. Il n'est pas plus fou que le commun des mortels. Mais il a une maladie dans le corps, c'est sûr.

GINA

Qu'est-ce qui lui manque donc ?

RELLING

Je vais vous le dire, madame Ekdal. Il est atteint d'une fièvre de probité aiguë.

GINA

Une fièvre de probité aiguë ?

HEDVIG

C'est une maladie, ça ?

RELLING

Oui, une maladie nationale, mais elle n'apparaît qu'à l'état sporadique. (*Avec un signe de tête à GINA.*)

Au revoir.

(*Il sort par la porte du palier.*)

GINA (*inquiète, rôdant à travers la pièce*)

Ah ! ce Gregers Werle, ça a toujours été un oiseau de malheur.

HEDVIG (*la regardant attentivement, debout près de la table*)

Tout ça est bien étrange.

ACTE QUATRIÈME

L'atelier de HJALMAR EKDAL. On vient de prendre des photographies. Au milieu de la pièce se trouvent un appareil recouvert d'une étoffe sombre, un trépied, une ou deux chaises, une console, etc. L'atelier est éclairé par les derniers rayons du soleil couchant. Un peu plus tard, le crépuscule tombe.

GINA se tient à la porte d'entrée ouverte et parle avec quelqu'un qui est dehors. Elle a en main un étui à clichés et une plaque de verre humide.

GINA

Oui, vous pouvez en être sûrs. Quand je promets quelque chose, je le tiens. La première douzaine sera prête lundi. Adieu, adieu !

(On entend des pas qui descendent l'escalier. GINA ferme la porte, met le cliché dans l'étui et glisse le tout dans l'appareil.)

HEDVIG *(venant de la cuisine)*

Ils sont partis ?

GINA *(rangeant)*

Oui, grâce à Dieu, j'en suis enfin débarrassée.

HEDVIG

Pourquoi papa n'est-il pas encore rentré ?

GINA

Tu es sûre qu'il n'est pas chez Relling ?

HEDVIG

Non, il n'y est pas. Tout à l'heure je suis descendue voir par l'escalier de service.

GINA

Et son dîner qui va être froid.

HEDVIG

Oui, pense donc, papa qui est toujours ponctuel au dîner !

GINA

Il rentrera à l'instant, tu vas voir.

HEDVIG

Oh, s'il pouvait venir ! Tout me semble si étrange, maintenant.

GINA *(avec un cri)*

Le voici !

(HJALMAR entre par la porte du palier.)

HEDVIG *(courant au-devant de lui)*

Papa ! Oh ! Comme nous t'avons attendu, si tu savais !

GINA *(le regardant)*

Tu es resté bien longtemps absent, Ekdal.

HJALMAR *(sans la regarder)*

Assez longtemps, oui.

(Il ôte son pardessus. GINA et HEDVIG veulent l'aider. Il les écarte.)

GINA

As-tu dîné avec Werle ?

HJALMAR *(suspendant son pardessus)*

Non.

GINA *(se dirigeant vers la cuisine)*

En ce cas, je vais t'apporter ton dîner.

HJALMAR

Non, laisse cela. Je ne mangerai pas maintenant.

HEDVIG *(s'approchant)*

Tu ne vas pas bien, papa ?

HJALMAR

Bien ? Oh si, pas trop mal. Nous avons fait une promenade fatigante, Gregers et moi.

GINA

Tu n'aurais pas dû le suivre, Hjalmar ; tu n'y es pas habitué.

HJALMAR

Hum. Il y a dans ce monde bien des choses auxquelles un homme doit s'habituer.*(Il arpente la pièce un instant.)*

Personne n'est venu, pendant mon absence ?

GINA

Il n'y a eu que ces deux amoureux.

HJALMAR

Pas de nouvelles commandes ?

GINA

Non, pas aujourd'hui.

HEDVIG

Tu vas voir, papa, qu'il y en aura demain.

HJALMAR

Ce serait heureux. Demain, je compte me mettre sérieusement à l'ouvrage.

HEDVIG

Demain ! Mais tu oublies quel jour c'est, demain.

HJALMAR

Ah, c'est vrai, eh bien ! après-demain. Dorénavant, je veux tout faire moi-même, je veux être tout seul à faire le travail.

GINA

Voyons, Ekdal, à quoi cela te servirait-il ? À t'empoisonner l'existence, voilà tout. Je suffis bien au travail de photographie, et toi, tu continueras à travailler à ton invention.

HEDVIG

Et le canard sauvage, et les lapins, et les...

HJALMAR

Ne me parle plus de ces niaiseries ! A partir de demain je ne remets plus les pieds au grenier.

HEDVIG

Mais, papa, tu m'as promis qu'il y aurait fête demain.

HJALMAR

C'est vrai. Eh bien ! ce sera à partir d'après-demain. Ce maudit canard, j'aurais envie de lui tordre le cou.

HEDVIG (*poussant un cri*)

Au canard sauvage !

GINA

A-t-on jamais entendu une chose pareille !

HEDVIG (*le secouant*)

Dis donc, papa, c'est mon canard, à moi.

HJALMAR

C'est bien pour cela que je m'en abstiens. Je n'ai pas le cœur de l'étrangler, je n'en ai pas le cœur à cause de toi, Hedvig. Mais je sens bien, tout au fond de moi-même, que je devrais agir autrement. Je ne devrais pas tolérer sous mon toit un être qui est passé dans ces mains-là.

GINA

Mais écoute, même si c'est ce goujat de Pettersen qui l'a donné à grand-père...

HJALMAR (*arpenant la pièce*)

Il y a certaines exigences, comment les appellerai-je ? Allons, si vous voulez, je dirai des exigences idéales, il y a certaines obligations auxquelles un homme ne *(peut)* pas se soustraire sans salir son âme.

HEDVIG (*marchant derrière lui*)

Mais, songe donc, le canard, le pauvre canard sauvage...

HJALMAR (*s'arrêtant tout à coup*)

Puisque je te dis que je l'épargne à cause de toi. Pas une plume ne tombera de... ; allons, je le répète : on l'épargnera. Il y a des devoirs à remplir, encore plus grands que ceux-là. Mais il est temps que tu sortes un peu, Hedvig, comme tu en as l'habitude. Le jour a baissé, c'est ce qu'il te faut.

HEDVIG

Non, je ne me soucie pas de sortir en ce moment.

HJALMAR

Si, il faut sortir. Il me semble que tes paupières se ferment. Cela ne te fait pas de bien, tout cet air malsain. Il y a sous ce toit une bien lourde atmosphère.

HEDVIG

Bon, bon, je descends par l'escalier de service et je marche un peu dehors. Mon manteau, mon chapeau ? Bon ! Ils sont dans ma chambre. Dis donc, papa, tu ne feras pas de mal au canard, pendant que je serai dehors.

HJALMAR

Pas une plume ne tombera de sa tête. (*La serrant sur son cœur.*)

Toi et moi, Hedvig, nous deux !... Allons, va-t'en.

(*HEDVIG fait un petit signe de tête à ses parents et sort par la cuisine.*)

HJALMAR (*marchant, sans lever les yeux*)

Gina.

GINA

Oui ?

HJALMAR

À partir de demain, ou disons plutôt d'après-demain, je voudrais tenir moi-même les comptes du ménage.

GINA

Comment, tu veux maintenant tenir les comptes aussi ?

HJALMAR

Ou du moins je veux vérifier les revenus.

GINA

Ah, bon Dieu ! ce n'est pas long à compter, ça.

HJALMAR

On ne le croirait pas. Il me semble que l'argent dure bien longtemps entre tes mains. (*La regardant.*)

Comment cela se fait-il ?

GINA

Nous avons besoin de si peu, Hedvig et moi.

HJALMAR

Est-ce vrai que père est largement payé pour son travail de copie chez M. Werle ?

GINA

Je ne sais pas s'il est tant payé que ça. Je ne connais pas le prix de ces choses-là.

HJALMAR

Voyons, que touche-t-il à peu près ? Tu peux bien me le dire.

GINA

C'est variable. Il touche à peu près ce qu'il nous coûte et, avec ça, un peu d'argent de poche.

HJALMAR

Ce qu'il nous coûte ! Et tu ne me l'as pas dit plus tôt !

GINA

Je ne pouvais pas te le dire. Cela te faisait un tel plaisir de croire que c'est toi qui le nourrissais.

HJALMAR

Et celui qui le nourrit, c'est M. Werle.

GINA

Oh ! Il a bien de quoi, M. Werle.

HJALMAR

Voudrais-tu allumer la lampe ?

GINA (*allumant*)

Et puis, nous ne pouvons pas savoir si c'est M. Werle. C'est peut-être Graberg.

HJALMAR

Graberg ? Tu plaisantes ?

GINA

Enfin, je n'en sais rien, j'ai pensé...

HJALMAR

Hum !

GINA

Souviens-toi que ce n'est pas moi qui ai procuré ce travail à grand-père. C'est Berta quand elle est entrée dans la maison.

HJALMAR

Il me semble que ta voix tremble.

GINA (*posant l'abat-jour*)

Ma voix ?

HJALMAR

Tes mains tremblent aussi. Je ne me trompe pas.

GINA (*résolument*)

Dis-moi franchement, Ekdal, qu'est-ce qu'il t'a donc raconté sur moi ?

HJALMAR

Est-ce vrai, est-ce possible, qu'il y ait eu quelque chose entre toi et Werle à l'époque où tu servais dans sa maison ?

GINA

Ce n'est pas vrai. Pas cette fois-là. M. Werle était après moi, ça c'est juste. Et Madame a cru toutes sortes de choses. Alors elle a mis tout sens dessus dessous, un boucan d'enfer, quoi ! Elle m'a tiré les cheveux, elle m'a battue, et voilà. Après ça, j'ai quitté leur service.

HJALMAR

Mais plus tard alors !

GINA

Oui, alors je suis rentrée à la maison, comme tu sais. Mère n'était pas si bien que tu pensais, Ekdal ; elle n'a pas arrêté de m'y inciter. À cette époque, M. Werle était déjà veuf, tu comprends.

HJALMAR

Et alors ? Voyons...

GINA

Enfin, il vaut peut-être mieux que tu le saches. Il n'en a pas démordu avant d'avoir tout ce qu'il voulait.

HJALMAR (*joignant les mains*)

Et c'est là la mère de mon enfant ! Comment as-tu pu me cacher une chose pareille ?

GINA

Oui, ça n'est pas bien de ma part. J'aurais dû te l'avouer depuis longtemps.

HJALMAR

Tu aurais dû me le dire tout de suite. Au moins j'aurais su quel genre de femme tu étais.

GINA

M'aurais-tu épousée tout de même, dis ?

HJALMAR

Comment peux-tu le supposer !

GINA

Voilà pourquoi je n'ai rien osé dire. Je t'aimais tant, tu sais bien. Et je ne pouvais pourtant pas faire mon propre malheur.

HJALMAR (*marchant dans la chambre*)

Et c'est là la mère de ma petite Hedvig ! Et savoir que tout ce qui m'entoure... (*Il donne un coup de pied à une chaise.*)

Tout mon foyer, je le dois à cet homme !... Oh ! quel beau séducteur que ce Werle !

GINA

Est-ce que tu regrettes les quatorze ou quinze ans que nous avons vécus ensemble ?

HJALMAR (*se plaçant en face d'elle*)

Dis-moi, n'as-tu pas regretté chaque jour, à chaque minute, ce tissu de mensonges, que tu as filé autour de moi, comme une araignée ? Réponds-moi ! N'as-tu pas vécu depuis, torturée de remords et d'angoisses ?

GINA

Ah ! mon cher Ekdal, j'ai eu, ma foi, bien assez à faire à la maison et avec la vie de tous les jours.

HJALMAR

Et jamais tu ne jettes un regard en arrière, sur les fautes de ton passé ?

GINA

Non ; je les avais presque oubliées, ces vieilles histoires, tu sais.

HJALMAR

Oh, cette insensibilité, cette dureté ! Il y a là quelque chose qui m'indigne. Pas même de remords !

GINA

Dis donc, Ekdal, que crois-tu que tu serais devenu, si tu n'avais pas trouvé une femme comme moi ?

HJALMAR

Une... !

GINA (*— Oui, c'est que j'ai toujours été, comme qui dirait, plus débrouillarde que toi*)

C'est vrai aussi, que j'ai deux ou trois années de plus.

HJALMAR

Ce que je serais devenu !

GINA

C'est que tu prenais toute sorte de mauvais chemins quand tu m'as rencontrée. Tu ne peux pas le nier.

HJALMAR

Tu appelles cela de mauvais chemins ! Oh ! tu ne sais pas ce qui se passe dans le cœur d'un homme livré au chagrin et au désespoir. Et surtout un homme qui a mon tempérament de feu !

GINA

C'est bien, c'est bien, je ne dis pas non. Je ne vais pas remuer tout ça, maintenant. Tu es devenu le meilleur des hommes, dès que tu as eu une maison et une famille. C'est si gentil et si tranquille chez nous, à cette heure. Hedvig et moi, nous aurions bientôt pu nous payer quelques vêtements et de bonnes choses.

HJALMAR

Embourbées dans le mensonge, oui !

GINA

Oh, pourquoi faut-il que cet affreux individu ait fourré son nez ici !

HJALMAR

Et moi aussi, je me trouvais bien dans mon foyer... Ce n'était qu'une illusion... Où trouverai-je la force de mettre en application mon invention ? Peut-être mourra-t-elle avec moi, et, dans ce cas, ce sera ton passé, Gina, qui l'aura tuée.

GINA (*prête à pleurer*)

Ne dis donc pas ça, Ekdal, moi, qui toute ma vie n'ai voulu que ton bien !

HJALMAR

Oui, je le demande : qu'adviendra-t-il maintenant de mon rêve de père de famille ? Quand j'étais là, étendu sur mon sofa, songeant à mon invention, j'avais bien le pressentiment qu'elle absorberait mes dernières forces. Je sentais que le jour où le brevet de découverte me serait remis serait aussi le jour des adieux. Et mon rêve était que tu vives après moi, dans l'aisance, qu'on honore en toi la veuve de l'inventeur défunt.

GINA (*essuyant ses larmes*)

Ne parle donc pas comme ça, Ekdal. Que le bon Dieu me préserve de vivre le jour où je serai veuve

HJALMAR

Oh ! peu importe ! Puisque tout est fini, maintenant. Tout !

(*GREGERS ouvre prudemment la porte et regarde.*)

GREGERS

Puis-je entrer ?

HJALMAR

Oui, entre.

GREGERS *(s'avance, la figure épanouie, leur tendant les mains)*

Eh bien ! mes chers amis ! *(Il les regarde l'un après l'autre, puis chuchote à HJALMAR.)*

Ce n'est donc pas fait ?

HJALMAR *(à haute voix)*

C'est fait.

GREGERS

C'est fait ?

HJALMAR

J'ai vécu l'heure la plus amère de ma vie.

GREGERS

Mais aussi la plus pure, n'est-ce pas ?

HJALMAR

Enfin, pour le moment, c'est fini.

GINA

Que Dieu vous pardonne, monsieur Werle !

GREGERS *(avec un profond étonnement)*

Je n'y comprends rien.

HJALMAR

Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

GREGERS

Cette grande explication qui devait servir de point de départ à une existence nouvelle, à une vie commune fondée sur la vérité, libérée de tout mensonge...

HJALMAR

Je sais, je sais très bien.

GREGERS

J'étais intimement persuadé qu'en entrant je serais ébloui par une lumière de transfiguration illuminant l'époux et l'épouse. Et voici que, devant moi, tout est morne, sombre, triste...

GINA

Bien, bien.

(Elle enlève l'abat-jour de la lampe.)

GREGERS

Vous ne voulez pas me comprendre, madame Ekdal. Pour vous il faudra sans doute du temps... Mais toi, Hjalmar ? Cette grande explication a dû t'initier à des vues plus élevées.

HJALMAR

Oui, naturellement... C'est-à-dire, jusqu'à un certain point.

GREGERS

Car rien au monde ne peut être comparé à la joie de pardonner à la pécheresse et de l'élever jusqu'à soi par l'amour.

HJALMAR

Crois-tu qu'un homme puisse digérer si facilement la coupe amère que je viens de boire ?

GREGERS

Un homme ordinaire, non. C'est possible. Mais un homme comme toi !

HJALMAR

Mon Dieu, oui, je sais bien. Mais tu ne dois pas me presser, Gregers. Il faut du temps, vois-tu !

GREGERS

Il y a en toi beaucoup du canard sauvage, Hjalmar.
(*RELLING est entré par la porte du palier.*)

RELLING

Bon, voici encore le canard sauvage sur le tapis.

HJALMAR

Oui, la bête blessée à l'aile, le trophée de chasse de M. Werle.

RELLING

De M. Werle ? C'est de lui que vous parlez ?

HJALMAR

De lui et de... nous autres.

RELLING (*à mi-voix à GREGERS*)

Que le diable vous emporte !

HJALMAR

Tu dis ?

RELLING

J'exprime de tout mon cœur le désir que ce charlatan rentre chez lui. S'il reste ici, il est capable de vous détruire l'un et l'autre.

GREGERS

Vous voyez devant vous, monsieur Relling, des gens qui ne craignent pas la destruction. Ne parlons

pas de Hjalmar pour le moment. Mais elle aussi a, au fond de son cœur, je n'en doute pas, quelque chose de loyal et d'honnête.

GINA (*prête à pleurer*)

En ce cas, vous auriez dû me laisser tranquille.

RELLING (*à GREGERS*)

Serait-ce indiscret de vous demander ce que vous venez faire ici, au juste ?

GREGERS

Je veux fonder une véritable union conjugale.

RELLING

Vous croyez donc que l'union des Ekdal n'est pas assez bien ?

GREGERS

Elle est sans doute aussi bien que beaucoup d'autres, malheureusement. Mais, quant à être une véritable union conjugale, non, elle ne l'est pas encore.

HJALMAR

Tu n'as jamais songé aux droits de l'idéal, Relling ?

RELLING

Des sornettes, mon garçon ! Mais excusez-moi, monsieur, si je vous demande combien de véritables unions conjugales vous avez vues dans votre vie. Voyons, là, combien ?

GREGERS

À vrai dire, je ne crois pas en avoir vu une seule.

RELLING

Ni moi non plus.

GREGERS

Mais j'en ai vu une infinité du genre opposé. Et j'ai eu l'occasion de voir de près les ravages qu'une telle union peut faire chez deux êtres humains.

HJALMAR

Tout le fondement moral d'un homme peut se dérober sous ses pieds : voilà l'horreur !

RELLING

Ma foi, comme, à proprement parler, je n'ai jamais été marié, il m'est impossible de me prononcer là-dessus. Mais ce que je sais, c'est que l'union conjugale comprend aussi l'enfant. Et, quant à l'enfant, vous devez le laisser en paix.

HJALMAR

Hedvig, ma pauvre Hedvig !

RELLING

Oui, vous aurez la bonté de ne pas mêler Hedvig à tout ça. Vous êtes des adultes tous les deux : vous pouvez fouiller et patauger dans vos affaires, et vous gâcher la vie, si cela vous fait plaisir. Mais, quant à Hedvig, il faut y prendre garde. Autrement, vous risquez d'attirer un malheur sur elle.

HJALMAR

Un malheur !

RELLING

Oui. Ou bien elle pourrait l'attirer sur elle-même et peut-être sur d'autres.

GINA

Mais comment pouvez-vous savoir cela, Relling ?

HJALMAR

Il y a danger imminent pour ses yeux ?

RELLING

Il ne s'agit pas de ses yeux. Mais Hedvig a atteint l'âge critique. Elle pourrait faire une bêtise.

GINA

Tiens, mais c'est vrai ! Pensez donc : elle a, depuis quelque temps, la mauvaise manie de jouer avec le feu à la cuisine. Elle appelle ça "jouer à l'incendie". J'ai peur quelquefois qu'elle ne mette le feu à la maison.

RELLING

Vous voyez : je m'en doutais.

GREGERS (*à RELING*)

Mais comment expliquez-vous cela ?

RELLING (*d'une voix maussade*)

L'âge ingrat, mon bonhomme.

HJALMAR

Tant que l'enfant possède un père... tant que je suis de ce monde...

(*On frappe à la porte d'entrée.*)

GINA

Chut, Ekdal ; il y a quelqu'un sur le palier. (*Élevant la voix.*)

Entrez !

(*Mme SORBY entre en manteau.*)

MADAME SORBY

Bonsoir.

GINA (*allant à sa rencontre*)

Comment, c'est toi, Berta !

MADAME SORBY

Oui, c'est moi. Mais j'arrive peut-être mal à propos ?

HJALMAR

Nullement. Un messenger venant de cette maison...

MADAME SORBY (*à GINA*)

À vrai dire, je ne pensais pas rencontrer ces messieurs à cette heure-ci. Et alors je suis montée pour discuter un peu avec toi et te dire adieu.

GINA

Tiens ! Tu pars ?

MADAME SORBY

Oui, demain, de bon matin, pour Hoydal. M. Werle est parti cet après-midi. (*Jetant un regard du côté de GREGERS.*)

Bien des choses de sa part.

GINA

Tiens, tiens !

HJALMAR

Ah, M. Werle est parti ? Et vous allez en faire de même ?

MADAME SORBY

Oui ! Qu'en dites-vous, Ekdal ?

HJALMAR

Prenez garde ! Voilà ce que je vous dis.

GREGERS

Je vais t'expliquer la chose : mon père épouse Mme Sorby.

HJALMAR

Il l'épouse !

GINA

Vrai, Berta, cela va se faire enfin ?

RELLING (*grave, avec un léger tremblement dans la voix*)

Cela ne peut pas être vrai, n'est-ce pas ?

MADAME SORBY

Si, mon cher Relling, c'est bien vrai.

RELLING

Vous voulez encore une fois vous marier ?

MADAME SORBY

Oui, c'est en train de se faire, Werle a les papiers et nous fêterons la noce là-bas, dans l'intimité.

GREGERS

Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter tout le bonheur possible, en beau-fils respectueux.

MADAME SORBY

Merci, si c'est de bon cœur que vous nous dites ça. J'espère bien que cela nous portera chance à Werle et à moi.

RELLING

Vous pouvez y compter. M. Werle ne se grise jamais, que je sache. Et il n'a certainement pas l'habitude de battre sa femme, comme le faisait feu le vétérinaire.

MADAME SORBY

Laissez donc Sorby reposer en paix. Lui aussi avait ses bons côtés.

RELLING

M. Werle en a de meilleurs, j'espère.

MADAME SORBY

En tout cas, il n'a pas perdu ce qu'il y avait de bon en lui. Ceux qui agissent ainsi en supportent toujours les conséquences.

RELLING

Ce soir, je vais accompagner Molvik.

MADAME SORBY

Non, Relling, ne le faites pas, je vous en prie.

RELLING

C'est tout ce qui me reste à faire. (*À HJALMAR.*)
Si tu veux, viens avec nous.

GINA

Merci bien, Ekdal ne va pas dans ce genre de maison.

HJALMAR (*à mi-voix, avec colère*)
Si tu pouvais te taire !

RELLING

Adieu, madame Werle.
(*Il sort.*)

GREGERS (*à Mme SORBY*)

Il semble que vous vous connaissez bien, le docteur Relling et vous ?

MADAME SORBY

Oui, nous nous connaissons depuis de longues années. Il fut un temps où cela aurait pu aboutir à quelque chose.

GREGERS

C'est vraiment une chance pour vous que cela n'ait pas abouti. MADAME

SORBY

Ah ! vous pouvez bien le dire ! Mais je me suis toujours gardée de suivre mes inspirations. Une femme ne peut pas se laisser aller.

GREGERS

Et vous ne craignez pas que je touche un mot à mon père de cette vieille connaissance ?

MADAME SORBY

Vous pensez bien que je lui en ai parlé moi-même.

GREGERS

Vraiment ?

MADAME SORBY

Votre père sait jusqu'au moindre détail ce qu'on pourrait dire de vrai sur mon compte. Je lui ai tout dit moi-même. C'est la première chose que j'ai faite, dès qu'il m'a laissé entendre ses intentions.

GREGERS

En ce cas, vous êtes d'une franchise qu'on ne rencontre pas souvent. MADAME

SORBY

J'ai toujours été franche. C'est encore ce qui nous réussit le mieux, à nous autres femmes.

HJALMAR

Qu'en dis-tu, Gina ?

GINA

Oh ! les femmes sont si différentes : l'une s'y prend d'une façon, l'autre, d'une autre.

MADAME SORBY

Quant à ça, Gina, ce qu'il y a de plus sûr, c'est de faire comme moi. J'en suis bien certaine aujourd'hui. Werle non plus ne m'a rien caché de ce qui le concerne. C'est cela qui nous a le plus solidement liés l'un à l'autre. À présent il peut passer son temps près de moi, à parler de tout avec une franchise d'enfant. Cela lui a toujours manqué jusqu'ici. Un homme plein de force et de santé comme lui, réduit à passer toute sa jeunesse et les meilleures années de sa vie à écouter des remontrances ! Et souvent, à ce que je me suis laissé dire, ces remontrances se rapportaient à des méfaits imaginaires.

GINA

C'est bien vrai ce qu'elle dit là.

GREGERS

Si ces dames veulent aborder ce terrain, il vaut mieux que je m'en aille.

MADAME SORBY

Oh non ! vous pouvez rester : je ne dirai plus rien. Mais j'ai tenu à vous apprendre que je n'ai jamais usé de mensonges ni de subterfuges. On croit peut-être qu'il m'arrive un très grand bonheur, et c'est vrai jusqu'à un certain point. Et pourtant il me semble que je ne reçois pas plus que je ne donne. Je ne l'abandonnerai jamais, c'est sûr. Et je peux lui être plus utile, plus nécessaire que n'importe qui, maintenant qu'il est sur le point de devenir totalement dépendant.

HJALMAR

Totalement dépendant ?

GREGERS (*à Mme SORBY*)

C'est bien, c'est bien, ne parlez pas de cela.

MADAME SORBY

Il n'y a pas à taire cela plus longtemps, quoiqu'il le désire. Il est à la veille de perdre la vue.

HJALMAR (*tressaillant*)

À la veille de perdre la vue ? C'est étrange, aveugle, lui aussi ?

GINA

Il y a tant de gens qui le deviennent.

MADAME SORBY

On peut se figurer ce que c'est, pour un homme qui gère tant d'affaires. Allons ! Je tâcherai de l'aider de mes yeux, aussi bien que je le pourrai. Mais il faut que je m'en aille : j'ai tant à faire en ce moment. Ah oui ! je tenais à vous dire, Ekdal, que s'il y avait quelque chose en quoi M. Werle puisse vous être utile, vous n'auriez qu'à vous adresser à Graberg.

GREGERS

Hjalmar Ekdal se gardera certainement de profiter de cette offre.

MADAME SORBY

Vraiment ! Je ne cache pas que jusqu'à présent...

GINA

Non, Berta, Hjalmar n'a plus besoin de recevoir quoi que ce soit de M. Werle.

HJALMAR (*lentement, en appuyant sur les mots*)

Présentez mes compliments à votre futur mari et dites-lui que je compte me rendre très prochainement chez son comptable Graberg...

GREGERS

Comment ! Tu voudrais...

HJALMAR

... Que je me rendrai chez Graberg, dis-je, pour demander le compte de ce que je dois à son patron. Je veux payer cette dette d'honneur... ; ha, ha, ha ! une dette d'honneur, ça ! Mais n'en parlons plus. Bref ! je veux tout payer, avec cinq pour cent d'intérêt.

GINA

Bon Dieu, mon cher Ekdal, où veux-tu que nous prenions tout cet argent ?

HJALMAR

Veillez dire à votre fiancé que je travaillerai sans repos à mon invention. Veillez lui dire que ce qui me soutient dans ce travail forcé, c'est le désir de me libérer d'une obligation qui me pèse. C'est même là pourquoi je travaille à cette invention. Tout le bénéfice sera employé à rembourser les avances de votre futur époux.

MADAME SORBY

Il s'est passé quelque chose dans cette maison.

HJALMAR

Oui, il s'y est passé quelque chose.

MADAME SORBY

Eh bien ! adieu. J'aurais à parler encore un peu avec toi, Gina. Mais ce sera pour une autre fois. Adieu.

(HJALMAR et GREGERS la saluent. GINA l'accompagne jusqu'à la porte.)

HJALMAR

Pas au-delà du seuil, Gina.

(Mme SORBY sort. GINA referme la porte.)

HJALMAR

Eh bien, Gregers, me voici débarrassé de cette dette que j'avais sur le cœur.

GREGERS

Oui, du moins, tu le seras bientôt.

HJALMAR

Je crois que mon attitude a été correcte.

GREGERS

Tu es l'homme que j'avais toujours pensé.

HJALMAR

Il est des cas où l'on ne peut pas se dérober aux exigences de l'idéal. Père de famille, il me faudra peiner à cette tâche. Ce n'est pas une plaisanterie, tu comprends, pour un homme sans fortune, que

de se dégager d'une dette ensevelie, pour ainsi dire, sous la poussière de l'oubli. N'importe !
L'homme, en moi, réclame aussi ses droits.

GREGERS (*lui posant la main sur l'épaule*)

Mon cher Hjalmar, n'est-il pas heureux que je sois venu ?

HJALMAR

Si.

GREGERS

N'est-il pas heureux... que la lumière se soit faite sur toutes ces relations ?

HJALMAR (*avec un peu d'impatience*)

Je ne dis pas le contraire. Mais il y a quelque chose qui me révolte.

GREGERS

Qu'est-ce donc ?

HJALMAR

C'est que... mon Dieu, je ne sais si je puis me permettre de parler si librement de ton père.

GREGERS

Ne fais pas attention à moi.

HJALMAR

C'est bien. Je te dirai donc qu'il y a quelque chose de révoltant, à mon avis, à voir que ce n'est pas moi, mais lui qui contracte en ce moment une véritable union conjugale.

GREGERS

Voyons, comment peux-tu dire cela ?

HJALMAR

Mais oui, c'est ainsi. Ton père et Mme Sorby vont contracter un pacte conjugal fondé sur une entière franchise de part et d'autre. Il n'y a pas de cachotteries entre eux, pas de mensonge derrière leurs relations. Si j'ose m'exprimer ainsi, ils se sont accordé l'un à l'autre le pardon de tous leurs péchés.

GREGERS

Eh bien, après ?

HJALMAR

Oui, mais tout cela se tient. Toutes ces choses difficiles qui fondent une véritable union.

GREGERS

Mais la situation est toute différente. Tu ne veux pas établir de comparaison entre elle et toi et ces deux... ? Allons, tu me comprends.

HJALMAR

Je ne peux m'empêcher de penser qu'il y ait là quelque chose de blessant pour mon sens d'équité.
On dirait vraiment qu'il n'y a aucune justice dans ce monde.

GINA

Ekdal ! Tu ne devrais pas parler ainsi.

GREGERS

N'abordons pas cette question.

HJALMAR

Il est vrai que, d'un autre côté, il me semble cependant qu'il y a une justice. Ainsi, il sera bientôt aveugle ?

GINA

Oh ! ce n'est peut-être pas sûr.

HJALMAR

C'est indubitable. En tout cas, ce n'est pas à nous d'en douter, car c'est le prix qu'il paye. Il a aveuglé jadis un être confiant.

GREGERS

Hélas ! il en a aveuglé bien d'autres.

HJALMAR

Et voici qu'un destin mystérieux, inexorable, lui crève les yeux à son tour.

GINA

Oh ! comment peux-tu dire quelque chose d'aussi méchant ? Tu me fais peur, vraiment !

HJALMAR

Il est utile de se plonger de temps en temps dans le côté ténébreux de l'existence.
(*HEDVIG, en manteau et en chapeau, entre joyeuse et essoufflée par la porte du palier.*)

GINA

Te voici de retour ?

HEDVIG

Je n'avais pas envie d'aller plus loin et c'est tant mieux, car j'ai rencontré quelqu'un en rentrant.

HJALMAR

Cette Mme Sorby, sans doute.

HEDVIG

Oui.

HJALMAR (*arpenant la chambre*)

J'espère que c'est la dernière fois que tu l'as vue.

(Un silence. HEDVIG promène son regard inquiet de l'un à l'autre, comme pour deviner ce qui se passe.)

HEDVIG *(se rapprochant, câline)*

Papa.

HJALMAR

Eh bien... qu'y a-t-il, Hedvig ?

HEDVIG

Mme Sorby m'a apporté quelque chose.

HJALMAR *(s'arrêtant)*

À toi ?

HEDVIG

Oui, pour demain.

GINA

Tu as toujours reçu un petit cadeau de Berta, ce jour-là.

HJALMAR

Qu'est-ce que c'est ?

HEDVIG

Non, il ne faut pas que tu voies ça maintenant. Maman me le donnera demain matin, dans mon lit.

HJALMAR

Oh ! encore quelque chose qu'on me cache.

HEDVIG *(avec précipitation)*

Attends, tu peux voir : c'est une longue lettre.

(Elle tire une lettre de sa poche.)

HJALMAR

Une lettre ?

HEDVIG

Oui, ce n'est qu'une lettre. Je pense que le reste viendra plus tard. Mais qu'en dis-tu ? Une lettre !

C'est la première que j'en reçois. Et puis, il y a mademoiselle dessus. *(Elle lit.)*

"Mademoiselle Hedvig Ekdal". Pense donc... c'est moi.

HJALMAR

Donne-moi cette lettre.

HEDVIG *(la lui tendant)*

Tiens, regarde.

HJALMAR

C'est l'écriture de M. Werle.

GINA

Tu en es sûr, Ekdal ?

HJALMAR

Regarde toi-même.

GINA

Oh ! je ne la connais pas.

HJALMAR

Hedvig, puis-je ouvrir cette lettre et la lire ?

HEDVIG

Oui, je veux bien, si cela te fait plaisir.

GINA

Non, pas ce soir, Ekdal, puisque c'est pour demain.

HEDVIG *(à voix basse)*

Oh ! laisse-le donc lire, dis. C'est pour sûr quelque chose de gentil. Il sera content et ce sera tout de suite plus gai ici.

HJALMAR

Ainsi, je peux ouvrir ?

HEDVIG

Oui, papa, je t'en prie. Ce sera bien de voir ce qu'il y a dedans.

HJALMAR

D'accord. *(Il ouvre la lettre, retire un papier, le lit et paraît troublé.)*
Que signifie ceci ?

GINA

Qu'est-ce qu'il y a d'écrit ?

HEDVIG

Oh oui ! papa, qu'est-ce qu'il y a, dis ?

HJALMAR

Tiens-toi tranquille. *(Il relit encore une fois, pâlit, mais dit d'une voix calme.)*
C'est une donation, Hedvig.

HEDVIG

Vraiment ? Et qu'est-ce qu'on me donne ?

HJALMAR

Lis toi-même

(HEDVIG s'approche de la lampe, pour lire.)

HJALMAR *(à mi-voix, les poings crispés)*

Ces yeux, oh ces yeux ! Et puis cette lettre !

HEDVIG *(s'interrompant)*

Il me semble que c'est pour grand-père, tout ça. HJALMAR, lui *(prenant la lettre des mains.)*

— Ecoute, Gina, y comprends-tu quelque chose ?

GINA

Mais je ne sais rien de rien. Dis-moi ce que c'est.

HJALMAR

M. Werle écrit à Hedvig que son vieux grand-père n'a plus besoin de se fatiguer à faire de la copie, qu'il n'a qu'à passer aux bureaux pour toucher cent couronnes par mois.

GREGERS

Tiens, tiens !

HEDVIG

Cent couronnes, maman ! J'ai bien lu.

GINA

C'est un bonheur pour grand-père...

HJALMAR

Cent couronnes, aussi longtemps qu'il en aura besoin, ce qui veut dire, bien entendu, tant qu'il vivra.

GINA

Il n'a plus de souci à se faire, le pauvre vieux

HJALMAR

Et la suite, tu n'as pas lu la suite, Hedvig ? Après cela, cette donation te reviendra.

HEDVIG

À moi ! Tout ça !

HJALMAR

Tu as la jouissance de cette somme ta vie durant.

HEDVIG

Pense donc... tout cet argent qu'on me donne ! (*Elle le secoue.*)
Papa, papa ! N'es-tu pas content, dis ?

HJALMAR (*évitant son contact*)

Content ? Oh, quelle vision, quelle perspective se déroule devant moi ! C'est Hedvig, oui, c'est bien elle qu'il dote si richement.

GINA

Mais oui : puisque c'est son anniversaire.

HEDVIG

Mais tu auras ça tout de même, papa. Tu comprends bien que je te donnerai tout cet argent, à toi et à maman.

HJALMAR

À maman, oui !

GREGERS

Hjalmar, c'est là un piège qu'on te tend.

HJALMAR

Tu crois que c'est un nouveau piège ?

GREGERS

Quand il est venu ce matin, il m'a dit : Hjalmar Ekdal n'est pas l'homme que tu crois.

HJALMAR

Pas l'homme que...

GREGERS

Tu verras bien, a-t-il ajouté.

HJALMAR

Tu devais voir, n'est-ce pas, qu'on me désarmerait avec de l'argent ?

HEDVIG

Mais, maman, qu'est-ce qu'il y a, dis ?

GINA

Va donc ôter ton manteau.

(*HEDVIG, sur le point de pleurer, sort par la porte de la cuisine.*)

HJALMAR (*déchire lentement le papier en deux et place les morceaux sur la table*)

Voilà ma réponse.

GREGERS

Je m'y attendais. HJALMAR va vers

GINA (*debout près du poêle, et lui dit d'une voix contenue*)

Et maintenant, plus de mensonges. Si tu avais entièrement rompu avec lui quand tu as commencé à m'aimer, comme tu dis, pourquoi donc nous a-t-il fourni les moyens de nous marier ?

GINA

Il aura cru, je suppose, qu'il pourrait venir ici.

HJALMAR

C'est tout ? Il ne craignait pas certaine éventualité ?

GINA

Je ne sais pas ce que tu veux dire.

HJALMAR

Je veux savoir si ton enfant a le droit de vivre sous mon toit.

GINA (*se redressant, le regard flamboyant*)

Tu oses me demander cela ?

HJALMAR

Tu vas me répondre : Hedvig est-elle à moi ou bien... ? Allons !

GINA (*le bravant froidement du regard*)

Je ne sais pas.

HJALMAR (*frissonnant*)

Tu ne sais pas ?

GINA

Comment veux-tu que je sache ? Une femme comme moi...

HJALMAR (*tranquillement, en lui tournant le dos*)

En ce cas, je n'ai plus rien à faire dans cette maison.

GREGERS

Réfléchis, Hjalmar !

HJALMAR (*mettant son pardessus*)

Il n'y a pas à réfléchir, pour un homme comme moi.

GREGERS

Au contraire ; il y a là un abîme de réflexions à avoir. Pour commencer, il faut que vous restiez tous les trois unis, si tu veux atteindre à cette dimension sublime qu'entraîne l'esprit de sacrifice.

HJALMAR

Je ne veux pas de cela ! Jamais, jamais ! Mon chapeau ! (*Il prend son chapeau.*)

Mon foyer est en ruine. (*Il éclate en sanglots.*)

Gregers, je n'ai plus d'enfant!

HEDVIG *(qui a ouvert la porte de la cuisine)*

Que dis-tu là ! *(Courant vers lui.)*

Papa, papa !

GINA

Allons !

HJALMAR

Ne m'approche pas, Hedvig ! Va-t'en ! Je ne peux pas te voir. Oh, ces yeux ! Adieu.

(Il veut se diriger vers la porte.)

HEDVIG *(se suspend à lui en criant)*

Non ! non ! non ! Ne t'éloigne pas de moi.

GINA *(criant)*

Regarde l'enfant, Ekdal ! Regarde l'enfant !

HJALMAR

Je ne peux pas. Je ne veux pas ! Je veux m'en aller loin de tout cela !

(Il se dégage des mains d'HEDVIG et sort par la porte du palier.)

HEDVIG *(le regard désespéré)*

Il nous quitte, maman ! Il nous quitte ! Il ne reviendra plus jamais !

GINA

Ne pleure pas, Hedvig. Papa reviendra, c'est sûr.

HEDVIG *(se jette sur le sofa, en sanglotant)*

Non, non, il ne reviendra jamais.

GREGERS

Il faut me croire, madame Ekdal, j'ai voulu tout arranger pour le mieux.

GINA

Peut-être bien. Mais que Dieu vous pardonne tout de même.

HEDVIG *(couchée sur le sofa)*

Oh ! je vais en mourir. Que lui ai-je donc fait ? Maman, il faut que tu le ramènes !

GINA

Oui, oui, calme-toi. Je vais aller le chercher. *(Elle met son manteau et son chapeau.)*

Il est peut-être allé chez Relling. Mais il ne faut pas pleurer comme ça. Tu me le promets ?

HEDVIG *(dans une crise de larmes)*

Je ne pleurerai plus, pourvu que papa revienne.

GREGERS (*à GINA qui veut sortir*)

Ne vaut-il pas mieux le laisser aller jusqu'au bout de son douloureux combat ?

GINA

Ça, il peut toujours le faire plus tard. Avant tout, il faut calmer l'enfant.

(*Elle sort par la porte du palier.*)

HEDVIG (*s'asseyant et essuyant ses larmes*)

Maintenant, il faut me dire ce qui se passe. Pourquoi papa ne veut-il plus de moi ?

GREGERS

Il ne faut pas poser cette question avant que vous soyez grande et raisonnable.

HEDVIG (*sanglotant*)

Je ne peux pourtant pas garder ce terrible chagrin sur le cœur jusqu'à ce que je sois grande et raisonnable. Je vois ce que c'est. Je ne suis peut-être pas l'enfant de papa.

GREGERS (*inquiet*)

Comment cela ?

HEDVIG

Maman m'aura peut-être trouvée et papa l'aura appris tout à l'heure. J'ai lu de ces choses dans les livres.

GREGERS

Eh bien ! si c'était le cas ?

HEDVIG

Il me semble qu'il pourrait m'aimer tout de même, autant, si ce n'est davantage. Le canard sauvage aussi, nous l'avons trouvé et ça ne m'empêche pas de l'aimer.

GREGERS (*saisissant l'occasion*)

C'est ça, Hedvig, le canard, parlons un peu du canard.

HEDVIG

Pauvre canard ! Il ne peut plus le voir non plus. Pensez donc : il a songé à lui tordre le cou.

GREGERS

Il n'en fera rien.

HEDVIG

Non, mais il en a parlé. C'est méchant d'avoir dit ça. Vous savez : je récite tous les soirs une prière pour le canard, afin qu'il soit préservé de la mort et du mal.

GREGERS (*la regardant*)

Vous avez l'habitude de faire votre prière le soir ?

HEDVIG

Mais, oui.

GREGERS

Qui vous a enseigné cela ?

HEDVIG

Personne. Papa a été si malade une fois. On lui a posé des sangsues sur le cou. Alors il a dit que la mort était à la porte.

GREGERS

Eh bien ?

HEDVIG

Alors j'ai prié pour lui, et j'ai toujours continué depuis.

GREGERS

Et maintenant vous priez aussi pour le canard sauvage ?

HEDVIG

J'ai pensé qu'il en avait besoin : il était si malade en arrivant.

GREGERS

Faites-vous aussi une prière le matin ?

HEDVIG

Non, je n'en fais pas.

GREGERS

Pourquoi ?

HEDVIG

Le matin il fait clair : il n'y a plus de quoi avoir peur.

GREGERS

Et ce canard que vous aimez tant, votre père a voulu lui tordre le cou ? HEDVIG. Non. Il a dit qu'il devrait bien le faire. Mais il l'épargne à cause de moi. Ça, c'était gentil.

GREGERS (*se rapprochant d'HEDVIG*)

Et si vous le lui sacrifiiez de plein gré ?

HEDVIG (*se levant*)

Le canard sauvage ?

GREGERS

Si, de votre plein gré, par esprit de sacrifice vous abandonniez ce que vous avez de plus précieux au monde ?

HEDVIG

Croyez-vous que ça servirait à quelque chose ?

GREGERS

Essayez, Hedvig.

HEDVIG (*à voix basse, les yeux brillants*)

Oui, j'essaierai.

GREGERS

Vous êtes bien sûre d'avoir ce courage ?

HEDVIG

Je prierai grand-père de le tuer pour moi.

GREGERS

C'est cela. Mais pas un mot à votre mère.

HEDVIG

Pourquoi ?

GREGERS

Elle ne nous comprend pas.

HEDVIG

Le canard sauvage ? J'essaierai demain matin.

(GINA entre par la porte du palier.)

HEDVIG (*allant au-devant d'elle*)

Tu l'as trouvé, maman ?

GINA

Non, mais il paraît qu'il est passé chez Relling et qu'il l'a emmené avec lui. GREGERS. Vous en êtes sûre ?

GINA

Oui, la concierge me l'a dit. Molvik était aussi avec eux, qu'elle m'a dit.

GREGERS

Et cela quand son âme aurait besoin de solitude pour lutter.

GINA (*étant son manteau*)

Oui, c'est si déconcertant, les hommes, Dieu sait où Relling l'aura entraîné. J'ai couru chez la mère Eriksen : ils n'y étaient pas.

HEDVIG (*avalant ses larmes*)

Oh mon Dieu, s'il allait ne plus revenir !

GREGERS

Il reviendra, soyez-en sûre. J'irai le trouver demain. Vous verrez comment il rentrera. Là-dessus, dormez en paix, Hedvig. Bonsoir.

(Il sort par la porte du palier.)

HEDVIG *(sautant au cou de sa mère en sanglotant)*

Maman ! maman !

GINA *(avec un soupir, en lui donnant de petites tapes sur l'épaule)*

Mon Dieu, mon Dieu ! Relling avait bien raison. Voilà ce qui se passe quand il y a des fous qui viennent nous présenter de ces prétentions bizarres.

ACTE CINQUIÈME

L'atelier de HJALMAR, le matin. Un jour gris et froid. Des plaques de neige sur la verrière. GINA, en tablier à bavette, entre par la porte de la cuisine, tenant un torchon et un plumeau. Elle va vers le salon. Au même instant, HEDVIG entre précipitamment par la porte du palier.

GINA (*s'arrêtant tout d'un coup*)
Eh bien !

HEDVIG
Maman, je crois qu'il est chez Relling.

GINA
Tu vois bien !

HEDVIG
Parce que la concierge a dit comme ça qu'il y en avait deux autres avec Relling, quand il est rentré cette nuit.

GINA
C'est bien ce que je croyais.

HEDVIG
Mais ça ne sert à rien, puisqu'il ne veut pas monter chez nous.

GINA
Je vais au moins descendre lui parler.
(*Le père EKDAL, en robe de chambre et en pantoufles, sort de sa chambre, fumant sa pipe.*)

EKDAL
Dis donc, Hjalmar... Hjalmar n'est pas là ?

GINA
Non, il est sorti.

EKDAL
Si tôt que ça ? Et par cette tempête ? Oui, oui, ne te dérange pas, je peux faire mon petit tour tout seul.
(*Il se dirige vers le grenier, écarte, avec l'aide d'HEDVIG, les battants de la porte et entre. HEDVIG referme après lui.*)

HEDVIG (*à demi-voix*)
Dis donc, maman, pauv' grand-père, quand il apprendra que papa veut nous quitter ?...

GINA

Il ne faut pas que grand-père le sache. C'est bien heureux qu'il n'ait pas été là hier, pendant tout ce boucan.

HEDVIG

Oui, mais...

(GREGERS entre par la porte du palier.)

GREGERS

Eh bien ? Avez-vous retrouvé sa trace ?

GINA

Il est chez Relling, à ce qu'on dit.

GREGERS

Chez Relling ! C'est donc vrai ! Il serait sorti avec ces gens-là !

GINA

Mon Dieu, oui.

GREGERS

Lui qui aurait si grand besoin de solitude, qui aurait dû se recueillir en silence...

GINA

C'est bien vrai, ça.

(RELLING entre par la porte du palier.)

HEDVIG *(courant à sa rencontre)*

Papa est chez vous ?

GINA *(en même temps)*

Il est chez vous ?

RELLING

Certainement oui, il est chez moi.

HEDVIG

Et vous qui ne nous dites rien !

RELLING

Oui, je suis une vilaine bête. Mais d'abord j'ai dû m'occuper d'une autre vilaine bête : le démoniaque, quoi. Et après ça, j'ai dormi si profondément que...

GINA

Que dit Ekdal ce matin ?

RELLING

Rien du tout.

HEDVIG

Il ne parle pas ?

RELLING

Il ne prononce pas une syllabe.

GREGERS

Non, non. Je comprends cela.

GINA

Mais qu'est-ce qu'il fait alors ?

RELLING

Il ronfle, allongé sur le canapé.

GINA

Vraiment ? C'est vrai qu'il ronfle fort, Ekdal.

HEDVIG

Il dort ? Il peut dormir !

RELLING

Ma foi oui, à ce qu'il paraît.

GREGERS

Cela se comprend. Après la lutte que son âme a dû soutenir.

GINA

Avec ça, qu'il n'a pas l'habitude de traîner la nuit dehors.

HEDVIG

Peut-être que c'est une bonne chose, maman, s'il peut dormir.

GINA

Je crois que oui. Mais alors c'est pas la peine de le réveiller trop tôt. Je vous remercie, Relling. Maintenant, il faut que je fasse un peu de ménage, pour que ça ait l'air propre ici. Après ça... Viens m'aider, Hedvig.

(Elles entrent au salon.)

GREGERS *(se tournant vers RELING)*

Pouvez-vous m'expliquer le travail qui s'accomplit en ce moment dans l'âme de Hjalmar Ekdal ?

RELLING

Ma foi, je n'ai pas remarqué que son âme fût en travail.

GREGERS

Quoi ? Dans un moment de crise où sa vie entière se rebâtit sur une nouvelle base... ? Comment pouvez-vous croire qu'un caractère comme Hjalmar... ?

RELLING

Lui, un caractère... ? S'il a jamais eu en germe une de ces déformations que vous nommez un caractère, il en a été radicalement guéri dès son enfance.

GREGERS

Ce serait bien étonnant... Elevé comme il l'a été, entouré de tant d'affection.

RELLING

Vous pensez à ses deux tantes, ces vieilles filles toquées et hystériques?

GREGERS

Ces deux femmes, je vous le dis, n'ont jamais perdu de vue les droits de l'idéal. Allons, je vois que vous vous remettez à vous moquer de moi.

RELLING

Non, je n'ai pas la tête à ça. Au demeurant, je suis bien renseigné, il s'est assez répandu sur ces deux "mères spirituelles". Je ne crois pas, du reste, qu'il leur doive beaucoup. Le malheur d'Ekdal, c'est d'avoir toujours été regardé comme une lumière par son entourage.

GREGERS

Il n'en serait pas une ? Je parle de ce qu'il a au fond de l'âme.

RELLING

Je ne l'ai jamais remarqué. Que son père l'ait cru, cela ne m'étonne pas. Le vieux lieutenant n'a jamais été qu'un imbécile.

GREGERS

Il a eu toute sa vie une âme d'enfant ; c'est ce qui vous échappe.

RELLING

Bon, bon ! Mais après cela, quand le cher petit Hjalmar est devenu étudiant, ses camarades, eux aussi, n'ont pas manqué de voir en lui une lumière, un garçon plein d'avenir. Il était joli... ça prenait... blanc et rose... exactement le genre de garçon qu'aiment les petites demoiselles. Et comme il avait l'humeur sensible, de la séduction dans la voix, comme il savait gentiment déclamer les vers des autres, et les pensées des autres...

GREGERS (*s'emportant*)

Est-ce de Hjalmar Ekdal que vous parlez ainsi ?

RELLING

Oui, avec votre permission, et cela, pour vous montrer ce qu'est cette idole devant laquelle vous vous prosternez, face contre terre.

GREGERS

Je ne me croyais pas entièrement aveugle, pourtant...

RELLING

Hé, hé ! il ne s'en faut pas de beaucoup. Je vais vous dire : vous êtes malade, vous aussi.

GREGERS

Quant à cela, vous avez raison.

RELLING

Eh oui ! Votre cas est très compliqué. D'abord, cette mauvaise fièvre de probité. Et puis, ce qui est bien pis, ce délire d'adoration qui vous fait rôder sans cesse avec un besoin inassouvi de toujours admirer quelque objet en dehors de vous-même.

GREGERS

Ah ! certes, ce n'est pas en moi que je le trouverais.

RELLING

Mais vous faites de si pitoyables méprises, à cause de ces mouches merveilleuses qui vous passent devant les yeux et bourdonnent à vos oreilles !... Vous voici de nouveau chez des pauvres gens à qui vous réclamez les droits de l'idéal. Sachez donc qu'il n'y a personne de solvable dans cette maison.

GREGERS

Si vous n'avez pas une plus haute idée de Hjalmar Ekdal, comment se fait-il que vous trouviez plaisir à le fréquenter soir et matin ?

RELLING

Hé mon Dieu ! J'ai honte de le dire, mais il paraît que je suis médecin. Il faut bien que je m'occupe des pauvres malades qui habitent sous le même toit que moi.

GREGERS

Tiens, tiens ? Hjalmar Ekdal est malade, lui aussi ?

RELLING

Hélas ! Tout homme est un malade.

GREGERS

Quel traitement lui appliquez-vous, à Hjalmar ?

RELLING

Mon traitement ordinaire. Je tâche d'entretenir en lui le mensonge vital.

GREGERS

Le mensonge vital ? J'aurai mal entendu.

RELLING

Non. J'ai dit le mensonge vital. C'est ce mensonge, voyez-vous, qui est le principe stimulant.

GREGERS

Oserai-je demander quel est, en particulier, le mensonge vital dont Hjalmar est possédé ?

RELLING

Ah non ! Je ne révèle pas ces secrets aux charlatans. Vous seriez capable de m'abîmer mon patient encore plus qu'il ne l'est. Mais la méthode a fait ses preuves. Tenez, je l'ai appliquée à Molvik. Grâce à moi, il est aujourd'hui "démoniaque". Encore une purge que j'ai dû lui administrer, à celui-là.

GREGERS

Il n'est donc pas "démoniaque" ?

RELLING

Que diable voulez-vous que cela signifie "démoniaque" ? Une blague que j'ai inventée pour lui sauver la vie. Si je n'avais pas fait cela, il y a longtemps que ce pauvre cochon aurait cédé au désespoir et au mépris de lui-même. Et le vieux lieutenant, donc ? Seulement, lui, il a trouvé son traitement tout seul.

GREGERS

Le lieutenant Ekdal ? Comment cela ?

RELLING

Oui, que dites-vous de ce tueur d'ours qui va chasser le lapin dans un grenier ? Il n'y a pas de trappeur plus heureux que ce vieux bonhomme, quand il s'ébat dans ce capharnaüm. Des arbres de Noël desséchés, qu'il conserve soigneusement, représentent exactement pour lui la grande forêt d'Hoydal, dans toute sa fraîche splendeur. Les coqs et les poules, ce sont les grands oiseaux perchés au faite des sapins. Les lapins qui traversent le grenier en sautant, ce sont les ours auxquels il s'attaque, lui, l'alerte vieillard, l'homme du grand air.

GREGERS

Ce pauvre vieux lieutenant ! Ah oui ! il a dû en rabattre sur ses idéaux de jeunesse.

RELLING

Ecoutez, monsieur Werle fils, ne vous servez donc pas de ce terme élevé d'idéal, quand nous avons pour cela, dans le langage usuel, l'excellente expression de mensonge.

GREGERS

Croyez-vous donc qu'il y ait quelque parenté entre ces deux termes ?

RELLING

À peu près la même qu'entre le typhus et la fièvre putride.

GREGERS

Docteur Relling ! Je ne céderai pas avant d'avoir arraché Hjalmar de vos griffes.

RELLING

Ce serait tant pis pour lui. Si vous ôtez le mensonge vital à un homme ordinaire, vous lui enlevez en même temps le bonheur. (*À HEDVIG qui revient du salon.*)

Allons ! la petite mère au canard, je m'en vais voir si votre papa est encore étendu sur le canapé, à réfléchir à sa fameuse invention.

(*Il sort par la porte du palier.*)

GREGERS (*s'approchant d'HEDVIG*)

Je vois à votre figure qu'il n'y a encore rien de fait.

HEDVIG

Quoi donc ? Ah ! vous parlez du canard sauvage. Non.

GREGERS

Votre cœur a défailli, j'imagine, au moment de passer à l'acte.

HEDVIG

Non, ce n'est pas ça. Mais quand je me suis réveillée, ce matin, et que j'ai pensé à tout ce que nous avons dit, ça m'a paru si étrange !...

GREGERS

Etrange, dites-vous ?

HEDVIG

Oui, je ne sais pas. Hier soir, sur le moment, je me disais que ce serait délicieux. Puis après, quand j'ai dormi et que je me suis souvenue, ce n'était plus ça.

GREGERS

Ah ! ce n'est pas impunément que vous avez été élevée sous ce toit.

HEDVIG

Ça m'est bien égal. Si seulement papa voulait rentrer !

GREGERS

Oh ! si vous aviez seulement des yeux pour voir ce qui donne du prix à la vie, si vous aviez le ferme et joyeux courage, le véritable esprit de sacrifice, vous verriez bien comme il reviendrait auprès de vous ! Mais je crois en vous, Hedvig, j'y crois encore.

(*Il sort par la porte du palier. HEDVIG, après avoir tourné dans la pièce, se dispose à aller à la cuisine. Au même instant, on frappe à la porte du grenier. HEDVIG l'entrouvre, le père EKDAL entre, elle ferme la porte.*)

EKDAL

Hum, ce n'est pas amusant, tu sais, de faire son petit tour du matin tout seul.

HEDVIG

Tu n'aurais pas envie d'aller à la chasse, grand-père ?

EKDAL

C'est pas un temps pour chasser. Fait trop sombre. On n'y voit pas à deux pas.

HEDVIG

N'as-tu jamais envie de tirer autre chose que tous ces lapins ?

EKDAL

Ça ne vaut donc plus rien, les lapins ?

HEDVIG

Et le canard sauvage, hein ?

EKDAL

Ha, ha ! Tu crains que je ne te tue ton canard. Jamais de la vie, entends-tu, jamais !

HEDVIG

Non, tu ne pourrais pas. On dit que c'est très difficile à tuer, un canard sauvage.

EKDAL

Pourrais pas ? Me semble que si, que je pourrais !

HEDVIG

Comment t'y prendrais-tu, grand-père ? Je ne veux pas dire avec mon canard, mais avec n'importe quel autre ?

EKDAL

Je tâcherais de lui mettre un plomb dans la poitrine, comprends-tu. C'est ce qu'il y a de plus sûr. Et puis, il faut tirer dans le sens des plumes, vois-tu, pas en sens contraire.

HEDVIG

Et ils meurent alors, grand-père ?

EKDAL

Bon Dieu, oui ! qu'ils meurent, quand on tire juste. Allons, faut rentrer s'habiller. Hum, tu comprends, hum.

(Il entre chez lui. HEDVIG regarde la porte du salon, s'approche de l'étagère, se dresse sur la pointe des pieds, prend le pistolet et l'examine. GINA rentre, venant du salon, le torchon et le plumeau à la main. HEDVIG pose le pistolet sur un rayon, vivement et sans se laisser surprendre.)

GINA

Ne fouille pas dans les affaires de papa, Hedvig !

HEDVIG *(s'éloignant de l'étagère)*

Je voulais seulement épousseter un peu.

GINA

Va plutôt voir à la cuisine, si le café est chaud. Je veux aller prendre le plateau, pour descendre

chez lui.

(HEDVIG sort. GINA se met à ranger et à balayer. Un instant de silence. On ouvre avec hésitation la porte du palier. HJALMAR EKDAL jette un regard dans la pièce. Il est en pardessus, sans chapeau, ni lavé ni peigné, les cheveux ébouriffés, les yeux fatigués et battus.)

GINA *(s'arrête et le regarde, son balai à la main)*
Comment, c'est toi, Ekdal ! Tu rentres donc tout de même ?

HJALMAR *(d'une voix sourde, en s'avançant)*
Je rentre, pour disparaître à l'instant.

GINA
Oui, oui, je sais bien. Mais comme te voilà fait, mon Dieu !

HJALMAR
Comment cela ?

GINA
Et ton pardessus d'hiver !... Ah bien ! il a son compte.

HEDVIG *(apparaissant dans la porte de la cuisine)*
Maman, faut-il... ? *(Elle aperçoit HJALMAR, pousse un cri de joie et court au devant de lui.)*
Papa, papa !

HJALMAR *(se détournant et faisant un geste pour l'éloigner)*
Va-t'en, va-t'en ! *(A GINA.)*
Veux-tu bien l'éloigner !

GINA *(à mi-voix)*
Va au salon, Hedvig.
(HEDVIG s'éloigne en silence.)

HJALMAR *(ouvrant précipitamment le tiroir de la table)*
Je veux emporter mes livres. Où sont mes livres ?

GINA
Quels livres ?

HJALMAR
Mes livres de science, naturellement, mes publications technologiques, celles dont je me sers pour l'invention.

GINA *(cherchant sur l'étagère)*
C'est peut-être tout ça, qui n'est pas relié.

HJALMAR
Mais oui.

GINA (*mettant un paquet de brochures sur la table*)
Veux-tu que je dise à Hedvig de couper les feuillets ?

HJALMAR
Je n'ai pas besoin qu'on me coupe les feuillets.
(*Un court silence.*)

GINA
Ainsi, tu es toujours décidé à nous quitter, Ekdal ?

HJALMAR (*fouillant parmi les livres*)
Cela va sans dire.

GINA
Oui, oui.

HJALMAR (*avec explosion*)
Je ne peux pas rester ici, le cœur transpercé à chaque heure de la journée !

GINA
Que Dieu te pardonne les mauvaises idées que tu as sur moi.

HJALMAR
Des preuves... !

GINA
Il me semble que c'est toi qui devrais en donner.

HJALMAR
Avec un passé comme le tien ? Il y a certaines exigences, que j'oserais appeler les exigences de l'idéal...

GINA
Et grand-père, donc ? Que veux-tu qu'il devienne, le pauvre vieux ?

HJALMAR
Je connais mon devoir. Le vieux viendra avec moi. Je vais en ville, prendre mes dispositions. (*Avec hésitation.*)
Personne n'a trouvé mon chapeau dans l'escalier ?

GINA
Non. Tu as perdu ton chapeau ?

HJALMAR
Je l'avais cette nuit, en rentrant, c'est sûr. Mais, ce matin, je ne peux pas le retrouver.

GINA

Mon Dieu ! où as-tu traîné avec ces deux noceurs-là ?

HJALMAR

Ah ! ne me questionne pas. Crois-tu donc que je sois dans une disposition d'esprit à me souvenir de chaque détail ?

GINA

Pourvu que tu n'aies pas pris froid, Ekdal.
(Elle entre à la cuisine.)

HJALMAR *(tout en vidant son tiroir, murmure rageusement)*

Relling, tu es une canaille ! Vaurien, va ! Misérable séducteur ! Ah, si j'avais eu quelqu'un pour te poignarder !

(Il met de côté quelques vieilles lettres, trouve le papier qu'il a déchiré la veille et en examine les morceaux, qu'il écarte vivement en voyant entrer GINA.)

GINA *(apportant le café sur un plateau qu'elle pose sur la table)*

Voici une goutte de café chaud, si tu en as envie. Et puis quelques tartines et un peu de hareng saur.

HJALMAR *(regardant furtivement le plateau)*

Un peu de hareng saur ? Sous ce toit ? Jamais. Voilà près de vingt-quatre heures que je n'ai rien avalé de solide. N'importe ! Mes notes ! Les souvenirs de ma vie, que j'ai commencés ! Voyons !

Où ai-je donc mis mon journal et mes papiers ? *(Il ouvre la porte du salon et recule.)*

Ah ! je la trouve encore là !

GINA

Mon Dieu ! Il faut bien que cette enfant soit quelque part.

HJALMAR

Allons, sors.

(Il s'écarte pour la laisser passer. HEDVIG, effrayée, entre dans l'atelier.)

HJALMAR *(la main sur le loquet de la porte, à GINA)*

Pendant les derniers instants que je passe dans mon ancien foyer, je désire qu'on m'épargne la présence des intrus.

(Il passe au salon.)

HEDVIG *(s'élançant vers sa mère, bas, d'une voix tremblante)*

Il parle de moi ?

GINA

Reste à la cuisine, Hedvig. Ou plutôt non, va chez toi, dans la petite pièce. *(À HJALMAR, qu'elle va rejoindre.)*

Attends un peu, Ekdal. Ne bouleverse pas tout dans la commode. Je sais où chaque chose se trouve.
(HEDVIG, un instant immobile, anxieuse, effarée, se mord les lèvres pour ne pas pleurer.)

HEDVIG *(à voix basse, les poings crispés)*

Le canard sauvage !

(Elle s'approche furtivement de l'étagère, prend le pistolet, se glisse dans le grenier, par la porte qu'elle entrouvre et referme derrière elle. On entend les voix de HJALMAR et de GINA qui se disputent.)

HJALMAR *(entrant avec des cahiers et des feuilles détachées en main, et les posant sur la table)*
Que veux-tu que je fasse de cette valise ? J'ai des tas de choses à emporter.

GINA *(le suit, en portant la malle)*

Tu peux bien attendre pour le reste et emporter seulement une chemise et un caleçon.

HJALMAR

Ouf... toutes ces fatigues du départ !

(Il ôte son pardessus et le jette sur le sofa.)

GINA

Et le café qui va être froid.

HJALMAR

Hum.

(Il avale machinalement une corvée, puis une autre.)

GINA *(essuyant les dossiers des chaises)*

Le plus difficile à trouver, ce sera un grenier comme celui-ci pour les lapins.

HJALMAR

Comment ! Tu crois que je vais emporter aussi les lapins ?

GINA

Je crois, moi, que grand-père ne pourra jamais s'en passer, de ses lapins. HJALMAR. Il faut qu'il s'y habitue. Il y a des sacrifices plus grands que celui de quelques lapins et pourtant je dois m'y résoudre.

GINA *(époussetant les rayons de l'étagère)*

Veux-tu que j'emballer la flûte ?

HJALMAR

Non. Pas de flûte ! En revanche, le pistolet.

GINA

Tu veux emporter le pistolet ?

HJALMAR

Oui : mon pistolet chargé.

GINA *(cherchant)*

Il n'est pas là. Il l'aura pris avec lui.

HJALMAR

Il est au grenier ?

GINA

Pour sûr qu'il sera allé au grenier.

HJALMAR

Pauvre vieillard solitaire !

(Il prend une tartine, la mange et avale le reste du café.)

GINA

Si nous n'avions pas loué la chambre à c't' heure, tu pourrais t'y installer. HJALMAR. Demeurer sous le même toit que... Jamais ! Jamais !

GINA

Mais ne pourrais-tu pas t'établir au salon pour un jour ou deux ? Tu serais tout à fait seul.

HJALMAR

Dans ce logement ? Pour rien au monde !

GINA

Dans ce cas, chez Relling et Molvik ?

HJALMAR

Ne prononce pas le nom de ces gens-là ! Rien que d'y penser, je serais capable de perdre l'appétit. Non ! je dois aller, dans la neige et dans la tourmente, de maison en maison, chercher un abri pour mon vieux père et pour moi.

GINA

Mais tu es sans chapeau, Ekdal. Tu as perdu ton chapeau.

HJALMAR

Oh ! ces rebuts de l'humanité ! Ces monstres de vices ! Il me faut un chapeau. *(Il prend une nouvelle tartine.)*

Il faudra prendre des mesures. Je n'ai pas l'intention de mourir non plus.

(Il cherche quelque chose sur le plateau.)

GINA

Que cherches-tu ?

HJALMAR

Du beurre.

GINA

Tu en auras tout de suite.

(Elle va à la cuisine.)

HJALMAR *(la rappelant)*

Oh, c'est inutile ! Je peux me contenter de pain sec.

GINA *(apportant un beurrier)*

En voici. Il paraît qu'il est tout frais.

(Elle lui verse une nouvelle tasse de café. Il étale du beurre sur son pain, va s'asseoir sur le canapé, boit et mange pendant quelques instants.)

HJALMAR

Pourrais-je, sans être importuné par personne, par personne, entends-tu, demeurer au salon un jour ou deux ?

GINA

Tu pourrais, si tu voulais.

HJALMAR

C'est que je ne vois pas comment je pourrais opérer tout le déménagement de mon père en si peu de temps.

GINA

Et puis, il y a encore une chose : tu devrais d'abord le prévenir que tu ne veux plus vivre avec nous.

HJALMAR *(repoussant la tasse)*

Oui, cela aussi. Je devrais remuer encore une fois tout ce gâchis. Il me faut réfléchir. J'ai besoin de temps pour me retourner. Je ne peux pas venir à bout de ma tâche en un seul jour.

GINA

Non, et de plus par un si vilain temps.

HJALMAR *(poussant la lettre de M WERLE)*

Ce papier ne me regarde pas.

GINA

Moi, je n'y ai pas touché.

HJALMAR

Mais ce n'est pas une raison pour le laisser s'égarer. Dans le remue-ménage du déménagement, il pourrait bien arriver...

GINA

Je vais le mettre en sûreté, Ekdal.

HJALMAR

Cette donation concerne en premier lieu mon père. C'est son affaire, s'il veut en faire usage.

GINA *(avec un soupir)*

Ah oui ! ce pauvre vieux père.

HJALMAR

Pour plus de sûreté... Où trouverai-je un peu de colle ?

GINA (*s'approchant de l'étagère*)

Tiens, voici le pot de colle.

HJALMAR

Et un pinceau.

GINA

Voici le pinceau.

(*Elle lui tend l'un et l'autre.*)

HJALMAR (*prenant des ciseaux*)

Une petite bande de papier au revers de la feuille... (*Il découpe la bande et colle.*)

Il ne saurait me venir à l'idée de m'emparer du bien d'autrui, surtout de celui d'un pauvre vieillard sans ressources. Ni de celui de l'autre, mon Dieu ! Tiens : laisse sécher ça quelque temps. Et, quand ce sera sec, enlève ce papier. Je ne veux plus jamais le voir, jamais !

(*GREGERS entre par la porte du palier.*)

GREGERS (*avec un peu d'étonnement*)

Comment, tu es là, Hjalmar ?

HJALMAR (*se levant avec précipitation*)

J'étais écrasé de fatigue.

GREGERS

Je vois cependant que tu as déjeuné.

HJALMAR

La nature aussi réclame quelquefois son dû.

GREGERS

Qu'as-tu décidé ?

HJALMAR

Pour un homme comme moi, il n'y a qu'un chemin à prendre. Je rassemble ce que j'ai de plus précieux. Mais tu penses bien que cela demande du temps.

GINA (*avec quelque impatience*)

Faut-il te préparer le salon, ou veux-tu que j'emballe tes affaires ?

HJALMAR (*après avoir jeté un coup d'œil de travers à GREGERS*)

Emballe et prépare le salon.

GINA (*prenant la valise*)

Bon, bon ! Je vais emballer la chemise et le reste.

(Elle entre au salon et referme la porte derrière elle. Un instant de silence.)

GREGERS

Je n'ai jamais pensé que cela finirait ainsi. Est-il vraiment nécessaire que tu abandonnes ta maison, ton foyer ?

HJALMAR *(marchant avec agitation)*

Que veux-tu donc que je fasse, Gregers ? Je ne suis pas né pour être malheureux. Il me faut autour de moi du calme, du bien-être, de la sérénité.

GREGERS

Tu peux avoir tout cela. Essaie seulement. Il me semble que tu as maintenant un terrain solide sur lequel tu peux bâtir. Mets-toi à l'œuvre et souviens-toi aussi de ton invention, qui est le but de ton existence.

HJALMAR

Ah ! ne parle pas de cette invention. Elle se fera peut-être attendre.

GREGERS

Vraiment ?

HJALMAR

Hé, mon Dieu ! Que veux-tu donc que j'invente, après tout ? Il n'y a presque rien qu'on n'ait inventé avant moi. Cela devient de plus en plus difficile...

GREGERS

Que de travail cela t'a coûté !

HJALMAR

C'est ce débauché de Relling qui m'a donné cette idée.

GREGERS

Relling ?

HJALMAR

Eh oui ! C'est lui qui, le premier, m'a fait comprendre que j'avais assez de talent pour faire quelque grande invention dans le domaine de la photographie.

GREGERS

Ah ! c'est Relling !

HJALMAR

Oh ! que de joies cela m'a fait éprouver ! Pas autant l'invention elle-même que la foi qu'elle inspirait à Hedvig. Elle y croyait avec toute la force, toute l'énergie de son âme d'enfant. C'est-à-dire : je me suis imaginé qu'elle y croyait, imbécile que j'étais.

GREGERS

Peux-tu croire sérieusement que Hedvig t'aurait trompé ?

HJALMAR

Qu'importe ce que je crois maintenant ! C'est Hedvig qui est sur mon chemin. C'est elle qui obscurcira toute mon existence.

GREGERS

Hedvig ! Tu parles d'Hedvig ? Comment pourrait-elle obscurcir ton existence ?

HJALMAR *(sans répondre)*

Que d'amour j'ai ressenti pour cette enfant ! Que de joie, chaque fois qu'en rentrant dans mon pauvre logis je la voyais accourir au-devant de moi, avec ses yeux clignotant si joliment ! Ah, fou que j'étais ! Comme j'étais confiant ! Je l'ai tant aimée ; et je me faisais un rêve d'imaginer qu'elle aussi m'aimait...

GREGERS

Tu appelles cela une imagination !

HJALMAR

Comment puis-je le savoir ? Je ne peux rien tirer de Gina. Et avec cela, elle est fermée à tout le côté idéal de ce qui se passe. Mais devant toi, Gregers, j'éprouve le besoin d'ouvrir mon cœur. C'est ce doute affreux, vois-tu. Peut-être Hedvig n'a-t-elle jamais eu pour moi de véritable affection.

GREGERS

Elle pourrait te la prouver peut-être. *(Il écoute.)*

Qu'est-ce donc ? Il me semble entendre crier le canard sauvage.

HJALMAR

Oui, il caquette : c'est que mon père est au grenier.

GREGERS

Ah ! il est au grenier. *(On voit de la joie sur sa figure.)*

Je te dis que tu pourrais bien avoir la preuve de l'amour d'Hedvig, de cette pauvre Hedvig que tu soupçonnes.

HJALMAR

Eh ! quelle preuve pourrait-elle me donner ? Je ne crois plus à rien venant d'elle.

GREGERS

Mais pourtant, Hedvig est incapable de mentir.

HJALMAR

Ah, Gregers ! C'est là précisément ce dont je ne suis pas sûr. Qui sait ce que Gina et cette Mme Sorby ont pu mijoter ici bien des fois ? Et Hedvig n'a pas l'habitude de mettre du coton dans ses oreilles. Peut-être cette donation n'a-t-elle pas été une telle surprise, après tout. J'ai cru m'apercevoir de quelque chose.

GREGERS

Quel mauvais esprit te possède aujourd'hui, Hjalmar !

HJALMAR

Mes yeux se sont ouverts. Fais bien attention : tu verras que cette donation n'est qu'un premier pas. Mme Sorby a toujours eu un grand faible pour Hedvig. Maintenant elle a le pouvoir de faire tout ce qui lui plaît pour cette enfant. Ils peuvent me l'enlever dès que l'envie lui en prendra.

GREGERS

Jamais Hedvig ne te quittera !

HJALMAR

Ne compte pas trop là-dessus. S'ils lui font signe, les mains pleines?... Et moi qui l'ai tant aimée ! Moi dont tout le bonheur aurait été de la prendre doucement par la main et de la conduire comme on conduit, dans une grande chambre vide, un enfant qui a peur des ténèbres ! J'en ai maintenant la douloureuse certitude, jamais le pauvre photographe dans son grenier n'a été quelque chose pour elle. Ce n'était là qu'une ruse pour vivre avec lui tant que nécessaire.

GREGERS

Tu ne crois pas toi-même à ce que tu dis, Hjalmar.

HJALMAR

C'est justement ce qui est terrible : je ne sais pas ce que je dois penser, je ne le saurai jamais. Mais crois-tu donc impossible qu'il en soit ainsi ? Ho, ho ! mon bon Gregers, tu as trop confiance, ce me semble, dans l'exigence d'idéal. Qu'ils viennent seulement, les autres, qu'ils arrivent les mains pleines, qu'ils lui crient : Viens chez nous, la vie est là qui t'attend...

GREGERS *(vivement)*

Voyons ! Tu crois donc... ?

HJALMAR

Si je lui demandais : Hedvig, veux-tu donner ta vie pour moi ? *(Il ricane.)*

Ah bien, oui ! Tu verrais ce qu'elle me répondrait.

(On entend un coup de feu dans le grenier.)

GREGERS *(avec une explosion de joie)*

Hjalmar !

HJALMAR

Bon ! Voilà l'autre qui chasse maintenant.

GINA *(entrant)*

Ouf! Ekdal, je crois que grand-père est encore tout seul au grenier à tirer des coups de fusil.

HJALMAR

Je vais voir...

GREGERS *(saisi, avec joie)*

Attends un peu. Sais-tu ce que c'est ?

HJALMAR

Je crois bien.

GREGERS

Non, tu ne le sais pas. Mais je le sais, moi. C'est la preuve.

HJALMAR

Quelle preuve ?

GREGERS

Un sacrifice d'enfant : elle a persuadé ton père de tuer le canard sauvage.

HJALMAR

Tuer le canard sauvage ?

GINA

Ça alors !

HJALMAR

À quoi bon ?

GREGERS

Elle a voulu te sacrifier ce qu'elle avait de plus précieux. Elle pense, de cette façon, t'obliger à l'aimer à nouveau.

HJALMAR *(mollement, d'une voix émue)*

Oh, cette enfant !

GINA

Quelle imagination !

GREGERS

Elle a voulu reconquérir ton amour, Hjalmar, voilà tout. Elle ne croyait pas pouvoir vivre sans cela.

GINA *(retenant ses larmes)*

Tu vois bien, Ekdal.

HJALMAR

Gina ! Où est-elle ?

GINA *(larmoyant)*

Pauvre petite, pour sûr qu'elle sera toute seule à la cuisine.

HJALMAR *(va à la porte de la cuisine, l'ouvre et appelle)*

Hedvig, viens ici ! Viens près de moi ! (*Il regarde.*)
Non, elle n'est pas là.

GINA

Alors elle est dans la petite pièce.

HJALMAR (*de la cuisine*)

Non, elle n'y est pas non plus. (*Il rentre.*)
Elle sera sortie.

GINA

Mon Dieu oui, tu ne voulais pas d'elle dans la maison.

HJALMAR

Oh ! si elle pouvait rentrer au plus tôt, pour que je lui dise... Maintenant tout ira bien. Gregers, je sens déjà qu'une vie nouvelle pourra commencer pour nous.

GREGERS (*avec calme*)

Je le savais. C'est par l'enfant que devait venir la rédemption.
(*Le père EKDAL paraît à la porte de sa chambre. Il est en grand uniforme et a de la peine à attacher son sabre.*)

HJALMAR (*stupéfait*)

Père ! Tu étais là ?

GINA

C'est dans votre chambre que vous avez tiré, grand-père ?

EKDAL (*en colère, s'approchant de HJALMAR*)

Comment, tu vas seul à la chasse, Hjalmar ?

HJALMAR (*ému, bouleversé*)

Ce n'est donc pas toi qui as tiré au grenier ?

EKDAL

Moi ? Non.

GREGERS (*à HJALMAR, poussant une exclamation*)

Hjalmar ! Elle a tué le canard sauvage elle-même !

HJALMAR

Qu'est-ce que cela veut dire ? (*Il court à la porte du grenier, en écarte vivement les battants, regarde et appelle très fort.*)
Hedvig !

GINA (*courant à la porte*)

Mon Dieu, qu'est-ce qui est arrivé !

HJALMAR (*entrant*)

Elle est étendue par terre !

GREGERS

Étendue par terre !

(*Il rejoint HJALMAR.*)

GINA (*en même temps que lui*)

Hedvig ! (*Elle se précipite dans le grenier.*)

Ah, non, non, non !

EKDAL

Ha, ha ! elle se mêle de tirer, elle aussi ?

(*HJALMAR, GINA et GREGERS rentrent, portant HEDVIG. Son bras droit pend. Elle tient le pistolet dans sa main crispée.*)

HJALMAR (*tout bouleversé*)

Le coup est parti. Elle s'est atteinte elle-même. Appelez du secours ! Au secours !

GINA (*se précipitant sur le palier et appelant*)

Relling, Relling ! Docteur Relling ! Accourez bien vite, bien vite !

(*HJALMAR et GREGERS déposent HEDVIG sur le sofa.*)

EKDAL (*bas*)

La forêt se venge.

HJALMAR (*à genoux devant elle*)

Elle va revenir à elle tout de suite. Elle revient à elle. Oui, oui, oui.

GINA (*qui est rentrée*)

Où est-elle touchée ? Je n'aperçois rien.

(*RELLING entre précipitamment. Un instant après accourt MOLVIK, sans gilet ni cravate, en veston déboutonné.*)

RELLING

Qu'est-ce qu'il y a ?

GINA

Ils prétendent qu'Hedvig s'est tuée.

HJALMAR

Au secours !

RELLING

Elle s'est tuée ?

(*Il écarte la table et examine le corps.*)

HJALMAR (*couché par terre, regardant anxieusement RELLING*)

Ce n'est pas grave, n'est-ce pas ? Dis, Relling ! Il n'y a presque pas de sang. Cela ne peut pas être grave ?

RELLING

Comment est-ce arrivé ?

HJALMAR

Ah ! je n'en sais rien !

GINA

Elle a voulu tuer le canard sauvage.

RELLING

Le canard sauvage ?

HJALMAR

Le coup sera parti.

RELLING

Hum. Oui, oui.

EKDAL

La forêt se venge. Mais je n'ai pas peur tout de même.
(*Il entre au grenier et referme la porte derrière lui.*)

HJALMAR

Voyons, Relling. Tu ne dis rien ?

RELLING

La balle a pénétré dans la poitrine.

HJALMAR

Oui, mais elle reviendra à elle.

RELLING

Tu vois bien qu'Hedvig a cessé de vivre.

GINA (*éclatant en sanglots*)

Mon enfant, mon enfant !

GREGERS (*d'une voix étranglée*)

Au fond des mers...

HJALMAR (*bondissant*)

Si, si, il faut qu'elle vive ! Au nom de Dieu, Relling, rien qu'un instant, le temps de lui dire que je n'ai jamais cessé de l'adorer.

RELLING

Le cœur est touché. Hémorragie interne. Elle est morte sur le coup.

HJALMAR

Et moi qui l'ai chassée comme une bête ! Effarouchée, elle s'est réfugiée là, dans ce grenier, et s'est tuée par amour pour moi. *(Sanglotant.)*

Ne jamais pouvoir réparer cela ! Ne jamais pouvoir lui dire... ! *(Il se tord les mains et crie, en levant la tête.)*

O Toi, qui es là-haut ! Si Tu existes ! Comment as-Tu pu me faire cela ?

GINA

Chut ! Ne dis pas de telles horreurs. C'est que nous n'avions pas le droit de la garder avec nous.

MOLVIK

L'enfant n'est pas morte. Elle n'est qu'endormie.

RELLING

Imbécile !

HJALMAR *(plus calme, s'approche du sofa et, se croisant les bras, regarde HEDVIG)*

Elle est là, rigide et calme.

RELLING *(cherchant à dégager le pistolet)*

Elle le tient si fermement, si fermement.

GINA

Non, non, Relling, ne lui cassez pas les doigts. Laissez le pistolet tranquille.

HJALMAR

Qu'elle l'emporte avec elle.

GINA

Oui, laissez-le-lui. Mais il ne faut pas que l'enfant reste là, comme pour se faire voir. Il faut qu'elle aille chez elle, dans la petite pièce. Viens, Ekdal, nous allons l'emporter.

(HJALMAR et GINA prennent le corps d'HEDVIG.)

HJALMAR *(en l'emportant)*

Oh ! Gina, Gina ! Pourras-tu supporter cela ?

GINA

Nous nous aiderons l'un l'autre. À présent, je crois qu'elle est à nous deux. MOLVIK murmure, en étendant les mains : — Gloire au Seigneur... Tu retourneras poussière... Tu retourneras poussière...

RELLING *(bas)*

Tais-toi donc, animal ! Tu es saoul.

(HJALMAR et GINA emportent le corps par la porte de la cuisine. MOLVIK s'éclipse par celle du

palier.)

RELLING *(s'approchant de GREGERS)*

On ne me fera jamais croire à l'accident.

GREGERS *(qui s'est tenu atterré, les épaules convulsivement secouées)*

Personne ne peut dire comment cette horreur s'est produite.

RELLING

La balle a traversé le corsage. Il faut qu'elle ait tiré en appuyant le canon contre sa poitrine.

GREGERS

Hedvig n'est pas morte en vain. Avez-vous vu comment la douleur l'a grandie ?

RELLING

Presque tout le monde se fait grand pour pleurer devant un mort. Mais combien de temps croyez-vous que cela durera ?

GREGERS

Il ne la conserverait pas toute sa vie, elle ne croîtrait pas de jour en jour ?

RELLING

Dans les trois trimestres qui suivront, la petite Hedvig ne sera pour lui qu'un beau sujet à déclamations.

GREGERS

Et vous osez dire cela de Hjalmar Ekdal !

RELLING

Nous en reparlerons quand la première herbe aura séché sur le tombeau de la petite. Alors vous l'entendrez se répandre en doléances sur "l'enfant enlevée trop tôt à son cœur de père", vous le verrez confit dans l'attendrissement, l'admiration et la pitié pour lui-même. Faites bien attention.

GREGERS

Si c'est vous qui avez raison et si c'est moi qui ai tort, la vie ne mérite pas d'être vécue.

RELLING

Eh si ! la vie aurait beaucoup de bon malgré tout, n'étaient ces maudits créanciers qui viennent à la porte des pauvres gens comme nous, leur présenter la taxe de l'idéal.

GREGERS *(le regard fixe)*

En ce cas, je suis content de ma destinée.

RELLING

Sauf votre permission... quelle est votre destinée ?

GREGERS *(sur le point de partir)*

D'être le treizième à table.

RELLING

Du diable si je vous crois !

(FIN)